



BIBLIOTECA NAZ.

Vittorio Emanuele III

XXV

B

24

NAPOLI



XXV

3

24



LES 12
CARACTERES
DE THEOPHRASTE
TRADUITS DU GREC.

AVEC
LES CARACTERES
OU
LES MOEURS
DE CE SIECLE.

Par Mr DE LA BRUYERE de l'Academie
Françoise.

ET LA CLEF EN MARGE,
& par Ordre Alphabetique.

TOME PREMIER.

Nouvelle Edition augmentee.



BRUXELLE,
Chez FRANÇOIS FOPPENS.

M. DCC. X.







E L O G E

DE MONSIEUR

DE LA BRUYERE.

MONSIEUR l'ABBE' FLEURI aiant été élu par Messieurs de l'Académie Française, à la place de feu Monsieur DE LA BRUYERE, y vint prendre séance le 16. de Juillet 1696. & dans le Discours qu'il y prononça, fit l'Eloge de Monsieur DE LA BRUYERE, en ces termes.

Le Public fait tôt ou tard justice aux Auteurs, & un Livre lû de tout le monde, & souvent redemandé, ne peut être sans mérite. Tel est l'Ouvrage

Eloge de Monsieur

* de cet ami dont nous regrettons la perte si prompte , si surprenante ; & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place : Ouvrage singulier en son genre, & au jugement de quelques-uns , au dessus du grand Original que l'Auteur s'étoit d'abord proposé. En faisant les caractères des autres , il a parfaitement exprimé le sien ; on y voit une forte méditation, & de profondes réflexions sur les esprits & sur les mœurs ; on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit aux occasions dans ses conversations particulières ; car il n'étoit étranger en aucun genre de doctrine ; il sçavoit les langues mortes & les vivantes. On

* Les Caractères de ce siècle de M. de la Bruyère , dont la huitième Edition est la dernière que l'Auteur a revue & augmentée.

de la Bruyère.

trouve dans ses Caractères une
severe critique, des expressions
vives, des tours ingénieux, des
peintures quelquefois chargées
exprés, pour ne les pas faire
trop ressemblantes. La hardiesse
& la force n'en excluent ni le
jeu ni la délicatesse; par tout y
régne une haine implacable du
vice, & un amour déclaré de la
vertu. Enfin, ce qui couronne
l'ouvrage, & dont nous qui a-
vons l'Auteur de plus près, pou-
vons rendre un témoignage, on
y voit une Religion sincère. Cet
Ouvrage, MESSIEURS, sera donc
du nombre de ceux que vous
avez en quelque manière adop-
tez, en recevant les Auteurs
parmi vous, du nombre de tant
d'Ouvrages si beaux, si utiles,
que vous consacrez à l'immor-
talité, &c.

Après que Monsieur L'ABBE'

à iiij

Eloge de Monsieur

FLEURI *eut achevé son discours,*
Monsieur L'ABBE' REGNIER,
Directeur de l'Academie, en lui ré-
pondant parla de Monsieur D'E
LA BRUYERE en ces termes :

La perte que nous avons
faite de l'excellent Academi-
cien à qui vous succédez est
grande ; c'étoit un génie extra-
ordinaire : il sembloit que la
nature eût pris plaisir à lui ré-
veler les plus secrets mystères
de l'intérieur des hommes, &
qu'elle exposât continuelle-
ment à ses yeux ce qu'ils affect-
toient le plus de cacher à ceux
de tout le monde. Avec quel-
les expressions , avec quelles
couleurs ne les a-t'il point dé-
peints ! Ecrivain plein de traits
& de feu , qui par un tour fin
& singulier , donnoit aux paro-
les plus de forces qu'elles n'en

de la Bruyere.

avoient par elles-mêmes; peintre hardi & heureux; qui dans tout ce qu'il peignoit en faisoit toujours plus entendre qu'il n'en faisoit voir.





C L E F
DES CARACTERES
DE CE SIECLE,

Par ordre Alphabetique.

- L** 'Abbé Bauyn , page 302. Tome 2.
l'Abbé de Choisy de l'Academie,
p. 351.
l'Abbé Dance , p. 140. Tome 2.
l'Abbé de Dangeau , p. 118.
l'Abbé Fléchier, à present Evêque de
Nîmes , page 304. T. 2.
l'Abbé de Sainte Helene, p. 39. T. 2.
l'Abbé de Saint pierre , p. 164.
l'Abbé de Robé , p. 239.
l'Abbé de Roquette neveu de l'Evê-
que d'Autun. Il avoit composé un
Sermon pour le jour de la Cene,
plein de loüanges pour le Roi;
mais Sa Majesté n'ayant pû s'y

Clef des Caractères de ce Siècle.

- trouver , l'Abbé n'osa prononcer
un Sermon où il étoit beaucoup
parlé du Roi , & fort peu de Dieu,
pag. 305. T. 2
- l'Abbé de Rubec, p. 240.
- l'Abbé de Rubec , frere de Monsieur
de Valsemey, p. 161. T.2.
- Academie , le Dictionnaire de l'Aca-
demie, p. 110.
- Achilles de Harlay & autres Seig-
neurs , p. 12. Tom.2.
- Amboise , George d'Amboise Cardi-
nal, pag. 55. T.2.
- Amelot , la maison est dans la vieille
rue du Temple, p. 223. T.2.
- Angleterre, le Roi Jacques II. p. 7. T.2.
- l'Anglois de Rieux, p. 253. T. 2.
- Annibal d'Estrées & autres Seigneurs,
pag. 11. Tom. 2.
- Antaigne , Gorge partisan , appelé à
present Mr. d'Antaigne, gendre du
Marquis de Valence, p. 272
- Antifrondeurs , pag. 40. Tom.2.
- l'Archevêque de Paris, pag. 25. T. 2.
- l'Archevêque de Rheims , p. 157. &
page 275
- Affervile , page 290. Tom.2.
- Aubigny , page 231.

Clef des Caractères

Aumont, la Duchesse d'Aumont, p. 182
l'Avocat du Conseil, Cabout, pag.
217. Tom. 2

l'Avocat General de Harlai, pag. 155
les Avocats & Officiers, p. 306

Autun, l'Evêque d'Autun, pa. 6. T. 2

B

B Arbereau Empirique, p. 162. T. 2
la Barbereau, p. 156. T. 2.

Baron Comedien, p. 180. & p. 133

le Baron de Beauvais, p. 277.

le Baron de Breteuil, Lecteur du Roi,
& Envoyé à Mantouë, p. 165.

le Basque, ou recour, p. 156. T. 2

Bauchamp, p. 181.

Bauyn Abbé, p. 302. T. 2.

Beauvais le Baron de Beauvais, p. 277

Beauvilliers Duc, p. 238.

Madame Belizany, page 270

Benoît, qui fait voir les Cours de
l'Europe en cire, p. 162. Tom. 2.

S. Bernard, la porte ou Fauxbourg S.

Bernard, p. 303.

Berrier, dont on fait courir les Me-
ditations, pag. 278.

Berthelot & ses parens, qui se sont
enrichis dans le Bail des Fermes du
Roi, sous le nom Fauconnet, p. 288

de ce Siecle.

Boileau, Despreaux, p. 113. & p. 122.

Bontems , p. 358

Boquemare président, p. 200.

Boüillon, le Duc de Boüillon, p. 332.
son Château est à Sedan.

Boüillon , la Duchesse de Boüillon,
pag. 180.

Bourdaloüe , p. 214. T. 2.

le Borreau, p. 182.

Boursaut, p. 122.

Brancas, le deffunt Comte de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Mere ; l'avanture de la per-
ruque lui arriva chez cette prin-
cesse, p. 71. T. 2.

Breteüil , le Baron de Breteüil Lec-
teur du Roi, & Envoyé à Mantouë,
page 165.

du Broussin, & deffunt Monsieur d'O-
lonne, p. 131. T. 2.

la Bruyere, page 131 Tome 2

la Bruyere, Auteur des Caracteres, &c.
pag. 161. Tom. 2.

C

About Avocat au Conseil , pag.
217. T. 2.

Cesar de Vendôme & autres Seig-
neurs, qui portent de grands noms,
pag. 12. Tom. 2.

Clef des Caractères

- Camus, Cardinal, page 165 Tome 2
le Cardinal d'Amboise, page 55 T. 2
le Cardinal le Camus, page 165 T. 2
le Cardinal de Richelieu, page 55 T. 2
les Celestins qui ont acheté une Charge de Secretaire du Roi, page 255
Tome 2
le Chancelier le Tellier, p. 190 T. 2
Chapelain, p. 155 Tome 2
Choisy, l'Abbé de Choisy de l'Académie, page 351
le Clerc de Lesseville, dont le grand pere étoit Taneur à Meulan. Ils portent d'azur à trois croissans d'or, page 309
Colasse, page 157
Comedies de Baron, page 133
le deffunt Comte de Brancas, Chevalier d'honneur de la Reine Mere; l'avanture de la Perruque lui arriva chez cette Princesse, p. 71 T. 2
le Comte de Tonnerre, premier Gentilhomme de la Chambre de Monsieur, page 210
Plusieurs Conseillers & autres personnes qui allerent au siege de Namur, page 197 Tome 2
Conti, le Prince de Conti dernier

de ce Siecle.

mort ; il mourut de la petite vé-
rolle, qu'il prit en veillant la prin-
cesse son Epouse, page 103 Tom.2

Corneille, page 155 Tome 2

Corneille l'aîné, p.179 Tome 2

des Côteaux, page 218 Tome 2

Courtanvaux, le Marquis de Cour-
tanvaux, page 155

Courtain & S. Romain Conseillers
d'Etat, page 245

le Curé de Saint Gervais, Sachot,
page 216 Tome 2

le Curé des Invalides, Mauroy, pa-
ge 113 Tome 2

le Curé de Saint paul, Hameau, pa-
ge 159 Tome 2

D

Dance, l'Abbé Dance, p.118 T.2

la Dancour, page 150

Dangeau le Marquis de Dangeau,
page 26 Tome 2

l'Abbé de Dangeau, page 118

Despreaux, page 112

Despreaux & Racine, page 113

Dictionnaire de l'Academie, pag.110

Domestiques de le Tellier, p. 17 T.2

Clef des Caractères

Dofambray, la Presidente Dofambray, pag. 201.

Monsieur le Duc, pag. 1. Tom. 2.

le Duc de Beauvilliers, p. 238. T. 2.

le Duc de Bouillon, dont le Château est à Sedan, p. 332.

le Duc de Lauzun, p. 369

le Duc de Luxembourg, p. 348

le Duc de Vantadour, p. 267.

Madame la Duchesse, pag. 182.

la Duchesse d'Aumont, p. 182.

la Duchesse de Bouillon, p. 180.

E

Evêque, l'Evêque d'Autun, p. 6. T. 2.

l'Evêque de Nîmes, Flechier, pag. 304. Tom. 2.

Estrées, Annibal d'Estrées & autres Seigneurs qui portent de certains noms, page 11. Tom. 2

F

Fauxbourg ou porte Saint Bernard, page 303

la Ferté, la Marechale de la Ferté, page 180.

la Feuillade, p. 9. Tom. 2.

Flechier Evêque de Nîmes, p. 304. Tom. 2.

Foix, Phœbus de Foix & autres Sei-

de ce Siecle.

gneurs , page 11. Tome 2.

la Fontaine , page 179. Tom. 2.

Fontainebleau & Versailles, p. 31. T. 2

G

GAniere , Ecuyer de feu M. de Guise, p. 220. Tome 2

George d'Amboise , Cardinal , page 55. Tome 2

Givry , le gros Givry, ou le Marquis de Sablé , page 129 Tom. 2

Gorge partisan, à present appellé Mr. d'Antaigne, gendre du Marquis de Valencey. p. 272

Grand-Maison, prévôt de la Connétablie , au sujet d'une boucle de diamans qui fut volée à Madame de Saint pouange , en sortant de l'Opera , & qui lui fut renduë, page 282 T. 2

H

HAmeau, Curé de S. paul, p. 259 Tome 2

Harlay, Avocat General , page 155

Sainte Helene, Abbé, p. 39 Tome 2.

Hennequin, page 28 Tome 2

Hercules de Rohan & autres Seigneurs, page 11 T. 2

Hervé & Vedeau Conseillers au par-

Clef des Caractères
lement , page 148

I

- J**ansenistes, & Jesuites, page 142
Jacques II. Roi d'Angleterre, page 7 Tome 1
Jesuites & Iansenistes, page 142
Invalides, Mauroi leur Curé, page 123 Tome 1

L

- L** Anglade, mort innocent aux Galeres, page 182 T. 1
Langlée, page 272
Langlée & autres, page 328
Langeois partisan, Beaupere de Mr de Tourville, page 276
Lanzun, le Duc de Lanzun, pag. 369
Lesseville, le Clerc, dont le grand-pere étoit Taneur à Meulan. Il porte d'azur à trois croissans d'or, page 309
Lorraine, deffunt Mr le prince Charles de Lorraine, page 204 Tome 2
de Louvois, page 155 & page 250
Luly, page 129
Luxembourg, le duc de Luxembourg, page 348

de ce Siecle.

M

- M** Abillon , le pere Mabillon, page 159
la Macé , page 156 Tome 2
Maimbourg & Varillas, p.146
Malo , les Malo Officiers de Robe, page 308
Mance , page 130
le Maréchal de Tourville gendre de Mr Laugeois, p.276
le Maréchal de Villeroi, page 166
la Maréchale de la Ferté , page 180
le Marquis de Courtenvaux, p. 155
le Marquis de Dangeau, page 26 T.2
le Marquis de Ratinap , page 162 Tome 2
le Marquis de Sablé , ou le gros Givry, page 129 Tome 2
le Marquis de Vardès , qui après son exil travailla à devenir Gouverneur de Mr. le Duc de Bourgogne , p.341
Mauroi , Curé des Invalides , page 123 Tome 2
Meditations de Berrier que l'on publie, pag.278

Clef des Caractères

Mekelbourg , le Prince de Mèkel-
bourg, page 313

de Même, président, & autres, p.308

le Mercure galant , p. 128.

Meudon , p. 350

Milord Stafford , page 158

Monerot partisan , p.271.

Morin fameux joueur, page 294

N

NAmur assiegé, où plusieurs Con-
seillers & autres gens allerent,
page 197 Tome 2

Nermié, page 156 Tome 2.

Nîmes , l'Evêque , ci-devant Abbé
Flecher, page 304 Tome 2

Novion, sous le premier President de

Novion, page 268 Tome 2

de Nouveau , Sur-Intendant des Po-
stes, page 311

O

Officiers & Avocats, page 306

Olonne , Mr. d'Olonne deffunt,
& du Brouffin, page 131 Tome 2

Osambray, la Presidente d'Osambray,
page 201

P

Paris , l'Archêveque de Paris,
page 25 Tome 2

de ce Siecle.

les Partisans , page 270

S. Paul, le Curé S. Paul Hameau , p.
159. Tome 2.

Pecour ou le Basque , page 171 T. 2

Pelisson, page 171 Tome 2

Pelletier de Soucy, page 181. Tom. 2.

Pelletier Ministre , page 181. Tom. 2

Penautier accusé d'empoisonnemens,
page 193 Tome 2

le Pere Bourdalouë, page 219 Tom. 2

le pere Mabillon, page 159

Perraut , page 112

la Pesant , page 156. Tome 2

Philbert , page 181

Phœbus de Foix & autres Seigneurs,
page 12 Tome 2

S. Pierre , l'Abbé de S. Pierre, p. 164

Poinpone , page 368

Poncet , page 108

Pontier , Auteur du Cabinet des
Grands , page : c8 & 309 Tome 2

la Porte ou Fauxbourg S. Bernard,
page 303

S. Pouange , page 267

Pradon , page 157

Precourt Danseur de l'Opera , p. 181

le premier President , page 249 &
page 170 Tome 2

Clef des Caractères

le premier President de Novion , page 268 Tome 2

le président de Boquemare p. 200

le president de Même & autres, p. 308

le president Robert, page 295

la presidente Dosambray , pag. 201

prevôt de la Connétablie , appelé
Grand-Maison, au sujet d'une bou-
cle de diamans qui fut volée à Ma-
dame de Saint-roüange, en sortant
de l'Opera , & qui lui fut rendue,
page 282 T. 2

Monsieur le Prince deffunt, page 161

le Prince de Conti dernier mort , qui
prit la petite verole en veillant
Madame de Conti , & en mourut,
page 106 Tome 2

le deffunt Prince Charles de Lorraine,
p. 204 Tome 2

le Prince de Mekeibourg , page 313

Prudhomme, page 10. T. 2

Quinaut, page 154 Tome 2

R

RAcine & Despreaux, p. 118

Ratinap, le M. de Ratinap, 160 t. 2

la Ravoie , Partisan dans les Fermes
du Roi, p. 289

de ce Siecle.

- Rheims, l'Archevêque de Rheims,
page 157 & page 275
Rheur, page 156 Tom. 2
Richelieu, le Cardinal de Richelieu,
page 55 Tome 2
Rieux, l'Anglois de Rieux, p. 253 T. 2
Robé, l'Abbé de Robé, p. 239
Robert president, page 295
les PP. la Roche & autres, page 303
Tome 2
Rohan, Hercules de Rohan & autres
Seigneurs, p. 11. T. 2
le Roi, page 63 Tome 2
le Roi d'Angleterre, Jacques II. p. 8.
Tome 2
S. Romain & Courtin, Conseillers
d'Etat, page 245
Roquette, l'Abbé de Roquette neveu
de l'Evêque d'Autun. Il avoit com-
posé un Sermon pour le jour de la
Cene, plein de louanges pour le
Roi; Mais S. M. n'ayant pû s'y
trouver, l'Abbé n'osa prononcer
un Sermon où il étoit beaucoup
parlé du Roi, & tres-peu de Dieu,
page 305 Tome 2
Rosié, page 156 Tome 2
Rubec, l'Abbé de Rubec, p. 240

Clef des Caractères

Rubec, l'Abbé de R... frere de Mr.
de Valseney, page 161 Tome 2

S

Sablé, le Marquis de Sablé, ou le
gros Givry, page 129 Tome 2

Sachot, Curé de S. Gervais, p. 214 T. 2

Santeuil de S. Victor, page 180 T. 2

les Siamois, page 164 Tome 2.

les PP. Sovanin, la Roche & autres,
page 303 Tome 2

Stafford, Lord Anglois, page 158

Sur-Intendant des postes, de Nou-
veau, page 311

T

Tekeli, page 45 Tome 2

le Tellier, Chancelier, p 190 T. 2

le Tellier, les Domestiques de le
Tellier, p. 190 Tome 2

les Theatins, page 258 Tome 2.

Tonnerre, le Comte de Tonnerre,
premier Gentilhomme de la Cham-
bre de Monsieur, page 220

le Tourneur, mort il y a quelques
années, page 298 Tome 2

Tourville Maréchal de France, gen-
dre de Mr. Laueois, partisan, p. 276

Treville, page 117

les Tuileries, page 304

- V** Alet de Chambre & Domestiques de le Tellier , page 17 To. 2
Vantadour , le Duc de Vantadour , page 267
Vardes , le Marquis , qui après son exil tâche d'être Gouverneur de Mr. le Duc de Bourgogne , p. 341
Varilas & Maimbourg , page 146
Vedeau & Hervé Conseillers au parlement , page 248
Vendôme , Cesar de Vendôme & autres Seigneurs , page 11 Tome 2
Versailles , page 311
Versailles & Fontainebleau , p. 311 T. 2
S. Victor de Santeuil , p. 180 Tom. 2
Vignon , page 157
Villeroi , le Maréchal de Villeroi , page 166
Villeroi , discours de Mr. de Villeroi sur Mr. pelletier Contrôleur General des Finances , dont il n'étoit pas parent , page 349

TABLE DES MATIERES

principales contenuës en ce Premier Tome.

D iscours sur Theophraste. Page 1	D'un vilain Homme. 77
Les Caracteres de Theophraste. 30	D'un Homme incommode. 79
De la Dissimulation. 32	De la sorte Vanité. 80
De la Flatterie. 34	De l'Avarice. 82
De l'impertinent ou du diseur de rien. 38	De l'Ostentation. 84
De la Rusticité. 40	De l'Orgueil. 88
Du Complaisant. 42	De la peur, ou du défaut de Courage. 90
De l'image d'un Coquin. 46	Des Grands d'une Republique. 93
Du grand Parleur 48	D'une tardive Instruction. 95
Du debit des Nouvelles. 51	De la Medisance. 97
De l'Effronterie causée par l'avarice. 54	Les Caracteres ou les Mœurs de ce Siecle. 101
De l'Epargne sordide. 46	Des Ouvrages de l'Esprit. 108
De l'Impudent ou de celui qui ne rougit de rien. 59	Du Merite personnel. 147
Du Contre tems. 62	Des Femmes. 170
De l'Air empressé 65	Du Cœur. 106
De la Stupidité 67	De la Societé & de la conversation. 214
De la Brutalité. 69	Des Biens de Fortune. 265
De la Superstition. 70	De la Ville. 303
De l'Esprit chagrin. 73	De la Cour. 324
De la Desiance. 75	Des Grands. 345
Fin de la Table du premier Tome.	



DISCOURS

SUR

THEOPHRASTE.



E n'estime pas que l'homme soit capable de fermer dans son esprit un projet plus vain & plus chimerique , que de prétendre en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit , échaper à toute sorte de critique, & enlever les suffrages de tous ses Lecteurs.

Car sans m'étendre sur la difference des esprits des hommes aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages , qui fait goûter aux uns les choses de speculation , & aux autres celles de pratique ; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer leur imagination , quelques autres à former leur jugement ; qu'entre ceux

qui lisent, ceux-cy aiment à être forcez par la démonstration, & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnemens & des conjectures; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes, & qui développe leurs caractères; & j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent des choses qui les touchent de si près, & où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques Sçavans ne goûtent que les Apophtegmes des Anciens, & les exemples tirez des Romains, des Grecs, des Perses, des Egyptiens; l'histoire du monde présent leur est insipide; ils ne sont point touchez des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférens pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, & qui sont comme sous leur main; ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de vûe les personnes qui les écoutent, si charmez

des descriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains , de leurs concitoyens , de ceux enfin qui leur ressemblent, & à qui ils ne croient pas ressembler ; que jusques dans la Chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangile pour les prendre par leur foible , & les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût & de leur portée.

La Cour ou ne connoît pas la ville , ou par le mépris qu'elle a pour elle , neglige d'en relever le ridicule, & n'est point frappée des images qu'il peut fournir ; & si au contraire l'on peint la Cour , comme c'est toujours avec les ménagemens qui luy sont dûs, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoy remplir sa curiosité , & se faire une juste idée d'un pais où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, & où ils se reconnoissent eux-mêmes ; ils se tirent d'embarras en le condamnant , & tels n'approuvent la satire , que lorsque commençant à lâcher prise, & à s'éloi-

gner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin qu'elle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si differens des hommes par un seul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des definitions , des divisions, des tables, & de la methode ; ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en general , & cette vertu en particulier ; quelle difference se trouve entre la valeur, la force & la magnanimité , les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage: toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres contents que l'on reduise les mœurs aux passions , & que l'on explique celles-cy par le mouvement du sang ; par celui des fibres & des arteres , quittent un Auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre, qui persuadent que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer , à discerner les bonnes d'avec les mauvaises , & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de

SUR THEOPHRASTE. 5

bon, de sain & de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui supposant les principes physiques & moraux rebatus par les anciens & les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du tems, corrigent les hommes les uns par les autres par ces images de choses qui leur sont si familières, & dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des Caractères des mœurs que nous a laissé Theophraste; il l'a puisé dans les Ethiques & dans les grandes Morales d'Aristote dont il fut le disciple; les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre, sont établies sur les idées & sur les principes de ce grand Philosophe, & le fond des caractères qui y sont décrits est pris de la même source; il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, & par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, & sur tout des Athéniens.

Ce Livre ne peut gueres passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Theophraste avoit entre-

pris. Le projet de ce Philosophe, comme vous le remarquerez dans sa Préface, étoit de traiter de toutes les vertus, & de tous les vices. Et comme il assure luy-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection : J'avouë que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans ; & S. Jérôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur ou dans les chiffres Grecs qui ont servi de règle à Diogene Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt quinze années ; ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet Historien ; s'il est vrai d'ailleurs que les quatre vingt-dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Préface, se lisent également dans quatre manuscrits de la Bibliothèque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Theophraste qui manquoient aux anciennes impressions, & où l'on a vû deux ti-

res, l'un du goût qu'on a pour les vici-
cieux, & l'autre du gain fordide, qui
sont seuls, & dénués de leurs Cha-
pitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être
même qu'un simple fragment, mais ce-
pendant un reste précieux de l'antiqui-
té, & un monument de la vivacité de
l'esprit, & du jugement ferme & solide
de ce Philosophe dans un âge si avancé;
En effet il a toujours été lu comme un
chef-d'œuvre dans son genre, il ne se
voit rien où le goût Attique se fasse
mieux remarquer, & où l'élégance
Grecque éclate davantage; on l'a ap-
pellé un livre d'or: les Sçavans faisant
attention à la diversité des mœurs qui
y sont traitées, & à la manière naïve
dont tous les caracteres y sont expri-
mez, & la comparant d'ailleurs avec
celle du Poëte Menandre disciple de
Theophraste, & qui servit ensuite de
modele à Terence, qu'on a dans nos
jours si heureusement imité, ne peu-
vent s'empêcher de reconnoître dans
ce petit ouvrage la premiere source de
tout le comique: je dis de celui qui est
épuré des pointes, des obscenitez, des
équivoques, qui est pris dans la natu-

re , qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce traité des Caractères, & en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur Auteur. Il étoit d'Ereſe, ville de Lesbos, fils d'un Foulon ; il eut pour premier Maître dans son pays un certain Leucippe * qui étoit de la même ville que lui ; de là il passa à l'Ecole de Platon, & s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau Maître charmé de la facilité de son esprit & de la douceur de son élocution, luy changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celui d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien ; & ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie & de ses expressions, il l'appella Theophraste, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe, lorsque dans le livre qu'il intitule *Brutus*, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi : Qui est plus fécond & plus abondant que Platon : plus solide & plus ferme qu'A-

* Un autre que Leucippe Philosophe célèbre & disciple de Zénon.

ristote? plus agréable & plus doux que Theophraste? Et dans quelques-unes de ses Epîtres à Atticus on voit que parlant du même Theophraste il l'appelle son amy, que la lecture de ses livres luy étoit familiere, & qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de luy & de Calistene un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Aristote même & de Xenocrate, que Calistene étoit lent à concevoir & avoit l'esprit tardif; & que Theophraste au contraire l'avoit si vif, si perçant, si penetrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité, & qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celuy cy sur toutes choses un caractère de douceur qui reugnoit également dans ses mœurs & dans son style; l'on raconte que les disciples d'Aristote voyant leur Maître avancé en âge & d'une santé fort affoiblie, le prièrent de leur nommer son successeur; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls se choix pouvoit tomber, Menedeme

Il y en a * le Rhodien & Theophraste d'Erese ;
 en deux par un esprit de ménagement pour ce-
 autres du luy qu'il vouloit exclure , il se declara
 même nom, l'un de cette maniere : Il feignit peu de
 Philoso- temps après que ses disciples luy eu-
 phe cy- rent fait cette priere, & en leur presen-
 nique , ce , que le vin dont il faisoit un usage
 l'autre disciple ordinaire luy étoit nuisible , & il se fit
 de Pla- apporter des vins de Rhodes & de Les-
 ton, bos, il goûta de tous les deux, dit qu'ils
 ne démentoient point leur terroir , &
 que chacun dans son genre étoit ex-
 cellent, que le premier avoit de la for-
 ce, mais que celuy de Lesbos avoit plus
 de douceur, & qu'il luy donnoit la pré-
 ference. Quoy qu'il en soit de ce fait
 qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain
 que lors qu'Aristote accusé par Euri-
 medon Prêtre de Cerés , d'avoir mal
 parlé des Dieux, craignant le destin de
 Socrate, voulut sortir d'Athenes, & se
 retirer à Calcis, ville d'Eubée, il aban-
 donna son Ecole au Lesbien, luy confia
 ses écrits , à condition de les tenir se-
 crets; & c'est par Theophraste que sont
 venus jusques à nous les Ouvrages de
 ce grand homme.

Son nom devint si celebre par toute
 la Grèce , que Successeur d'Aristote il

put compter bien-tôt dans l'Ecole qu'il luy avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de * Sophocle fils d'Amphiclides, & qui pour lors étoit Préteur: celui-cy, en effet son ennemy, mais sous prétexte d'une exacte police, & d'empêcher les assemblées, fit une loy qui défendoit sur peine de la vie à aucun Philosophe d'enseigner dans les Ecoles. Ils obéirent; mais l'année suivante Philon ayant succédé à Sophocle qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loy odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Theophraste, & le reste des Philosophes.

* Un autre que le Poète tragique.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit été contraint de céder à Eurimédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impiété; tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour luy, & qu'il méritoit par sa vertu.

En effet on luy rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, la

borieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi au rapport de Plutarque, lors qu'Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pais, il se joignit à * Phydias son compatriote, contribua avec luy de ses biens pour armer les bannis qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les traîtres, & rendirent à toute l'Isle de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualitez ne luy acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime & la familiarité des Rois : il fut amy de Cassandre qui avoit succédé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Royaume de Macedoine ; & Ptolomée fils de Lagus & premier Roy d'Egypte entretenoit toujours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre : toute la Grece le pleura, & tout le peuple Athenien assista à ses funeraillles.

L'on raconte de luy que dans son extrême vieillesse ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en litiere par la ville, où il étoit vû du peuple à qui il étoit si cher. L'on dit

Un au.
re que le
ameux
culp-
eur.

aussi que ses disciples qui entouroient son lit lors qu'il mourut, luy ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours. La vie nous seduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre, qu'il faut mourir: il n'y a souvent rien de plus sterile que l'amour de la reputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous: si vous negligez l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-mêmes de grands travaux; s'ils ne rebutent point votre courage, il peut arriver que la gloire sera votre recompense: souvenez-vous seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, & qu'il y en a peu qui menent à une fin solide. Ce n'est point à moy à délibérer sur le parti que je dois prendre, il n'est plus temps: pour vous qui avez à me survivre, vous ne sçauriez peser trop meurement ce que vous devez faire: & ce furent là ses dernieres paroles.

Ciceron dans le troisieme livre des Tusculanes, dit que Theophraste mourant se plaignit de la nature, de ce

qu'elle avoit accordé aux Cerfs & aux Corneilles, une vie si longue & qui leur est si inutile , lors qu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte , bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps ; que si l'âge des hommes eût pû s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, & qu'il n'y auroit eu dans le monde , ny art ny science qui n'eût atteint sa perfection. Et S. Jérôme dans l'endroit déjà cité assure que Theophraste à l'âge de cent sept ans , frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coutume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer ; que les amis doivent être communs entre les freres , comme tout est commun entre les amis , que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein , qu'à celuy qui parle sans jugement ; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du tems. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table.

SUR THEOPHRASTE. 15

dans un festin ; si tu es un habile homme , tu as tort de ne pas parler ; mais s'il n'est pas ainsi , tu en sçais beaucoup : voilà quelques unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, & nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Theophraste : Diogene Laërce fait l'énumération de plus de deux cens traités différens, & sur toutes sortes de sujets qu'il a composez ; la plus grande partie est perdue par le malheur des temps, & l'autre se réduit à vingt traités qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres : l'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes , six livres de leurs causes ; il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs , de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs , de la défaillance , des poissons qui vivent hors de l'eau , des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères des mœurs : voilà ce qui nous reste de ses écrits ; entre lesquels ce dernier seul

dont on donne la traduction , peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire , mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent , qui sont du temps auquel il a été écrit , & qui ne sont point selon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agreable pour eux, que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes & leurs manieres , qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes , mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & qui les prive dans la lecture des Livres des anciens , du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous qui sommes si modernes , serons anciens dans quelques siècles: alors l'histoire du nôtre fera goûter à la posterité la venalite des charges , c'est-à-dire , le pouvoir de protéger l'innocence , de punir le crime , & de

faire justice à tout le monde , acheté à deniers comptans comme une metairie, la splendeur des Partisans, gens si méprisez chez les Hebreux & chez les Grecs. L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume , où il n'y avoit ni places publiques , ni bains, ni fontaines, ni amphitheatres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs , qui étoit pourtant une ville merveilleuse : l'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre: que d'honnêtes femmes qui n'étoient ny marchandes , ny hôtelières , avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choisir des dez, des cartes, & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, & qu'elles étoient commodés à tout commerce. L'on sçaura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec precipitation , nul entretien, nulle familiarité ; que tout y étoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, & qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course : L'on

apprendra sans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique, des Citoyens entroient dans les Temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives; & qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoy pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous, rebutez par des mœurs si étranges & si différentes des leurs, se dégoûtent par là de nos memoires, de nos Poësies, de nôtre comique & de nos satyres, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillez réguliers, & de la connoissance du plus beau Regne dont jamais l'histoire ait été embellie.

Ayons donc pour les Livres des Anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la posterité, & persuadez que les hommes n'ont point d'usage ny de coutumes qui soient de tous les siècles, qu'elles changent avec le tems; que nous sommes trop éloignez de celles qui ont passé, & trop proches de celles qui regnent encore, pour être

dans la distance qu'il faut pour faire des unes & des autres un juste discernement. Alors ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs, ni la bienfaisance de nos coutumes, ni nôtre faste, ni nôtre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Atheniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, & independamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté & sa dignité, & n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe, & par la sorte ambition : Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu; il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans & ses serviteurs; sa nourriture étoit saine & naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux & de ses brebis; ses vêtemens simples & uniformes, leurs laines, leurs toisons; ses plaisirs innocens, une grande recolte, le mariage de ses en-

fans , l'union avec ses voisins , la Paix dans sa famille: rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses: mais l'éloignement des temps nous les fait goûter , ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses Relations ou les Livres de voyages nous apprennent des païs lointains & des nations étrangères.

Ils racontent une religion , une police, une maniere de se nourrir, de s'habiller , de bâtir & de faire la guerre , qu'on ne sçavoit point, des mœurs que l'on ignoroit; celles qui approchent des nôtres nous touchent , celles qui s'en éloignent nous étonnent ; mais toutes nous amusent , moins rebutez par la barbarie des manieres & des coutumes des peuples si éloignez , qu'instruits & même réjouis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois , Chinois , Negres ou Abissins.

Or ceux dont Theophraste nous peint les mœurs dans ses Caractères , étoient Atheniens , & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat le long intervalle des temps, & que nous con-

Considérons que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis, que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siècles soit si entière. En effet les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions, ils sont encore tels qu'ils étoient alors, & qu'ils sont marquez dans Theophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défishans, medisans, querelleux, superstitieux.

Il est vray, Athenes étoit libre, c'étoit le centre d'une Republique, ses Citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre; ils marchent presque seuls & à pied dans une ville propre, paisible & spacieuse, entroient dans les boutiques & dans les marchez, achetoient eux-mêmes les choses nécessaires; l'émulation d'une Cour ne les faisoit point sortir d'une

vie commune : ils reservoient leurs esclaves pour les bains , pour les repas , pour le service interieur des maisons , pour les voyages : ils passoit une partie de leur vie dans les Places, dans les Temples , aux amphithéâtres , sur un port , sous des portiques , & au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres : Là le peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques , icy il s'entretenoit avec les Etrangers ; ailleurs les Philosophes tantôt enseignoient leur doctrine , tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scene des plaisirs & des affaires ; il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple & de populaire , & qui ressemble peu aux nôtres, je l'avoue ; mais cependant quels hommes en general, que les Atheniens, & quelle ville , qu'Athenes ! quelles loix ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes les sciences & dans tous les arts ! mais qu'elle politesse dans le commerce ordinaire & dans le langage ! Theophraste, le même Theophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses , ce parleur agreable, cet homme qui s'ex-

primoit divinement, fut reconnu étranger, & appelé de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne ſçay quoy d'Attique qui luy manquoit, & que les Romains ont depuis appelé urbanité, qu'il n'étoit pas Athenien: Et Cicéron rapporte, que ce grand personnage demeura étonné de voir, qu'ayant vieilli dans Athenes, poſſédant ſi parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pû donner ce que le ſimple peuple avoit naturellement & ſans nulle peine. Que ſi l'on ne laiſſe pas de lire quelquefois dans ce traité des Caractères de certaines mœurs qu'on ne peut excuſer, & qui nous paroïſſent ridicules; il faut ſe ſouvenir qu'elles ont paru telles à Theophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Atheniens, & qui ſervit à les corriger.

Enfin dans l'eſprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens, & qui n'eſtiment que leurs

mœurs , on les ajoute à cet ouvrage ; l'on a crû pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce Philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, sur tout si c'est d'un Ancien ou d'un Auteur d'une grande reputation ; soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumération , employée avec tant de succez dans ces vingt-huit Chapitres des Caracteres , pourroit en avoir un beaucoup moindre , si elle étoit traitée par un genie fort inferieur à celui de Theophraste.

Au contraire se ressouvenant que parmi le grand nombre des Traitez de ce Philosophe rapporté par Diogene Laërce , il s'en trouve un sous le titre de proverbes, c'est-à-dire de pieces détachées , comme des reflexions ou des remarques ; que le premier & le plus grand Livre de Morale qui ait été fait, porte ce même nom dans les divines Ecritures; on s'est trouvé excité par de si grands modeles à suivre selon les forces une semblable maniere * d'écrire des mœurs ; & l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de Morale qui sont dans les mains

* L'on entend cette maniere soupçonnée dont Salomon a écrit ses Proverbes, & nulle ment les choses qui sont divines, & hors de toute comparaison.

maines de tout le monde , & d'où faute d'attention , ou par un esprit de critique , quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un par l'engagement de son Auteur fait servir la Metaphysique à la Religion, fait connoître l'ame, les passions, les vices , traite les grands & les sérieux motifs pour conduire à la vertu , & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde ; dont la délicatesse étoit égale à la pénétration , observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles , l'attaque sans relâche quelque part où il se trouve , & cette unique pensée comme multipliée en mille manières différentes , a toujours par le choix des mots & par la variété de l'expression , la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères, il est tout différent des deux autres que je viens de toucher; moins sublime que le premier, & moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais

par des voyes simples & communes, & en l'examinant indifferemment, sans beaucoup de methode, & selon que les divers Chapitres y conduisent par les âges, les sexes & les conditions, & par les vices, les foibles, & le ridicule qui y sont attachez.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, & à tout l'interieur de l'homme, que n'a fait Theophraste, & l'on peut dire que comme ses Caracteres par mille choses exterieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles & ses démarches, apprennent quel est son fond, & font remonter jusques à la source de son déreglement; tout au contraire les nouveaux Caracteres déployant d'abord les pensées, les sentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foibleesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trou-

vé presque égal ; pour ceux qui partagent le dernier , s'ils ne plaisent point allez , l'on permet d'en suppléer d'autres : Mais à l'égard des titres des Caracteres de Theophraste , la même liberté n'est pas accordée , parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui , il a fallu suivre l'esprit de l'Auteur , & les traduire selon le sens le plus proche de la dictiôn Grecque , & en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres, ce qui n'est pas une chose facile ; parce que souvent la signification d'un terme Grec traduit en François , mot pour mot , n'est plus la même dans nôtre langue , par exemple , ironie est chez nous une raillerie dans la conversation , ou une figure de Rhetorique , & chez Theophraste c'est quelque chose entre la fourberie & la dissimulation, qui n'est pourtant ny l'un ny l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier Chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez differens pour exprimer des choses qui le sont aussi , & que nous ne sçaurions gueres rendre que par un seul mot ; cette pau-

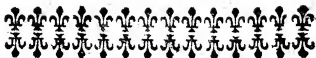
vreté embarasse. En effet l'on remarque dans cet ouvrage Grec trois especes d'avarice, deux sortes d'importuns, de flatteurs de deux manieres, & autant de grands parleurs; de sorte que les Caracteres de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au desavantage du titre ; ils ne sont pas aussi toujours suivis & parfaitement conformes, parce que Theophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changemens par le caractere & les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satire.

Les definitions qui sont au commencement de chaque Chapitre ont eu leurs difficultez ; elles sont courtes & concises dans Theophraste , selon la force du Grec & le stile d'Aristote qui luy en a fourni les premieres idées ; on les a étendues dans la traduction pour les rendre intelligibles : il se lit aussi dans ce Traité, des Phrases qui ne sont pas achevées & qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le veritable; il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus , & qui pouvoient

recevoir diverses explications; & pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs Interpretes.

Enfin comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes , & qu'il vise moins à les rendre sçavans qu'à les rendre sages , l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues & curieuses observations , ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité; l'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a crû les meriter; afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité , & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut , ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caracteres , & douter un moment du sens de Theophraste.





L E S
 C A R A C T E R E S
 D E
 T H E O P H R A S T E ,
 T R A D U I T S D U G R E C .

* Par rapport aux Barbares dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs

J'Ay admiré souvent, & j'avouë que je ne puis encore comprendre, quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoy toute la Grèce étant placée sous un même Ciel, & les Grecs nourris & élevez de la * même manière, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policles, qu'à l'âge de quatre vingt-dix-neuf ans où je me trouve, j'ay assez vécu pour connoître les hommes; que j'ay vû d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes, & de divers tempéramens, & que je me suis toujours atta-

ché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices ; il semble que j'ay dû marquer * les caracteres des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en general: mais même de toucher ce qui est personnel, & ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espere, mon cher Policles, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront après nous ; il leur tracera des modeles qu'ils pourront suivre; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse & leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiere, c'est à vous de penetrer dans mon sens, & d'examiner avec attention si la verité se trouve dans mes paroles : & sans faire une plus longue Preface, je parleray d'abord de la dissimulation, je définiray ce vice, je diray ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décriray ses mœurs, & je traiteray ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ay fait.

* Theophraste
avoit
dessein de
traiter de
toutes les
vertus &
de tous
les vices.



DE LA DISSIMULATION.

* L'Auteur parle de celui qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient *Ironie*.

LA * dissimulation n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière; il aborde ses ennemis, leur parle & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point; il loue ouvertement & en leur présence ceux à qui il dresse de secrètes embûches, & il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce; il semble pardonner les discours offensans que l'on luy tient; il recite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa reputation, & il employe les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de luy, & qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, & luy dit de revenir une autre fois; il cache soigneu-

sement tout ce qu'il fait; & à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il delibere; il ne parle point indifferemment; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui luy emprunte de l'argent à interêt, ou qui le prie de contribuer * de sa part à une somme que ses amis consentent de luy prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vû si dénué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoy qu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce que l'on luy a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention; il feint de n'avoir pas apperçu les choses où il vient de jeter les yeux, ou s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir: il n'a pour ceux qui luy parlent d'affaires que cette seule réponse, j'y penseray: il sçait de certaines choses, il en ignore d'autres, il est saisi d'admiration; d'autrefois il aura pensé comme vous sur cet événement, & cela selon ses differens interêts; son langage le

* Cette forte de contribution étoit fréquente à Athenes, & autorisée par les Loix.

plus ordinaire est celui-cy ; je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être , je ne sçay où j'en suis : ou bien, il me semble que je ne suis pas moy-même ; & ensuite, ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre , voilà une chose merveilleuse , & qui passe toute créance , contez cela à d'autres, dois-je vous croire ? ou me persuadé-je qu'il m'ait dit la vérité ? paroles doubles & artificieuses , dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux : ces manières d'agir ne partent point d'une ame simple & droite , mais d'une mauvaise volonté , ou d'un homme qui veut nuire ; le venin des aspics est moins à craindre.



DE LA FLATERIE.

LA flatterie est un commerce hon-
teux qui n'est utile qu'au flatteur.
Si un flatteur se promene avec quel-
qu'un dans la place , rémarquez vous,
luy dit-il , comme tout le monde a les
yeux sur vous ? cela n'arrive qu'à vous
seul ; hier il fut bien parlé de vous , &

l'on ne tarissoit point sur vos louanges ; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique ; & comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville , tous d'une commune voix vous nommerent , & il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages ; il luy dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à votre habit , de le prendre & de le souffler à terre ; si par hazard le vent a fait voler quelques petites pailles sur votre barbe, ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter ; & vous souriant , il est merveilleux , dit il , combien vous êtes blanchy † depuis deux jours que je ne vous ay pas vû ; & il ajoute , voilà encore pour un homme de votre âge ¶ assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole , il impose silence à tous ceux qui se trouvent presens , & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; & dès qu'il a cessé de parler , il se récrie , cela est dit le mieux du monde , rien n'est plus heureusement rencontré.

* Edifice public qui servit depuis à Zenon & à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes ; ils en furent appelez Stoiciens car *Stoa* mot Grec signifie Portique.

† Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux ¶ il parle à un jeune homme.

D'autres fois s'il luy arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide , il ne manque pas de luy applaudir , d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie ; & quoy qu'il n'ait nulle envie de rire , il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir , & qu'il voulût s'empêcher d'éclater : & s'il l'accompagne lors qu'il marche par la ville , il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin, de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé: il achette des fruits, & les porte chez ce citoyen, il les donne à ses enfans en sa presence, il les baise , il les caresse: voilà, dit-il de jolis enfans & dignes d'un tel pere : s'il sort de sa maison , il le suit ; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il luy dit, vôtre pied est mieux fait que cela ; il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, & leur dit, un tel me suit, & vient vous rendre visite , & retournant sur ses pas , je vous ay annoncé , dit-il, & l'on se fait un grand honneur de vous recevoir. Le flatteur se met à tout sans hésiter , se mêle des choses les plus viles , & qui ne conviennent qu'à des femmes : s'il est invité à sou-

per, il est le premier des conviez à louer le vin : assis à table le plus proche de celuy qui fait le repas, il luy repete souvent , en verité vous faites une chere délicate ; & montrant aux autres l'un des mets qu'il souleve du plat , cela s'appelle, dit-il, un morceau friand ; il a soin de luy demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robbe , & il s'empresse de le mieux couvrir ; il luy parle sans cesse à l'oreille , & si quelqu'un de la compagnie l'interroge , il luy répond negligemment & sans le regarder , n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribue , pour les porter à sa place , & l'y faire asseoir plus mollement : J'ay dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en loue l'architecture, se récrie sur toutes choses , dit que les jardins sont bien plantez ; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maître , où il soit extrêmement flatté, il est touché de voir combien il ressemble , & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot , le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hazard ; mais il rap-

38 LES CARACTERES
porte toutes ses paroles & toutes ses
actions au dessein qu'il a de plaire à
quelqu'un , & d'acquiescer ses bonnes
graces.



DE L'IMPERTINENT,

On du diseur de rien.

LA sorte envie de discourir vient
d'une habitude qu'on a contractée
de parler beaucoup & sans réflexion.
Un homme qui veut parler se trouvant
assis proche d'une personne qu'il n'a
jamais vûë , & qu'il ne connoît point,
entre d'abord en matiere , l'entretient
de sa femme , & luy fait son éloge, luy
conte son songe , luy fait un long dé-
tail d'un repas où il s'est trouvé , sans
oublier le moindre mets, ni un seul ser-
vice , il s'échauffe ensuite dans la con-
versation , déclame contre le temps
present , & soutient que les hommes
qui vivent presentement ne valent
point leurs peres : de là il se jette sur ce
qui se débite au marché , sur la cherté
du bled , sur le grand nombre d'étran-

gers qui sont dans la ville : il dit qu'au Printems où commencent les Bacchanales,* la mer devient navigable, qu'un peu de pluye seroit utile aux biens de la terre, & feroit esperer une bonne recolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le siècle est dur, & qu'on a bien de la peine à vivre: Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Cérés † à la fête des Mysteres ; il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième du mois ; il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion: & si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui ; il lui annoncera comme une chose nouvelle, que les ¶ Mysteres se celebrent dans le mois d'Août, les *Apaturies* † au mois d'Octobre, & à la campagne dans le mois de Décembre les Bacchanales. * Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre,

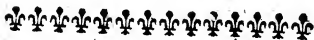
* Pre-
mieres
Baccha-
nales qui
se cele-
broient
dans la
ville. *

† Les
Mysteres
de Cérés.
se cele-
broient
la nuit, &
il y avoit
une ému-
lation
entre les
Atheni-
ens à qui y
apporte-
roit une
plus
grande
torche.
¶ Fête de
Cérés. V.
ci-dessus.

† En François la Fête des tromperies ; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

* Secondes Bacchanales qui se celebrent en hyver à la campagne.

40 LES CARACTERES
qui est de fuir , si l'on veut du moins
éviter la fièvre : Car quel moyen de
pouvoir tenir contre des gens qui ne
sçavent pas discerner ni vôtres loisir ,
ni le temps de vos affaires ?



DE LA RUSTIGITE'.

* Le tex-
te Grec
nomme
une cer-
taine
drogue
qui ren-
doit l'ha-
leine fort
mauvaise
le jour
qu'on l'a-
voit pri-
se.

IL semble que la rusticité n'est autre
chose qu'une ignorance grossiere
des bienséances. L'on voit en effet des
gens rustiques & sans reflexion sortir
un jour de médecine,* & se trouver en
cet état dans un lieu public parmi le
monde, ne pas faire la difference de l'o-
deur forte du thim ou de la marjolaine
d'avec les parfums les plus délicieux ;
être chaussez large & grossièrement ;
parler haut, & ne pouvoir se réduire à
un ton de voix moderé, & ne pas se fier
à leurs amis sur les moindres affaires ,
pendant qu'ils s'en entretiennent avec
leurs domestiques , jusqu'à rendre
compte à leurs moindres valets de ce
qui aura été dit dans une assemblée pu-
blique: on les voit assis, leur robe rele-
vée jusqu'aux genoux, & d'une manière

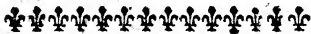
indécence: Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins ; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent & ne se lassent point de les contempler : si quelquefois ils entrent dans leur cuisine : ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent , boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se ca hent pour cela de leur servante , avec qui d'ailleurs ils vont au moulin : & entrent dans les plus petits détails du domestique : ils interrompent leur souper , & se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes de ¶ char- ¶ Des
ruës qu'ils ont dans leurs étables: heur- bœufs,
te-t'on à leur porte pendant qu'ils dî-
nent, ils sont attentifs & curieux ; vous remarquerez toujours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison & de ceux qui sont dedans. Ces gens épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pieces qu'ils croient legeres, ou qui ne brillent

pas assez à leurs yeux, & qu'on est obligé de leur changer : ils sont occupez pendant la nuit d'une charruë , d'un sac , d'une faux, d'une corbeille, & ils

† Cela est révent à qui ils ont prêté ces ustenciles ;
dit rust- & lors qu'ils marchent par la ville ,
quement un autre combien vaut, demandent-ils, aux pre-
diroit miers qu'ils rencontrent, le poisson fa-
que la lé ? les fourrures se vendent-elle bien ?
nouvelle n'est-ce pas aujourd'huy que les jeux †
lune ra- nous ramènent une nouvelle lune ?
mène les jeux : & d'autres fois ne sçachant que dire , il
jeux : & d'ailleurs c'est comme si le vous apprennent qu'ils vont se faire
me si le jour de raser, & qu'ils ne sortent que pour ce-
jour de la : ce sont ces mêmes personnes que
Pâques l'on entend chanter dans le bain , qui
quelqu'un mettent des clous à leurs souliers , &
disoit pas au- qui se trouvant tous portez devant la
n'est ce jourd'hui boutique d'Archias & achettent eux-
pas au- Pâques ? mêmes des viandes salées , & les rap-
Fameux marchad- portent à la main en pleine rue.

de chairs
salées ,
nourritu-
re ordi-
naire du
peuple

† Ou de
l'envie de
plaie.



DU COMPLAISANT. †

Pour faire une définition un peu
exacte de cette affectation que
quelques-uns ont de plaie à tout le

monde , il faut dire que c'est une maniere de vivre , où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le salue en s'écriant , voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne lui échappe ; & après avoir fait quelques pas avec lui, il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir , & enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès, il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire ; comme il veut plaire à tous deux , il les ménagera également: c'est dans cette vûe que pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison & d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfans, & dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere, & que deux figues ne se res-

† Petits
jouets
que les
Grecs
pendoient
au cou
de leurs
enfants.

¶ C'étoit
l'endroit
où s'a-
ssembloient
les plus
honnêtes
gens de
la ville

* Pour
être con-
nus d'eux
& en être
regardés
ainsi que
de tous
ceux qui
s'y trou-
voient.

semblent pas mieux, il les fait appro-
cher de luy, il les baise, & les ayant fait
asseoir à ses deux côtez, il badine avec
eux, à qui est, dit il, la petite bouteille? à
qui est la jolie coignée? † il les prend
ensuite sur lui, & les laisse dormir sur
son estomac, quoi qu'il en soit incom-
modé. Celui enfin qui veut plaire se
fait raser souvent, a un fort grand soin
de ses dents, change tous les jours d'ha-
bits, & les quitte presque tout neufs;
il ne sort point en public qu'il ne soit
parfumé; on ne le voit guères dans les
salles publiques qu'auprès des ¶ comp-
toirs de Banquiers, & dans les écoles,
qu'aux endroits seulement où s'exer-
cent les jeunes gens *, & au theatre
les jours de spectacle que dans les
meilleures places & tout proche des
Préteurs. Ces gens encore n'achettent
jamais rien pour eux; mais ils envoient
à Byzance toute sorte de bijoux pré-
cieux, des chiens de Sparte à Cyzique,
& à Rhodes l'excellent miel du Mont
Hymette, & ils prennent soin que toute
la ville soit informée qu'ils font ces
emplettes: leur maison est toujours
remplie de mille choses curieuses qui
font plaisir à voir, ou que l'on peut

donner , comme des Singes & des ^{† Une} Satyres qu'ils sçavent nourrir , des pi- ^{espece de} geons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chèvre, des phioles pour des parfums, des cannes torfes que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusqu'à un jeu de paulme , & une arene propre à s'exercer à la lutte ; & s'ils se promènent par la ville , & qu'ils rencontrent en chemin quelques Philosophes, des Sophistes, & des Escrimeurs ou des Musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifferemment; ils se trouvent presens à ces exercices , & se mêlant avec ceux qui viennent là pour regarder , à qui croyez vous qu'appartienne une si belle maison & cette arene si commode? vous voyez, ajoutent-ils , en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître , & qui en peut disposer.

† Une
sorte de
Philosophes
vains &
interesses.



DE L'IMAGE D'UN COQUIN.

¶ Sur le
theatre
avec des
farceurs.

¶ Choses
fort ex-
traordi-
naires,
telles
qu'on en
voit dans
nos foi-
res.

UN Coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire, qui jure volontiers, & fait des sermens en justice autant que l'on lui en demande, qui est perdu de reputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicaneur de profession, un effronté, & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre ¶ sans masque dans une danse comique, & même sans être yvre, mais de sang froid il se distingue dans la danse † la plus obscene par les postures les plus indécentes: c'est lui qui dans ces lieux où l'on voit des prestiges ¶ s'ingere de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, & qui fait querelle à ceux qui étant entrez par billets croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers, tantôt-il tient une taverne, tantôt il est

† Cette danse la plus déreglée de toutes, s'appelle en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

suppôt de quelque lieu infamé , une autrefois partisan, il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer; vous le verrez aujourd'huy crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout lui est propre: S'il a une mere il la laisse mourir de faim: il est sujet au larcin, & à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, & où il passe une partie de sa vie: Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple , appeller ceux qui passent , & se plaindre à eux avec une voix forte & enrouée, insulter ceux qui les contredisent ; les uns fendent la presse pour les voir , pendant que les autres contens de les avoir vûs se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter ; mais ces effrontez continuent de parler, ils disent à celui-ci le commencement d'un fait , quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde , qui se trouve le témoin de leur insolence : toujours accablez de procez que l'on intente con-

tr'eux , ou qu'ils ont intentez à d'autres , de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens , comme de ceux qui les obligent de comparoître , ils n'ou-

† Une petite boëte de cuivre fort legere où les plaideurs mettoient leurs titres & les pieces de leur procès. blent jamais de porter leur boëte † dans leur sein , & une liasse de papiers entre leurs mains ; vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à usure , retirant chaque jour une obole & demie de chaque dragme , ¶ frequenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on debite le poisson frais ou salé, & consumer ainsi en bonne chere tout le profit qu'ils tirent de cette espece de trafic. En un mot , ils sont querelleux & difficiles , ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie , ont une voix étourdissante , & qu'ils font retentir dans les marchez & dans les boutiques.

¶ Une obole étoit la sixième partie d'une dragme.



* Ou du *babil*.

DU GRAND PARLEUR. *

CE que quelques-uns appellent *babil* , est proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. Vous ne contez pas

pas la chose comme elle est, dira quel-
 qu'un de ces grands parleurs à quicon-
 que veut l'entretenir de quelque affaire
 que ce soit; j'ay tout sçû, & si vous vous
 donnez la patience de m'écouter, je
 vous apprendray tout; & si cet autre
 continuë de parler, vous avez déjà dit
 cela, songez, poursuit-il, à ne rien ou-
 blier; fort bien, cela est ainsi, car vous
 m'avez heureusement remis dans le
 fait; voyez ce que c'est que de s'enten-
 dre les uns les autres: & ensuite, mais
 que veux-je dire: ah j'oublois une cho-
 se! ouïy, c'est cela même, & je voulois
 voir si vous tomberiez juste dans tout
 ce que j'en ay appris: c'est par de telles
 ou semblables interruptions qu'il ne
 donne pas le loisir à celui qui lui parle
 de respirer: Et lors qu'il a comme as-
 sassiné de son *babil* chacun de ceux qui
 ont voulu lier avec luy quelque entre-
 tien, il va se jeter dans un cercle de
 personnes graves qui traitent ensemble
 de choses sérieuses, & les met en fuite:
 de là il entre ¶ dans les Eco'es publi-
 ques & dans les lieux des exercices, où
 il amuse les Maîtres par de vains dis-
 cours, il empêche la jeunesse de profi-
 ter de leurs leçons. S'il échappe à

¶ C'étoit
 un crime
 puni de
 mort à
 Athenes
 par une
 Loy de
 Solon, à
 laquelle
 on avoit
 un peu
 déro-
 gé du tems
 de Theo-
 phraste.

quelqu'un de dire, je m'en vais, celui-cy se met à le suivre , & il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans la maison : si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer; il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille † qui s'est donnée sous le gouvernement de l'Orateur Aristophon , comme sur le

q Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial & sçû de tout le peuple.

combat q celebre que ceux de Lacédémone ont livré aux Atheniens sous la conduite de Lisandre : il raconte une autre fois quels applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public , en repete une grande partie, mêle dans ce recit ennuyeux des invectives contre le peuple; pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent , & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur en un mot , s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table; & s'il se trouve au thea-

† C'est-à-dire sur la bataille d'Arbelles & la Victoire d'Alexandre , suivies de la mort de Darius , dont les nouvelles vinrent à Athenes , lors qu'Aristophon celebre Orateur étoit premier Magistrat.

tre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs : on luy fait avouer ingénument qu'il ne luy est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remuë dans son palais comme le poisson dans l'eau, & que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle; aussi écoute-t'il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur ce sujet; & jusqu'à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites-nous, lui disent-ils, un conte qui acheve de nous endormir.



DU DEBIT DES NOUVELLES.

UN nouvelliste ou un conteur de fables, est un homme qui arrange selon son caprice des discours & des faits remplis de fausseté; qui lors qu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & lui souriant, d'où venez-vous ainsi, lui dit-il? que nous direz vous de bon; n'y a-t'il rien de nouveau, & continuant de l'interroger: quoi donc, n'y a-t'il aucune nouvelle? cependant il y a

LES CARACTERES

des choses étonnantes à raconter , & sans lui donner le loisir de lui répondre : que dites vous donc , poursuit-il , n'avez-vous rien entendu par la ville ? Je vois bien que vous ne sçavez rien, & que je vais vous regaler de grandes nouveautez : alors , ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur ¶ de flûte, ou Lycon l'Ingenieur , tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sçait toutes choses; car il allégué pour témoins de ce qu'il avance , des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté: il assure donc que ces personnes lui ont dit , que le † Roy & ¶ Polispercon ont gagné la bataille , & que Cassandre leur ennemi est tombé * vif entre leurs mains ; & lors que quelqu'un lui dit , mais en verité cela est-il croyable ? il lui réplique que cette nouvelle se crie & se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose , que c'est tout ce qui se raconte du combat , & qu'il y a eu un grand carnage : Il ajoute qu'il a lû cet événement sur

¶ L'usage de la flûte très-ancien dans les groupes.

† Aridée frere d'Alexandre le Grand.
¶ Capitaine du même Alexandre.

* C'étoit un faux bruit, & Cassandre fils d'Antipater disputant à Aridée & à Polispercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

le visage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macedoine, qui a tout vû & qui lui a tout dit ; ensuite interrompant le fil de sa narration ; que pensez-vous de ce succez , demande-t'il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Cassandre , malheureux Prince , s'écrie-t'il d'une maniere touchante, voyez ce que c'est que la fortune , car enfin Cassandre étoit puissant , & il avoit avec lui de grandes forces ; ce que je vous dis , poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul , pendant qu'il court par toute la ville le debiter à qui le veut entendre. Je vous avouë que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration , & que je ne conçois pas qu'elle est la fin qu'ils se proposent ; car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir , je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique ; au contraire , il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public , pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple , & à lui conter des nou-

¶ V. le
chap. de
la flatterie.

velles : quelques autres après avoir vaincu sur mer & sur terre dans le Portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée : enfin il s'en trouve qui le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds. ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges ?



DE L'EFFRONTERIE causée par l'avarice.

POUR faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûe d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté, ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà, & qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de

manger † religieusement chez soi une † C'étoit la coutume des Grecs V. le chap. du contre-tems.

partie des viandes consacrées, il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis, & là à table à la vûe de tout le monde, il appelle son valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, & lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain, tenez, mon ami, lui dit-il, faites bonne chere. Il va lui-même au marché acheter ¶ des viandes cuites, & avant que de ¶ Comme le menu peuple qui achetoit son souper chez les Chaireutiers.

convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du Marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service : il fait ensuite peser ses viandes, & il en entasse le plus qu'il peut ; s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelques os dans la balance, si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut, comme pour se dédommager, sourit & s'en va. Une autrefois sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au theatre, il trouve le secret d'avoir sa place franche du spectacle, & d'y envoyer le lendemain ses enfans & leur Precepteur.

Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchez, & demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter: se trouve-t'il dans une maison étrangere, il emprunte jusques à l'orge & à la paille, encore faut-il que celui qui les luy prête, fasse les frais de les faire porter jusques chez luy. Cet effronté en un mot, entre sans payer dans un bain public, & là en présence du Baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, & se la répand sur tout le corps, me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ay besoin, & sans avoir obligation à personne, remet sa robe & dispa- roît.

¶ Les plus
pauvres
se la-
voient
ainsi pour
payer
moins.



DE L'ÉPARGNE SORDIDE.

Certe espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant tous les

mois le loyer de leur maison, ne negligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux , ne sont occupez pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviez demande à boire: ce sont eux encore dont la portion des premices ¶ des viandes que l'on envoie sur l'Autel de Diane, est toujours la plus petite. Ils appretient les choses au dessous de ce qu'elles valent , & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veuille se prevaloir, ils luy soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils luy déduisent cette perte sur sa nourriture ; mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachés. Lors qu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vûe, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui

¶ Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

58 LES CARACTERES

achete. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou de quelques olives qui seront tombées de l'arbre : ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes ; voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du tems à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis, & on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien acheter ; ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du [†] cumin, de la [¶] marjolaine, des gâteaux * pour l'Autel, du coton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avares en un mot, ont des trouffiaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des

† Une sorte d'herbe.

¶ Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym. & le laurier.

* Faits de farine & de miel, & qui servaient aux sacrifices.

cassettes où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts & trop étroits; les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchauffent vers le milieu du jour pour épargner leurs souliers; vont trouver des foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins. †

¶ Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

† C'étoit aussi parce que cet apprêt avec de la craye comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossières, étoit celui qui coûtoit le moins.



DE L'IMPUDENT,

On de celui qui ne rougit de rien.

L'Impudent est facile à définir; il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux.

& de plus contraire à la bien-seance. Celuy-là , par exemple, est impudent , qui voyant venir vers luy une femme de condition , feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière deshonnête: qui se plaît à battre des mains au theatre lorsque tout le monde se tait, on y siffle les acteurs que les autres voyent & écoutent avec plaisir : qui couché sur le dos pendant que toute l'assemblée garde un profond silence , fait entendre des sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achete en plein marché des noix , des pommes , toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiere , appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître , en arrête d'autres qui courent par la place, & qui ont leurs affaires; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde , le raille & le felicite sur une cause importante qu'il vient de plaider. Il va luy-même choisir de la viande, & louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte ; & montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter,

il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là ¶ annoncer qu'il va faire un grand repas & s'enivrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphitheatre avant que les jeux soient commencez, & lorsque l'on paye pour être placé; mais seulement sur la fin du spectacle, & quand † l'Architecte neglige les places & les donne pour rien. Etant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soy la somme que le public luy a donnée pour faire les frais de son voyage, & emprunte de l'argent de ses Collegues; sa coûtume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, & de luy retrancher cependant de son ordinaire; & comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des presens aux Ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il.

¶ Il y avoit des gens faibles & désoctupés, qui s'assembloient dans leurs boutiques.

† L'Architecte qui avoit bâti l'Amphitheatre, & à qui la République donnoit le louage des places au payement.

au jeune esclave qui le sert dans le bain; une mauvaise huile, & qu'on ne peut supporter; il se sert ensuite d'une huile d'un autre, & épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite piece de monnoye qu'ils auront ramassée dans les rues; & il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot, ¶ *Mercurus est commun*: Il fait pis, il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fond creux par dessous s'enfoncé en dedans, & s'éleve comme en pyramide, & quand elle est pleine, il la rase luy-même avec le rouleau le plus près qu'il peut *.... De même s'il paye à quelqu'un trente mines † qu'il luy doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes ¶ dont il profite: mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour luy en rendre compte; il seroit fâché de leur laisser une rave à demy mangée.

¶ Proverbe Grec qui revient à notre je retiens part.

* Quelque chose manque icy dans le texte.

¶ Dragmes petites pieces de monnoie dont il en falloit cent à Athenes pour faire une mine.

† Mine se doit prendre icy pour une piece de monnoye. Athenes étoit partagée en plusieurs tribus. V. le chap. de la Médifance.



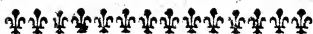
DU CONTRE-TEMPS.

Cette ignorance du temps & de l'occasion, est une maniere d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toujours incommode & embarrassante. Un importun est celuy qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour luy parler des siennes: qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre; qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour luy: qui comparoit pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger; qui prend le temps des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes: qui entraine à la promenade des gens à peine arrivez d'un long voyage; & qui n'aspirent qu'à se reposer; fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est vendue: de se lever au milieu d'une assemblée pour re-

prendre un fait dès ses commence-
mens , & en instruire à fond ceux qui
en ont les oreilles rebatuës , & qui le
sçavent mieux que luy ; souvent em-
pressé pour engager dans une affaire
des personnes qui ne l'affectionnant
point , n'osent pourtant refuser d'y en-
trer. S'il arrive que quelqu'un dans la
ville doive faire un festin † après avoir
sacrifié, il va luy demander une portion
des viandes qu'il a préparées. Une au-
trefois s'il voit qu'un Maître châtie
devant luy son esclave ; j'ay perdu ,
dit-il , un des miens dans une pareille
occasion , je le fis foüetter , & il se de-
sespera , & s'alla pendre. Enfin il n'est
propre qu'à commettre de nouveau
deux personnes qui veulent s'accom-
moder , s'ils l'ont fait arbitre de leur
different. C'est encore une action qui
luy convient fort que d'aller prendre
au milieu du repas pour danser ¶ un
homme qui est de sang froid, & qui n'a
bû que modérément..

¶ Cela ne
se faisoit
chez les
Grecs
qu'après
le repas ,
& lors-
que les
tables
etoient
enlevées.

† Les Grecs le jour même qu'ils avoient sacrifié,
ou soupoient avec leurs amis , ou leur envoyoit à
chacun une portion de la victime. C'étoit donc un
contre-tems de demander sa part prématurément, &
lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit en-
core être invité.

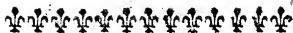


DE L'AIR EMPRESSE.

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune , ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bien-veillañce par ses paroles & par toute sa conduite. Les manieres d'un homme empressé sont de prendre sur soy l'évenement d'une affaire qui est au dessus de ses forces, & dont il ne sçauroit sortir avec honneur ; & dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable. & où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long tems sur une legere circonstance pour être ensuite de l'avis des autres ; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire ; d'entrer dans une querelle où il se trouve present , d'une maniere à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issuë ; venir vers son General , & luy

demandet quand il doit ranger son armée en bataille , quel jour il faudra combattre , & s'il n'a point d'ordres à luy donner pour le lendemain : une autre fois s'approcher de son pere , ma mere, luy dit-il mysterieusement, vient de se coucher , & ne commence qu'à s'endormir : s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son Medecin a défendu le vin , dire qu'on peut essayer s'il ne luy fera point de mal, & le soutenir doucement pour luy en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville , il s'ingere de faire son épitaphe , il y fait graver son nom, celui de son mari, de son pere, de sa mere, son pais , son origine avec cet éloge, *Ils avoient tous de la vertu*. S'il est quelquefois obligé de jurer devant les Juges qui exigent son serment , ce n'est pas , dit-il , en perçant la foule pour paroître à l'audience , la premiere fois que cela m'est arrivé.

¶ For-
mule
d'épi-
taph.



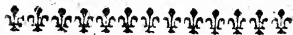
DE LA STUPIDITE.

A stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme stupide ayant luy-même calculé avec des raisons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoy elle monte: s'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses Juges pour défendre dans un procès que l'on y a fait, il l'oublie entierement, & part pour la campagne: il s'endort à un spectacle, & ne se reveille que longtemps après qu'il est fini, & que le peuple s'est retiré; après s'estre rempli de questions le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la rue se souger, où il est mordu d'un chien du voisinage: il cherche ce qu'on vient de luy donner, & qu'il a mis luy même dans quelque endroit, où souvent il ne peut le retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funeraillles, il s'attriste, il pleure, il se desesperes, & prenant une

façon de parler pour un autre , à la bonne heure, ajoute-t'il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoin † de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver pour ne luy avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur & hors d'haleine. Il va cueillir luy même des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du sel , il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluye incommode, & dont tout le monde se plaint, il luy échappera de dire que l'eau du Ciel est une chose délicieuse: & si on luy demande par hazard combien il a vû emporter des morts * par la porte sacrée? autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains , que je voudrois que vous & moy en pussions avoir.

† Les ré-
moins
étoient
fort en
usage
chez les
Grecs,
dans les
payemens
& dans
tous les
actes.

* Pour
être en-
terrez
hors de
la ville
suivant
la Loy de
Solon.



DE LA BRUTALITE.

A brutalité est une certaine dureté, & j'ose dire une ferocité qui se rencontre dans nos manieres d'agir, & qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel ? il vous répond fièrement, ne me rompez point la tête: vous le saluez, il ne vous fait pas honneur de vous rendre le salut: si quelquefois il met en vente une chose qui luy appartient, il est inutile de luy demander le prix, il ne vous écoute pas: mais il dit fierement à celuy qui luy larchande, qu'y trouvez-vous à dire ?

Il se moque de la pieté de ceux qui envoient leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande célébrité: si leurs prieres, dit-il; vont jusqu'aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils en ont bien payez, & que c'en est pas un present du Ciel. Il est inexorable à celuy qui sans dessein l'aura poussé légèrement, ou luy aura marché sur le pied,

c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La premiere chose qu'il dit à un ami qui luy emprunte quelque argent, c'est qu'il ne luy en prêtera point : il va le trouver ensuite , & le luy donne de mauvaise grace , ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne luy arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans luy donner de grandes maledictions. Il ne daigne pas attendre personne, & si l'on differe un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec luy , il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité ; il ne veut ni chanter à son tour , ni reciter ¶ dans un repas , ni même danser avec les autres. En un mot , on ne le voit gueres dans les Temples importuner les Dieux , & leur faire des vœux ou des sacrifices.

¶ Les Grecs recevoient à table quelques beaux endroits de leurs Poëtes , & dansoient ensemble après le repas. V. le chap. du Conte-tems.



DE LA SUPERSTITION.

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la Divinité. Un homme superstitieux après avoir lavé ses mains, s'être

rifié avec de l'eau + lustrale, sort du temple, & se promene une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche : s'il voit une belette, il s'arrête tout court, & il ne continuë pas de marcher, que quelqu'un n'ait allé avant luy par le même endroit & que cet animal a traversé, ou qu'il ait jetté luy-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de luy ce mauvais présage : en quelque endroit de sa maison qu'il ait percû un serpent, il ne differe pas d'y élever un Autel : & dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que devorion du peuple y a consacrées, s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles & les adore. Si un rat luy a rongé un sac de farine, il court au Dieu, qui ne manque pas de luy enjoindre d'y faire mettre une piece ; mais en loin d'être satisfait de sa réponse, rayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac &

Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent sur l'Autel où l'on brûloit la victime : elle étoit dans une chaudiere à la porte du Temple ; l'on s'en baignoit soy même, où l'on s'en faisoit laver par les esclaves.

s'en défait: son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite; d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funeraillles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche: & lors qu'il luy arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les interpretes des songes, les Devins & les Augures, pour sçavoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Déesse il doit sacrifier: il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les Prêtres d'Orfée pour se faire initier † dans ses Mysteres; il y mene sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire les enfans par une nourrice, lorsqu'il marche par la ville, il ne manque gueres de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places; quelquefois il a recours à des Prêtresses qui le purifient d'une autre maniere, en liant & étendant autour de son corps un petit chien, ou de la  squille. Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

† Instruire de ses Mysteres.

¶ Espece d'oignons marins.



DE L'ESPRIT CHAGRIN.

L'Esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, & que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, & qu'il se souvienne d'envoyer † un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de luy pour tout remerciement que le reproche d'avoir été oublié; je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ni ne manger à sa table: tout luy est suspect jusqu'aux caresses que luy fait sa maîtresse; je doute fort luy dit-il, que vous soyez sincère, & que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande secheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plutôt: si le hazard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline; il y a des gens, dit-il, qui ont du bonheur, pour moy je n'ay jamais eu celuy de

† C'a été la coutume des Juifs & des autres peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

trouver un tresor:une autre fois ayant envie d'un esclave , il prie instamment celuy à qui il appartient d'y mettre le prix;& dès que celuy-cy vaincu par ses importunités le luy a vendu , il se repent de l'avoir acheté ; ne suis-je pas trompé,demande-t'il,& exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts? ceux qui luy font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils , & sur l'augmentation de sa famille , ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin après avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit,& l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire,se plaint encore de celuy qui a écrit ou parlé pour luy de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant,si quelqu'un l'en felicite,& le convie à mieux esperer de sa fortune;comment luy répond-il,puis-je être sensible à la moindre joye , quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté,& n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait ?



DE LA DEFIANCÉ.

L'Esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit luy rapporter fidelement combien elles ont coûté ; si quelquefois il porte de l'argent sur soy dans un voyage, il le calcule à chaque stade ¶ qu'il fait, pour voir s'il a son compte : une autre fois étant couché avec sa femme il luy demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, & si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; & bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquietude le prend, il se leve du lit, va en chemise & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter luy-même tous les endroits de sa maison, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine, qu'il s'endort après cette recherche. Il mene avec luy des té-

¶ Six
cens pas.

moins quand il va demander ses ar-
rages , afin qu'il ne prenne pas un jour
envie à ses débiteurs de luy denier sa
dette: ce n'est point chez le foulon qui
passe pour le meilleur ouvrier , qu'il
envoie teindre sa robe , mais chez ce-
luy qui consent de ne point la recevoir
sans donner caution. Si quelqu'un se
hazarde de luy emprunter quelques
vases, † il les lui refuse souvent, ou s'il
les accorde, * il ne les laisse pas enlever
qu'ils ne soient pesez, il fait suivre ce-
luy qui les emporte & envoie dès le
lendemain prier qu'on les luy renvoie.

† D'or ou
d'argent.

* Ce qui
se lit en-
tre les
deux
étoilles,
n'est pas
dans le
Grec, ou
le sens
est inter-
rompu ,
mais il est
suppléé
par quel-
ques in-
terpretes.

* A-t-il un esclave qu'il affectionne &
qui l'accompagne dans la ville, il le fait
marcher devant luy, de peur que s'il le
perdoit de vûë il ne luy échapât & ne
prît la fuite : à un homme qui empor-
tant de chez luy quelque chose que ce
soit, luy diroit, estimez cela, & mettez-le
sur mon compte , il répondroit qu'il
faut le laisser où on l'a pris , & qu'il a
d'autres affaires , que celle de courir
après son argent.



D'UN VILAIN HOMME.

CE caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté , & une négligence pour sa personne qui passe dans l'excez , & qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre , avec des ongles longues & mal propres, ne pas laisser de semêler parmi le monde, & croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, & que son pere & son ayeul y étoient sujets: il a aux jambes des ulcères; on luy voit aux mains des poireaux & d'autres saletez qu'il neglige de faire guérir ; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal aigri par le tems, est devenu incurable : il est herissé de poil sous les aisselles & par tout le corps , comme une bête fauve ; il a les dents noires : rongées & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout , il crache ou il se mouche en mangeant , il parle la bouche pleine , fait en bûvant des choses contre la bienséance , il ne

se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, & ne paroît gueres dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les Devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvaise augure : † Une autre fois dans le Temple & en faisant des libations, * il luy échappera des mains une coupe ou quelque autre vase, & il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sçait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flûtes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même air qu'ils jouent; il s'emuye de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derriere luy pour donner à boire.

* Cere-
monies
où l'on
repâdoit
du vin
ou du
lait dans
les sacri-
fices.

† Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proferées, même par hazard, par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures, prier ou sacrifier dans les Temples.



D'UN HOMME INCOMMODE.

CE qu'on appelle un fâcheux, est celui qui sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarasser beaucoup ; qui entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le reveille pour l'entretenir de vains discours ; qui se trouvant sur le bord de la mer , sur le point qu'un homme est prêt de partir & de monter dans son vaisseau , l'arrête sans nul besoin , l'engage insensiblement à se promener avec luy sur le rivage ; qui arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette , luy fait avaler quelque chose qu'il a maché , bat des mains devant luy, le caresse, & luy parle d'une voix contrefaite ; qui choisit le temps du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris medecine depuis deux jours, il est allé par haut & par bas , & qu'une bile noire & recuite étoit mêlée dans ses dejections ; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mere quel

jour elle a accouché de luy; qui ne sçachant que dire, apprend que l'eau de la citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes legumes, & que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes une parasite * qu'il a chez luy, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur, & à réjouir la compagnie.

* Mot Grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

DE LA SOTTE VANITE.

LA sotte vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié: il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui luy vient de naître; & dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit luy-même à Delphes, † luy coupe les cheveux,

† Le peuple d'Athenes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avoit un Temple dans la Ville.

& les dépose dans le Temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli : il aime à se faire suivre par un More : s'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une monnoye toute neuve, & qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûe de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Un autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres Citoyens, il renvoye chez soy par un valet tout son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la place publique : s'il luy meurt un petit chien, il l'enterre, luy dresse une épitaphe avec ces mots, *Il étoit de race de Malthe*. * Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs : Il se parfume tous les jours : Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa Magistrature, & sortant de charge, il rend compte

* Cette
Ile por-
toit de
petits
chiens
fort esli-
mez.

82 LES CARACTERES

au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits , comme du nombre 82 de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors revêtu d'une robe blanche & couronné de fleurs , il paroît dans l'assemblée du peuple ; Nous pouvons, dit il , vous assurer , ô Atheniens , que pendant le temps de nôtre gouvernement nous avons sacrifié à Cybele , & que nous luy avons rendu des honneurs tels que les merite de nous la mere des Dieux ; esperez donc toutes choses heureuses de cette Déesse: Après avoir parlé ainsi , il se retire dans sa maison , où il fait un long recit à sa femme de la maniere dont tout luy a réüssi au delà même de ses souhaits.



DE L'AVARICE.

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la * tragedie , il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandeletes faites d'écorce de bois, & il fait graver son nom

* Qu'il a
faite ou
recitée.

sur un present si magnifique. Quelque-fois dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour regler une contribution capable de survenir aux desseins de la Republique ; alors il se leve & garde le silence, † ou le plus souvent il fend la presse & se retire. Lors qu'il marie sa fille , & qu'il sacrifie selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties * seules * C'étoit les cuisses & les intestins, qui doivent être brûlées sur l'Autel, il réserve les autres pour les vendre , & comme il manque de domestiques pour servir à table & être chargez du soin des nôces, il louë des gens pour tout le tems de la fête qui se nourrissent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine somme. S'il est Capitaine de Galere, voulant ménager son lit, il se contente de coucher indifferemment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son Pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes fortes d'herbes , & les porter hardiment dans son sein & sous sa robe: s'il

† Ceux qui vouloient donner se levoient & offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient & se taisoient.

* Par forme de contribution V. le ch. de la dissimulation & de l'écrit chagrin.

l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher , comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sçait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit luy demander * comme aux autres quelque secours , il se détourne de luy , il reprend le chemin de sa maison: il ne donne point de servantes à sa femme, content de luy en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin ne pensez pas que ce soit un autre que luy qui ballie le matin sa chambre , qui fasse son lit & le nettoye. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé , sale & tout couvert de taches , qu'en ayant honte luy-même , il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.



DE L'OSTENTATION.

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation , qu'en disant que c'est dans l'homme

fine passion de faire montre d'un bien
 ou des avantages qu'il n'a pas. Celuy
 en qui elle domine s'arrête dans l'en-
 droit du Pyrée † où les Marchands † Port de
 étalent, & où se trouve un plus grand Achenes
 nombre d'étrangers; il entre en matiere fort cele-
 bre.
 avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup
 d'argent sur la mer, il discourt avec
 eux des avantages de ce commerce,
 des gains immenses qu'il y a à esperer
 pour ceux qui y entrent, & de ceux sur
 tout, que luy, qui leur parle, y a faits.
 Il aborde dans un voyage le premier
 qu'il trouve sur son chemin, luy fait
 compagnie, & luy dit bien-tôt qu'il a
 servi sous Alexandre, quels beaux va-
 ses & tout enrichis de pierreries il a
 rapportés de l'Asie, quels excellens
 ouvriers s'y rencontrent, & com-
 bien ceux de l'Europe leur sont infe-
 rieurs. ¶ Il se vante dans une autre ¶ C'étoit
 occasion d'une lettre qu'il a reçue contre
 d'Antipater * qui apprend que luy l'opinion
 troisieme est entré dans la Macedoine. commune de
 Il dit une autre fois que bien que les toute la
 Magistrats luy ayent permis tels trans- Grece.

* L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, &
 dont la famille regna quelque tems dans la Mac-
 doine.

ports † de bois qu'il luy plairoit sans payer de tribut, pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilège. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusques à la somme de cinq talens; ¶ & s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; & quoy qu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix talens y sont employez, sans compter, poursuit-il, les Galeres que j'ay armées à mes dépens, & les charges publiques.

† Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprés, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pays Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays qu'en payant un fort gros tribut.

¶ Un talent Attique dont il s'agit, valoit soixante mines Attiques, une mine cent dragmes: une dragme six oboles.

Le talent Attique valoit quelques six-cens écus de notre monnoye.

que j'ay exercées à mes frais & sans recompense. Cet homme fastueux va chez un fameux Marchand de chevaux , fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs , fait ses offres , comme s'il vouloit les acheter: De même il visite les foires les plus celebres, entre sous les tentes des Marchands , se fait déployer une riche robe , & qui vaut jusqu'à deux talens , & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter † de l'or sur luy † Coûtume des Anciens. pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il paye le loyer , il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille, & qu'il a heritée de son pere ; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire ¶ chez luy. ¶ Par droit d'hospitalité.



DE L'ORGÜEIL.

IL faut définir l'orgüeil une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soy. Un homme fier & superbe n'écoute pas celuy qui l'aborde dans la place pour luy parler de quelque affaire: mais sans s'arrêter, & se faisant suivre quelque tems, il luy dit enfin qu'on peut le voir après son souper: si l'on a reçu de luy le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vüe de tout le monde: N'attendez pas de luy qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier: de même au lieu d'expedier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à invi-

ter ses amis à un repas , il pretexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux domestiques du soin de les regaler : il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir : † on ne le voit point chez luy lors qu'il mange ou qu'il se ¶ parfume : il ne se donne pas la peine de regler lui-même des parties ; mais il dit negligemment à un valet de les calculer , de les arrêter , & les passer à compte. Il ne sçait point écrire dans une lettre , je vous prie de me faire ce plaisir , ou de me rendre ce service ; mais j'entens que cela soit ainsi , j'envoye un homme vers vous pour recevoir une telle chose , je ne veux pas que l'affaire se passe autrement , faites ce que je vous dis promptement , & sans differer ; voilà son style.

† V. le
chap. de
la Flatterie.

¶ Avec
des hui-
les de
senteur.



DE LA PEUR,

On du défaut de courage.

Cette crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cède en vûe d'un peril vray ou imaginaire ; & l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il luy arrive d'être sur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est les debris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte ; aussi tremble t'il au moindre flot qui s'élève, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont † initiez : s'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquietude s'il ne croit pas s'être écarté de sa rou-

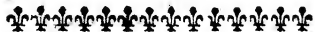
† Les Anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est à dire instruire des mysteres de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le chap. de la Superstition.

te, s'il tient toujours la haute mer, & si les † Dieux sont propices, après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais présage. En suite ses frayeurs venant à croître, il se deshabilie & ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage, & après cette précaution, il ne laisse pas de prier les Nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expédition militaire où il s'est engagé entend dire que les ennemis sont proche, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, & que les coureurs n'ont pu discerner, si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, & que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux ; alors feignant que la précipitation & le tu-

† Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est à dire, par le vol, le chant & le manger des oyseaux, & encore par les entrailles des bêtes.

multe luy ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, & employe beaucoup de tems à la chercher ; pendant que d'un autre côté son valet va par ses ordres sçavoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, & où en sont les affaires : & dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçu, il accourt vers luy, le console & l'encourage, étanche le sang qui coule de sa playe, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours. Si pendant le tems qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vûe, il entend la trompette qui sonne la charge; ah, dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu maudit sonneur qui cornes incessamment, & fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! Il arrive même que tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur lui de la playe du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami; il conduit vers luy ceux qui y prennent

intérêt, ou comme ses parens, ou parce qu'ils sont d'un même païs , & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des ennemis , & l'a apporté dans sa tente.



DES GRANDS D'UNE REPUBLIQUE.

LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un Etat populaire, n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir , & de se fonder s'il se pouvoit une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier Magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle , cet homme ambitieux & tel que je viens de le définir , se leve , demande cet employ , & proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, & de tous les vers d'Homere il n'a retenu que celui-cy :

*Les peuples sont heureux , quand un seul
les gouverne.*

Son langage le plus ordinaire est ; retirons-nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis ; essayons même de luy fermer le chemin à la Magistrature. Et s'il se laisse prévenir , contre une personne d'une condition privée, de qui il croye avoir reçu quelque injure ; cela, dit-il ne se peut souffrir, & il faut que luy ou moy abandonnions la Ville. Vous le voyez promener sur la place sur le milieu du jour avec les ongles propres, la barbe & les cheveux en bon ordre ; repousser fierement ceux qui se trouvent sur ses pas , dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre , que la Ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs , ny supporter plus long-tems les longueurs, les crieries & les mensonges des Avocats, qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique , ou sur les tribunaux auprès

d'un homme mal habillé, sale, & qui dégoûte, & qu'il n'y a pas un seul de ces Orateurs dévoués au peuple, qui ne luy soit insupportable. Il ajoute que c'est † Thésée qu'on peut appeller le

† Thésée
avoit jet-
té les
fonde-
mens de
la Repu-
bli que
d'Athe-
nes en
établif-
fant l'é-
galité
entre les
citoyens.



D'UNE TARDIVE INSTRUCTION.

IL s'agit de décrire quelques incon-
veniens où tombent ceux qui ayant
méprisé dans leur jeunesse les sciences
& les exercices, veulent reparer cette
négligence dans un âge avancé par un
travail souvent inutile. Ainsi un vieil-
lard de soixante ans s'avise d'apprendre
des vers par cœur, & de les § reciter à
table dans un festin, ou la mémoire ve-
nant à luy manquer, il a la confusion
de demeurer court. Une autre fois il
apprend de son propre fils les évolu-
tions qu'il faut faire dans les rangs à
droit ou à gauche le maniment des ar-

§ V. le
chap. de
la Brutal-
lité.

mes , & quel est l'usage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on luy a prêté , il le presse de l'éperon, veut le manier, & luy faisant faire des voltes ou des caracolles , il tombe lourdement & se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme † de bois, tantôt tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches , vouloir d'abord apprendre de luy, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, & par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, & s'agitte d'une maniere ridicule.

† Une grande statue de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.



DE LA MÊDISANCE.

JE définis ainsi la médifance, une pen-
te secrete de l'ame à penser mal de
tous les hommes , laquelle se manifeste
par les paroles; & pour ce qui concerne
le médifant, voicy ses mœurs: si on l'in-
terroge

terroge sur quelqu'autre , & que l'on
 luy demande quel est cet homme, il fait
 d'abord sa genealogie, son pere, dit il,
 s'appelloit Sosie , † que l'on a connu
 dans le service & parmi les troupes
 sous le nom de Sosistrate ; il a été af-
 franchi depuis ce temps & reçu dans
 l'une des ¶ tribus de la Ville ; pour sa
 mere , c'étoit une noble * Thracienne,
 car les femmes de Thrace, ajoute-t'il se
 piquent la plupart d'une ancienne no-
 blesse; celui-cy né de si honnêtes gens
 est un scelerat , & qui ne merite que le
 gibet ; & retournant à la mere de cet
 homme qu'il peint avec de si belles
 couleurs, elle est, poursuit-il, de ces fem-
 mes qui étoient sur les grands chemins
 ¶ les jeunes gens au passage, & qui, pour
 ainsi dire , les enlevent & les ravissent.
 Dans une compagnie où il se trouve
 quelqu'un qui parle mal d'une person-
 ne absente , il relève la conversation; e-
 suis , lui dit-il , de vôtre sentiment, cet
 homme m'est odieux , & je ne le puis
 souffrir ; qu'il est insupportable par sa
 physionomie! y a t'il un plus grand fri-
 pon & des manieres plus folles? sçavez-
 vous combien il donne à sa femme pour
 la dépense de chaque repas? , oboles †

† C'étoit
 chez les
 Grecs un
 nom de
 valet ou
 d'esclave.
 ¶ Le peu-
 ple d'A-
 thenes
 étoit par-
 tagé en
 diverses
 tribus.
 * Cela est
 dit par
 dénion
 des Thra-
 ciennes
 qui ve-
 noient
 dans la
 Grece
 pour être
 servantes
 & quel-
 que cho-
 se le pis.
 ¶ Elles
 tenoient
 hôtelle-
 rie sur les
 chemins
 publics
 où elles
 se mé-
 loient
 d'infam-
 ies com-
 me ces.
 † Il y
 avoit au
 dessous
 de cette

monnoye
d'autres
encore de
moindre
prix.

& rien davantage; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver & au mois de Decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve & se retire, il parle de luy presque dans les mêmes termes, nul de ses plus familiers n'est épargné; & les morts † mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

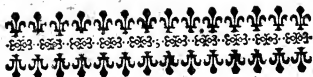
† Il étoit défendu chez les Atheniens de parler mal des morts par une loi de Solon leur Legislateur.



LES
CARACTERES
OU
LES MOEURS
DE CE SIECLE.

Admonere volumus, non
mordere : prodesse , non
lædere : consulere mori-
bus hominum non officere.

Erasm.



LES
 CARACTERES
 O U
 LES MOEURS
 DE CE SIECLE.



Je rends au public ce qu'il m'a prêté: j'ay emprunté de luy la matiere de cet ouvrage ; il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la verité dont je suis capable, & qu'il me-rite de moy , je luy en fasse la restitution : il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ay fait de luy d'après nature , & s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche , s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, & le succès aussi.

que l'on doit moins se promettre; mais comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de le leur reprocher; ils seroient peut-être pires, s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques; c'est ce qui fait que l'on prêche & que l'on écrit: l'Orateur & l'Ecrivain ne scauroient vaincre la joye qu'il ont d'être applaudis; mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges; outre que l'approbation la plus seure & la moins équivoque est le changement de mœurs & la reformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent: on ne doit parler, on ne doit écrire que pour l'instruction; & s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer & à faire recevoir les veritez qui doivent instruire: quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques reflexions qui n'ont ny le feu, ny le tour, ny la vivacité des autres, qui, bien qu'elles semblent y être admises pour la variété, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus present & plus attentif à ce qui va suivre,

à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familières, instructives, accommodées au simple peuple qu'il n'est pas permis de négliger, le Lecteur peut les condamner, l'Auteur les doit proscrire; voilà la règle: il y en a une autre, & que j'ay intérêt que l'on veuille suivre; qui est de ne pas perdre mon titre de vûë, & de penser toujours, & dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caractères ou les mœurs de ce siècle que je décris: car bien que je les tire souvent de la Cour de France, & des hommes de ma nation, on ne peut pas néanmoins les restreindre à une seule Cour ni les renfermer en un seul país, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue & de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des Chapitres, & dans une certaine suite insensible des reflexions qui les composent. Après cette précaution si nécessaire, & dont on penetre assez les conséquences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interpretation, toute fausse application & toute censure;

contre les froids plaisans & les Lecteurs mal intentionnez : il faut sçavoir lire, & ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lû & ni plus ni moins que ce qu'on a lû; & si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire ; sans ces conditions qu'un auteur exact & scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique recompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfère du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs & au zèle de la verité. J'avoué d'ailleurs que j'ay balancé dès l'année M. DC. LXXX. & avant la cinquième édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur & une meilleure forme par de nouveaux caractères, & la crainte de faire dire à quelques uns, ne finiront-ils point ces Caractères, & ne verrons-nous jamais autre chose de cet Ecrivain ? Des gens sages me disoient d'une part, la matiere est solide, utile, agreable, inépuisable., vivez longtemps, & traitez-la sans interruption pendant que vous vivez ; que pourriez-vous faire de mieux, il n'y a point d'année que les folies des hommes ne

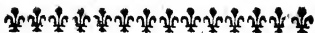
OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 105
puissent vous fournir un volume: d'autres avec beaucoup de raison me faisoient redouter les caprices de la multitude & la legereté du public, de qui j'ay néanmoins de si grands sujets d'être content, & ne manquoient pas de me suggerer que personne presque depuis trente années ne lisant plus que pour lire, il falloit aux hommes pour les amuser, de nouveaux chapitres & un nouveau titre: que cette indolence avoit rempli les boutiques & peuplé le monde depuis tout ce temps de livres froids & ennuyeux, d'un mauvais style & de nulle ressource, sans regles & sans la moindre justesse, contraires aux mœurs & aux bienséances, écrits avec précipitation, & lûs de même, seulement par leur nouveauté; & que si je ne sçavois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire, étoit de me reposer: je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposez, & je garday un temperament qui les rapprochoit, je ne feignis point d'ajouter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déjà grossi du double la premiere édition de mon ouvrage: mais afin que le public

ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, & qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de luy désigner cette seconde augmentation par une

* ((*)) marque * particuliere : je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de luy distinguer la premiere augmentation par

* (*) une autre marque * plus simple, qui servît à luy montrer le progrès de mes Caracteres, & à aider son choix dans la lecture qu'il en voudroit faire: & comme il pouvoit craindre que ce progrès n'allât à l'infini, j'ajoutois à toutes ces exactitudes une promesse sincere de ne plus rien hazarder en ce genre. Que si quelqu'un m'accuse d'avoir manqué à ma parole, en inserant dans les trois éditions qui ont suivi un assez grand nombre de nouvelles marques; il verra du moins qu'en les confondant avec les anciennes par la suppression entiere de ces differentes, qui se voyent par apostille, j'ay moins pensé à luy faire lire rien de nouveau, qu'à laisser peut être un ouvrage de mœurs plus complet, plus fini & plus regulier à la posterité. Ce ne sont point au reste des

maximes que j'aye voulu écrire ; elles sont comme des loix dans la morale, & j'avouë que je n'ay ni assez d'autorité, ni assez de genie, pour faire le legislateur ; je sçay même que j'aurois peché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des oracles elles soient courtes & concises ; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une maniere differente, & on les explique par un tour aussi tout different ; par une sentence, par un raisonnement, par une metaphore ou quelque autre figure, par une parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture ; de là procede la longueur ou la brieveté de mes reflexions : ceux enfin qui font des maximes veulent être crûs : je consens au contraire que l'on dise de moy que je n'ay pas quelquefois bien remarqué, pourvu que l'on remarque mieux.



DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Tout est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de 7000. ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens & les habiles d'entre les modernes.

* Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à nôtre goût & à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

M. Pon- * C'est un métier que de faire un li-
cet. vre comme de faire une pendule ; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un Magistrat alloit par son mérite à la première dignité, il étoit homme délic & pratic dans les affaires ; il fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

* Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'en est déjà acquis.

* Un ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux ; l'impression est l'écueil.

* Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de Morale l'Avertissement au Lecteur, l'Épître Dédicatoire, la Préface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

* Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable, la Poésie, la Musique, la Peinture, le Discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais Poète !

* Certains Poètes sont sujets dans le Dramatique à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevez, & remplis de grands sentimens ; le peuple écoute avidement, les yeux élevez & la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, & à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage, il

VIO LES CARACTERES

n'a pas le tems de respirer, il a à peine celui de se recrier & applaudir : j'ay crû autrefois & dans ma premiere jeunesse que ces endroits étoient clairs & intelligibles pour les Acteurs, pour le Parterre & l'Amphitheatre; que les Auteurs s'entendoient eux-mêmes; & qu'avec toute l'attention que je donnois à leur récit, j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

* Le Dictionnaire de l'Académie.

* † L'on n'a gueres vû jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homere a fait l'Iliade, Virgile l'Eneïde, Tite-Live ses Decades, & l'Orateur Romain ses Oraisons.

* Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature, celui qui le sent & qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, & qui aime en deçà ou au delà, a le goût defectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goût, & l'on dispute des goûts avec fondement.

* Il y a beaucoup plus de vivacité que de goût parmi les hommes; ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût seur & d'une critique judicieuse.

* La vie des Heros a enrichi l'Histoire; & l'Histoire a embelli les actions des Heros: ainsi je ne sçay qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'Histoire, à ceux qui leurs en ont fourni une si noble matiere; ou ces grands Hommes à leurs Historiens.

* Amas d'épithetes, mauvaises louanges; ce sont les faits qui louent, & la maniere de les raconter.

* Tout l'esprit d'un Auteur consiste à bien définir & à bien peindre. ¶ Quand même on ne le considère que comme un homme qui a écrit.

MOISE, HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont au dessus des autres Ecrivains que par leurs expressions & leurs images: il faut exprimer le vrai pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

* On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'Architecture; on a entièrement abandonné l'ordre Gothique que la Barbarie avoit introduit pour les Palais & pour les Temples; on a rappelé le Dorique, l'Ionique & le Corinthien: ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome & de la vieille Grece, devenu moderne, éclat dans nos Portiques & dans nos Peristyles. De même on ne sçauroit en écri-

vant rencontrer le parfait , & s'il se peut, surpasser les Anciens, que par leur imitation.

Combien de siècles se sont écoulés avant que les hommes dans les sciences & dans les arts aient pû revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le simple & le naturel.

On se nourrit des Anciens & des habiles Modernes, on les presse, on en tire le plus que l'on peut, on en renfle ses ouvrages ; & quand enfin l'on est auteur , & que l'on croit marcher tout seul , on s'élève contre eux , on les maltraite , semblable à ces enfans *drus* & forts d'un bon lait qu'ils ont succé, qui battent leur nourriture.

† Mr.
Perraut.

† Un Auteur moderne prouve ordinairement que les Anciens nous sont inférieurs en deux manières, par raison & par exemple ; il tire la raison de son goût particulier, & l'exemple de ses ouvrages.

Il avouë que les anciens , quelque inégaux & peu corrects qu'ils soient , ont de beaux traits , il les cite , & ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles, † prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes, mais ils sont suspects, & semblent juger en leur propre cause ; tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les récuse.

Mrs. R2
cine &
Despre
aux.

* L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger & les estimer.

Ne vouloir être ny conseillé ny corrigé sur son ouvrage, est un pedantisme.

Il faut qu'un Auteur reçoive avec un égale modestie les éloges & la critique que l'on fait de ses ouvrages.

* Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne : on ne la rencontre pas toujours en parlant, ou en écrivant, il est vray néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est foible, & ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon Auteur, & qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-tems sans la connoître, & qu'il a enfin trouvée est celle qui étoit la plus simple, & la plus naturelle, qui sembloit

114 LES CARACTERES
devoir se presenter d'abord & sans
effort.

Ceux qui écrivent par humeur, sont
sujets à retoucher à leurs ouvrages ;
comme elle n'est pas toujours fixe , &
qu'elle varie en eux selon les occasions ;
ils se refroidissent bien-tôt pour les ex-
pressions & les termes qu'ils ont le plus
aimez.

* La même justesse d'esprit qui nous
fait écrire de bonnes choses , nous fait
apprehender qu'elles ne le soient pas
assez pour meriter d'être lûës.

Un esprit mediocre croit écrire di-
vinement ; un bon esprit croit écrire
raisonnablement.

* L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire
mes ouvrages à *Zoile* , je l'ay fait , ils
l'ont saisi d'abord, & avant qu'il ait eu
le loisir de les trouver mauvais, il les a
louëz modestement en ma presence, &
il ne les a pas louëz depuis devant per-
sonne : je l'excuse & je n'en demande
pas davantage à un auteur, je le plains
même d'avoir écouté de belles choses
qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trou-
vent exempts de la jalousie d'auteur ,
ont ou des passions, ou des besoins qui

les distraient & les rendent froids sur les conceptions d'autrui: personne presque par la disposition de son esprit, de son cœur, & de sa fortune n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

* Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touché de très-belles choses.

* Bien des gens vont jusqu'à sentir le mérite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se déclarer en sa faveur jusques à ce qu'ils aient vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles: ils ne hazardent point leurs suffrages, ils veulent être portés par la foule & entraînés par la multitude; ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, & que le public est de leur avis.

Ces gens laissent échapper les plus belles occasions de vous convaincre qu'ils ont de la capacité & des lumières, qu'ils savent juger, trouver bon ce qui est bon, & meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage, l'Auteur ne s'est pas encore fait un grand

nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flatter les grands en applaudissant à les écrits; on ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous recrier, *C'est un chef d'œuvre de l'esprit : l'humanité ne va pas plus loin : c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever: on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour cette pièce*; phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'Abbaye; nuisibles à cela même qui est louable & qu'on veut louer: que ne disiez vous seulement, voilà un bon livre; vous le dites, il est vrai, avec toute la France, avec les Etrangers comme avec vos Compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe; & qu'il est traduit en plusieurs langues; il n'est plus tems.

* Quelques-uns de ceux qui ont lu un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, & qu'ils altèrent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur; & ces traits ainsi corrompus & défigurés, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées & leurs expressions, ils les exposent à la censure, soutiennent qu'ils sont

mauvais , & tout le monde convient qu'ils sont mauvais , mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer , & qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

* Que dites-vous du livre d'*Hermodore*: qu'il est mauvais, répond *Anthime*; qu'il est mauvais ! qu'il est tel , continuë-t'il , que ce n'est pas un livre , ou qui merite du moins que le monde en parle : Mais l'avez-vous lû ? Non , dit *Anthime* : que n'ajoute-t'il que *Fulvie* & *Melanie* l'ont condamné sans l'avoir lû, & qu'il est ami de *Fulvie* & de *Melanie*.

* *Arsene* † du plus haut de son esprit contemple les hommes, & dans l'éloignement d'où il les voit , il est comme effrayé de leur petitesse : loué , & exalté, & porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer reciproquement, il croit avec quelque merite qu'il a , posséder tout celuy qu'on peut avoir, & qu'il n'aura jamais : occupé & rempli de ses sublimes idées , il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles : élevé par son caractère au dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames

† Tres
ville.

communes le merite d'une vie suivie & uniforme, & il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent; eux seuls sçavent juger, sçavent penser, sçavent écrire, doivent écrire; il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde, & si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire: incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

† L'Abbé
de Dan-
geau.

* *Theocrine* † sçait des choses assez inutiles; il a des sentimens toujours singuliers; il est moins profond que methodique, il n'exerce que sa memoire; il est abstrait, dédaigneux, & il semble toujours rire en lui-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas: le hazard fait que je luy lis mon ouvrage, il l'écoute; il est lû, il me parle du sien: & du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t'il? je vous l'ay déjà dit, il me parle du sien.

* Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

* C'est une experience faite, que s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les reclame ; ceux-cy s'écrient , pourquoy supprimer cette pensée? elle est neuve, elle est belle, & le tour en est admirable ; & ceux là affirment au contraire, ou qu'ils auroient negligé cette pensée, ou qu'ils luy auroient donné un autre tour. Il y a un terme, disent les uns, dans vôtre ouvrage, qui est rencontré, & qui peint la chose au naturel ; il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, & qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre: & c'est du même trait & du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi; & tous sont connoisseurs & passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur, que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent ?

* Un auteur serieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletez, de tous les mauvais mots que l'on peut dire, & de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de

quelques endroits de son ouvrage, & encore moins de les supprimer; il est convaincu que quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, & que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

¶ Marque
qu'on a
exigée
de moy
pendant
le cours
de cette
édition.

* Si certains esprits vifs & décisifs étoient crûs, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens; il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre: quelque soin qu'on apporte à être serré & concis, & quelque reputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus: il faut leur laisser tout à suppléer, & n'écrire que pour eux seuls: ils conçoivent une periode par le mot qui la commence, & par une periode tout un chapitre; leur avez-vous lû un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez, ils sont dans le fait & entendent l'ouvrage: un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, & c'est une perte pour eux, que ce stile estropié qui les enleve, soit rare, & que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un
fleuve

fleuve dont le cours , quoi que rapide , est égal & uniforme, ou d'un embrasement qui poussé par les vents s'épand au loin dans une forêt où il consume les chênes & les pins , ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence; montrez-leur un feu gregeois qui les surprenne , ou un éclair qui les éblouisse , ils vous quittent du bon & du beau.

* Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage , & un ouvrage parfait ou regulier: je ne sçay s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares genies de rencontrer le grand & le sublime, que d'éviter toutes sortes de fautes. Le Cid n'a eu qu'une voix pour luy à sa naissance , qui a été celle de l'admiration ; il s'est vû plus fort que l'autorité & la politique qui ont tenté vainement de le détruire , il a réuni en sa faveur des esprits toujours partagez d'opinions & de sentimens , les grands & le peuple ; ils s'accordent tous à le sçavoir de memoire , & à prévenir au theatre les Acteurs qui le recitent. Le Cid enfin est l'un des plus beaux Poëmes que l'on puisse faire ;

& l'une des meilleures critiques qui ait été faite sur aucun sujet , est celle du Cid.

* Quand une lecture vous élève l'esprit , & qu'elle vous inspire des sentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage, il est bon, & fait de main d'ouvrier.

Bour-
faulx,

* *Capys* † qui s'érige en juge du beau stile , & qui croit écrire comme BOUHOURS & RABUTIN , résiste à la voix du peuple , & dit tout seul que *Damis* , † n'est pas un bon auteur. *Damis* cede à la multitude , dit ingenuëment avec le public que *Capys* est un froid écrivain.

Despre-
aux,

* Le devoir du Nouvelliste est de dire, il y a un tel livre qui court, & qui est imprimé chez Cramoisy en tel caractère, il est bien relié & en beau papier, il se vend tant; il doit sçavoir jusques à l'enseigne du Libraire qui le debite, sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du Nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le Nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se

corrompt la nuit , & qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

* Le Philosophe consume sa vie à observer les hommes, & il use ses esprits à en démeler les vices & le ridicule, s'il donne quelque tour à ses pensées , c'est moins par une vanité d'auteur, que par une vérité qu'il a trouvée, dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques Lecteurs croient néanmoins le payer avec usure , s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre , & qu'il y a de l'esprit; mais il leur renvoie tous leurs éloges qu'il n'a pas cherché par son travail & par ses veilles : il porte plus haut ses projets & agit pour une fin plus relevée: il demande des hommes un plus grand & un plus rare succès que les louanges , & même que les récompenses , qui est de les rendre meilleurs.

* Les fots lisent un livre & ne l'entendent point : les esprits mediocres croient l'entendre parfaitement : les grands esprits ne l'entendent quelquefois pas tout entier; ils trouvent obscur ce qui est obscur , comme ils trouvent

clair ce qui est clair : les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, & ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

* Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les veritez & de tous les sentimens, rien ne leur est nouveau , ils admirent peu ; ils approuvent.

* Je ne sçay si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit , plus de tour , plus d'agrément & plus de stile que l'on en voit dans celles de BALZAC & de VOITURE: elles sont vuides de sentimens qui n'ont regné que depuis leur tems , & qui doivent aux femmes leur naissance : ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ; elles trouvent sous leur plume des tours & des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail & d'une penible recherche , elles sont heureuses dans le choix des termes qu'elles placent si juste , que tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté , & semblent être faits

seulement pour l'usage où elles les
 mettent ; il n'appartient qu'à elles de
 faire lire dans un seul mot tout un sen-
 timent , & de rendre délicatement une
 pensée qui est délicate ; elles ont un en-
 chaînement de discours inimitable qui
 se suit naturellement ; & qui n'est lié
 que par le sens. Si les femmes étoient
 toujours correctes , j'oserois dire que
 les Lettres de quelques-unes d'entre-
 elles seroient peut-être ce que nous
 avons dans nôtre langue de mieux
 écrit.

* Il n'a manqué à TERENCE que d'être
 moins froid : quelle pureté , quelle
 exactitude, quelle politesse, quelle éle-
 gance, quels caractères ! Il n'a manqué
 à MOLIERE que d'éviter le jargon &
 d'écrire purement ; quel feu, quelle naï-
 veré, quelle source de la bonne plaisan-
 terie, quelle imitation des mœurs, quel-
 les images , & quel fleau du ridicule !
 mais quel homme on auroit pu faire
 de ces deux comiques !

* J'ay lu MALHERBE & THEOPHILE,
 ils ont tous deux connu la nature, avec
 cette différence , que le premier d'un
 style plein & uniforme montre tout à la
 fois ce qu'elle a de plus beau & de plus

noble, de plus naïf & de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre sans choix, sans exactitude, d'une plume libre & inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails; il fait une anatomie; tantôt il feint, il exagere, il passe le vrai dans la nature; il en fait le roman.

* RONSARD & BALZAC ont eu chacun dans leur genre assez de bon & de mauvais pour former après eux de très - grands hommes en vers & en prose.

* MAROT par son tour & par son stile semble avoir écrit depuis RONSARD, il n'y a gueres entre ce premier & nous, que la difference de quelques mots.

* RONSARD & les Auteurs ses contemporains ont plus nuï au stile qu'ils ne luy ont servi: ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toujours & à ny plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de MAROT si naturels & si faciles n'ayent sçû faire de Ronsard d'ailleurs plein de verve & d'enthousiasme un plus grand Poëte que Ronsard & que Marot; & au contraire que Bel-

leau, Jodelle , & Saint Gelais ayent été si tôt suivis d'un R A C A N & d'un M A L H E R B E , & que nôtre langue à peine corrompue se soit vûë réparée.

* MAROT & RABELAIS sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits: tous deux avoient assez de genie & de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un Auteur. Rabelais sur tout est incompréhensible ; son livre est un énigme quoy qu'on veuille dire inexplicable ; c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds & une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine & ingénieuse & d'une sale corruption: où il est mauvais , il passe bien loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille: où il est bon , il va jusques à l'exquis & à l'excellent, il peut être le mets des plus délicats.

* Deux Ecrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE , que je ne crois pas aussi bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme: il paroît que tous

deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un Auteur qui pense beaucoup; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder des pensées qui sont naturelles.

* Un stile grave, sérieux, scrupuleux va fort loin : on lit AMYOT & COEFFE-TEAU : lequel lit-on de leurs contemporains ? BALZAC pour les termes & pour l'expression est moins vieux que VOITURE ; mais si ce dernier pour le tour , pour l'esprit & pour le naturel n'est pas moderne , & ne ressemble en rien à nos Ecrivains , c'est qu'il leur a été plus facile de le negliger que de l'imiter, & que le petit nombre de ceux qui courent après luy , ne peut l'atteindre.

* Le Mercure Galant,

* Le H** G** est immédiatement au dessous du rien ; il y a bien d'autres ouvrages qui luy ressemblent ; il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre, qu'il y a de sottise à l'acheter ; ignorer le goût du peuple , que de ne hazarder quelquefois de grandes fautes.

* L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle ; il en donne l'idée,

Je ne sçay pas comment l'*Opera* avec une musique si parfaite & une dépense toute Royale a pû réussir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres, il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle; c'est faute de théâtre, d'action & de choses qui intéressent.

L'*Opera* jusques à ce jour n'est pas un Poëme; ce sont des vers; ni un spectacle depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* † † Lully. & de sa race; c'est un concert, où ce sont des voix soutenues par des instrumens: c'est prendre le change & cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans, & qui ne convient qu'aux Marionnettes, elle augmente & embellit la fiction, soutient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du théâtre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ny de chars, ny de changemens aux *Berenices* & à *Penelope*, il en faut aux *Operas*, & le propre de ces spectacles est de tenir les esprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

* Mance. * Ils ont fait le théâtre ces empressés, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la Salle où s'est donné le spectacle, j'entens le toit & les quatre murs dès leurs fondemens: qui doute que la chasse sur l'eau, l'enchantement de la table, † la merveille * du Labyrinthe ne soient encore de leur invention? j'en juge par le mouvement qu'ils se donnent, & par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succès: si je ne me trompe, & qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si longtemps soutenue, & où un seul a suffi pour le projet & pour la dépense: j'admire deux choses, la tranquillité & le flegme de celui qui a tout remué, comme l'embarras & l'action de ceux qui n'ont rien fait.

† Rendez-vous de chasse dans la forêt de Chantilly.

* Collation très ingénieuse donnée dans le Labyrinthe de Chantilly.

* Les connoisseurs ou ceux qui se croient tels, se donnent voix délibérative & décisive sur les spectacles, se cantonnent aussi, & se divisent en des partis contraires, dont chacun poussé par un tout autre intérêt que par celui du public ou de l'équité, admire un certain Poëme ou une certaine musique, & siffle toute autre. Ils nuisent éga-

lement par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposé, & à leur propre cabale: ils découragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens, retardent le progrès des sciences & des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maîtres de faire chacun dans leur genre, & selon leur genie de très-beaux ouvrages.

* D'où vient que l'on rit si librement au théâtre, & que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'alteration des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amère douleur, & l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la présence des Grands, & de tous ceux que l'on respecte: Est ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre, & à marquer quelque foiblesse, sur tout en un sujet faux, & dont il semble que l'on soit la dupe? Mais sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les

132 LES CARACTERES
pleurs , & qui se les défendent également : qu'attend-on d'une scene tragique ? qu'elle fasse rire ? Et d'ailleurs la verité n'y regne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique ? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vrai dans l'un & l'autre genre avant que de s'émouvoir : est-elle même si aisée à contenter : ne luy faut-il pas encore le vray-semblable ? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un Amphitheatre un ris universel sur quelque endroit d'une Comedie , & que cela suppose au contraire qu'il est plaisant & très-naïvement executé : aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes , & le mauvais ris dont on veut les couvrir , prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement & de concert à la vûë l'un de l'autre , & sans autre embarras que d'essuyer ses larmes : outre qu'après être convenu de s'y abandonner , on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au theatre , que de s'y morfondre.

* Le Poëme tragique vous serre le

cœur dès son commencement ; vous laissez à peine dans tout son progrès la liberté de respirer & le tems de vous remettre ; ou s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes & dans de nouvelles allarmes : il vous conduit à la terreur par la pitié, ou réciproquement à la pitié par le terrible ; vous mène par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'esperance, par la crainte, par les surprises, & par l'horreur jusqu'à la catastrophe : ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de déclarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agreables, de mots *doux-reux*, ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi à la verité d'une dernière scene où les * mutins n'entendent aucune raison, & où pour la bienfaisance il y a enfin du sang répandu, & quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

* Sedition, dénouement vulgaire des Tragedies
Les Comedies de Barot.

* Ce n'est point assez que les mœurs du theatre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient décentes & instructives : il peut y avoir un ridicule si bas & si grossier, ou même si fade & si indifférent, qu'il n'est ni permis au Poëte d'y faire attention, ni

possible aux spectateurs de s'en divertir. Le Païsan ou l'yvrogne fournit quelques scènes à un farceur, il n'entre qu'à peine dans le vrai comique; comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comédie? Ces caractères, dit on, sont naturels: ainsi par cette règle on occupera bien-tôt tout l'Amphithéâtre d'un laquais qui fifle, d'un malade dans sa garde-robe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit; y a-t-il rien de plus naturel? c'est le propre d'un effeminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets & d'y faire réponse: mettez ce rôle sur la scène, plus long-tems vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel & conforme à son original; mais plus aussi il sera froid & insipide.

* Il semble que le roman & la comédie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles; l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse & de désintéressement, & de si beaux & si parfaits caractères que quand une jeune personne jette de là

sa vûe sur tout ce qui l'entoure , ne trouvant que des sujets indignes & fort au dessous de ce qu'elle vient l'admirer , je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

* CORNEILLE ne peut être égalé dans ces endroits où il excelle: il a pour lors un caractère original & inimitable ; mais il est inégal ; ses premières comédies sont seches , languissantes , & ne faisoient pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin ; comme ses derniers font qu'on s'étonne qu'il ait pû tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pieces il y a des fautes inexcusables contre les mœurs ; un stile declamateur qui arrête l'action & la fait languir ; des negligences dans les vers & dans l'expression qu'on ne peut imaginer en un si grand homme. Mais qu'il y a eu en luy de plus éminent est l'esprit , qu'il avoit sublime , auquel il a été redevable de certains vers plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs , de la conduite de son théâtre qu'il a quelquefois hasardée contre les regles des Anciens , & enfin de ses succès ; car il ne s'est pas toujours

assujetti au goût des Grecs , & à leur grande simplicité; il a aimé au contraire à charger la scene d'évenemens dont il est presque toujours sorti avec succès : admirable sur tout par l'extrême variété & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein , entre un si grand nombre de Poëmes qu'il a composéz. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE , & qui tendent un peu plus à une même chose: mais il est égal, soutenu, toujours le même par tout , soit pour le dessein & la conduite de ses pieces , qui sont justes , regulieres , prises dans le bon sens & dans la nature; soit pour la versification qui est correcte, riche dans ses rimes , élégante , nombreuse , harmonieuse ; exact imitateur des Anciens dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité de l'action; à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille; ni le touchant ni le paterique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le Cid , dans Polieucte & dans les Horaces ? quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate , en Porus & en Burrhus ? Ces

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 137
passions encore favorites des Anciens,
que les tragiques aimoient à exciter sur
les theatres, & qu'on nomme la terreur
& la pieté, ont été connuës de ces deux
poëtes : Oreste dans l'Andromaque de
Racine, & Phedre du même Auteur,
comme l'Oedippe & les Horaces de
Corneille en font la preuve. Si cepen-
dant il est permis de faire entr'eux
quelque comparaison, & les marquer
l'un & l'autre par ce qu'ils ont eu de
plus propre, & par ce qui éclate le plus
ordinairement dans leurs ouvrages :
peut-être qu'on pourroit parler ainsi.
Corneille nous assujettit à ses caracte-
res & à ses idées ; Racine se conforme
aux nôtres : celui là peint les hom-
mes comme ils devroient être ; celui-
ci les peint tels qu'ils sont : il y a
plus dans le premier de ce que l'on ad-
mire, & de ce que l'on doit même
imiter ; il y a plus dans le second de
ce que l'on reconnoît dans les autres,
ou de ce que l'on éprouve dans soy-
même : l'un élève, étonne, maîtrise,
instruit ; l'autre plaît, remue, touche,
penetre : ce qu'il y a de plus beau, de
plus noble & de plus imperieux dans
la raison est manié par le premier ;

& par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion : ce sont dans celuy-là des maximes , des regles , des preceptes, & dans celuy-cy du goût & des sentimens : l'on est plus occupé aux piéces de Corneille; l'on est plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine : Corneille est plus moral; Racine plus naturel : il semble que l'on imite SOPHOCLE , & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

* Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls & long-tems, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, & à la force des poulmons. Les Pedans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire , & ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots , & de la rondeur des périodes.

Il semble que la Logique est l'art de convaincre de quelque vérité; & l'Eloquence un don de l'ame , lequel nous rend maîtres du cœur & de l'Esprit des autres ; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'Eloquence peut se trouver dans

entretiens & dans tout genre d'é-
re ; elle est rarement où on la cher-
e , & elle est quelquefois où on ne la
erche point.

L'Eloquence est au sublime ce que
out est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime ? Il ne pa-
t pas qu'on l'ait défini ; est-ce une fi-
e ? naît-il des figures, ou du moins
quelques figures ? tout genre d'écri-
eçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que
grands sujets qui en soient capa-
s ? peut-il briller autre chose dans
logue qu'un beau naturel , & dans
lettres familières comme dans les
versations qu'une grande délica-
e ? ou plutôt le naturel & le délicat
font-ils pas le sublime des ouvra-
dont ils font la perfection ? qu'est-
que le sublime ? où entre le su-
ne ?

Les synonymes sont plusieurs dic-
is , ou plusieurs phrases différentes
signifient une même chose. L'an-
ese est une opposition de deux ve-
z qui se donnent du jour l'une à
tre. La métaphore ou la comparai-
emprunte d'une chose étrangère
image sensible & naturelle d'une

verité. L'hiperbole exprime au delà de la verité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la verité, mais en un sujet noble, il la peint toute entiere, dans sa cause & dans son effet ; il est l'expression, ou l'image la plus digne de cette verité. Les esprits mediocres ne trouvent point l'unique expression, & usent de synonymes. Les jeunes gens sont ébloüis de l'éclat de l'antithese, & s'en servent. Les esprits justes, & qui aiment à faire des images qui soient précises, donnent naturellement dans la comparaison & la metaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des regles & de la justesse ne peuvent s'assouvir de l'hiperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands génies que les plus élevez qui en soient capables.

* Tout écrivain pour écrire nettement, doit se mettre à la place de ses Lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui luy est nouveau, qu'il lit pour la premiere fois, où il n'a nulle part, & que l'auteur autoit soumis à sa critique: & se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seule-

DES MOEURS DE CE SIECLE. 141
à cause que l'on s'entend soy-
ne, mais parce qu'on est en effet in-
igible.

* L'on n'écrit que pour être enten-
; mais il faut du moins en écrivant
entendre de belles choses : l'on
avoir une diction pure & user de
mes qui soient propres, il est vray ;
is il faut que ces termes si propres
oriment des pensées nobles, vives, so-
es, & qui renferment un très-beau
s ; c'est faire de la pureté & de la
té du discours un mauvais usage
de les faire servir à une matière
de, infructueuse, qui est sans sel, sans
lité, sans nouveauté : que sert aux
cteurs de comprendre aisément &
s peine des choses frivoles & pueri-
, quelquefois fades & communes,
d'être moins incertains de la pensée
n Auteur, qu'ennuiez de son ou-
age ?

Si l'on jette quelque profondeur
ns certains écrits ; si l'on affecte une
esse de tour, & quelquefois une trop
ande délicatesse, ce n'est que par la
ne opinion qu'on a de ses Lec-
rs.

* L'on a cette incommodité à es-

† Jésuites
& Jansé-
nistes.

fuyez dans la lecture des Livres faits par des gens de parti & de cabale , † que l'on n'y voit pas toujours la vérité : les faits y sont déguisez, les raisons reciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force , ny avec une entière exactitude ; & ce qui use la plus grande patience , il faut lire un grand nombre de termes durs & injurieux que se disent des hommes graves, d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne meritent ny le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain tems, ny le profond oubli où ils tombent , lorsque le feu & la division venant à s'éteindre , ils deviennent des Almanachs de l'autre année.

* La gloire ou le merite de certains hommes est de bien écrire : & de quelques autres , c'est de n'écrire point.

* L'on écrit regulierement depuis vingt années; l'on est esclave de la construction ; l'on a enrichi la langue de nouveaux mots , secoué le joug du Latinisme , & réduit le style à la phrase purement Françoisse; l'on a presque re-

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 143
livé le nombre que MALHERBE &
LZAC avoient les premiers rencon-
, & que tant d'Auteurs depuis eux
laissé perdre ; l'on a mis enfin
le discours tout l'ordre & toute
cette étendue dont il est capable : cela con-
vient insensiblement à y mettre de l'es-

Il y a des Artisans ou des habiles
dont l'esprit est aussi vaste que l'art &
la science qu'ils professent ; ils luy ren-
dent avec avantage par le génie & par
l'invention ce qu'ils tiennent d'elle &
des principes ; ils sortent de l'art
pour l'ennoblir, s'écartent des regles, si
ce ne les conduisent pas au grand &
sublime ; ils marchent seuls & sans
compagnie, mais ils vont fort haut &
s'étendent fort loin , toujours seuls &
firmes par le succès des avantages
l'on tire quelquefois de l'irregu-
larité. Les esprits justes, doux, moderez,
seuls ne les atteignent pas, ne
surpassent pas , mais ils ne les com-
mencent point , & voudroient encore
les imiter ; ils demeurent tran-
quilles dans l'étendue de leur sphere ,
jusques à un certain point qui
les borne de leur capacité & de

leurs lumieres, ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà, ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe, & exceller dans le médiocre.

* Il y a des esprits, si je l'ose dire, inferieurs & subalternes, qui ne semblent faits, que pour être le recûeil, le registre, ou le magasin de toutes les productions des autres genies ; ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs, ils ne pensent point, ils disent ce que les Auteurs ont pensé ; & comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste, & qui les détermine plutôt à rapporter beaucoup de choses, que d'excellentes choses : ils n'ont rien d'original & qui soit à eux ; ils ne savent que ce qu'ils ont appris, & ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer, une science vaine, aride, dénuée d'agrément & d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoye qui n'a point de cours : on est tout à la fois étonné de leur Lecture, & ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les Grands & le vulgaire confondent

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 145
ent avec les Sçavans, & que les sages
envoient au pédantisme.

* La critique souvent n'est pas une
science, c'est un métier, il faut plus de
santé que d'esprit, plus de travail que
de capacité, plus d'habitude que de
genie; si elle vient d'un homme qui ait
moins de discernement que de lecture,
qu'elle s'exerce sur de certains cha-
pitres; elle corrompt & les Lecteurs &
Ecrivain.

* Je conseille à un Auteur né co-
liste, & qui a l'extrême modestie de tra-
vailler d'après quelqu'un, de ne se choi-
sir pour exemplaires que ces sortes
d'ouvrages où il entre de l'esprit, de
l'imagination, ou même de l'érudition:
il n'atteint pas ses originaux, du
moins il en approche & il se fait lire. Il
doit au contraire éviter comme un
cueil de vouloir imiter ceux qui écri-
vent par humeur, que le cœur fait par-
ler, à qui il inspire les termes & les figu-
res, & qui tirent, pour ainsi dire, de
leurs entrailles tout ce qu'ils expriment
sur le papier: dangereux modèles & tout
propres à faire tomber dans le froid,
dans le bas, & dans le ridicule ceux
qui s'ingèrent de les suivre: en effet

je rirois d'un homme qui voudroit sérieusement parler mon ton de voix, ou me ressembler de visage.

* Un homme né Chrétien & François se trouve contraint dans la satire, les grands sujets luy sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son genie & de son stile.

* Il faut éviter le stile vain & puerile de peur de ressembler à *Dorillas* & *Handburg* : † l'on peut au contraire en une sorte d'écrits hazarder de certaines expressions, user de termes transposés & qui peignent vivement ; & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

* Celui qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siècle, songe plus à la personne qu'à ses écrits : il faut toujours tendre à la perfection, & alors cette justice qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la postérité sçait nous la rendre.

* Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement &

† Varillas & Maimbourg.

elui des autres; mais le ridicule qui est
uelque part, il faut l'y voir, l'en tirer
vec grace, & d'une maniere qui plaise
& qui instruisse.

* HORACE OU DESPREAUX l'a-dit
vant vous, je le croy sur vôtre parole;
mais je l'ay dit comme mien, ne puis je
pas penser après eux une chose vraye,
& que d'autres encore penseront après
noy?



Du MERITE PERSONNEL.

Qui peut avec les plus rares talens
& le plus excellent merite n'être
pas convaincu de son inutilité; quand
il considere qu'il laisse en mourant, un
monde qui ne se sent pas de sa perte, &
où tant de gens se trouvent pour le
remplacer?

* De bien des gens il n'y a que le
nom qui vale quelque chose; quand
vous les voyez de fort prés, c'est moins
que rien; de loin ils imposent..

* Tout persuadé que je suis que
ceux que l'on choisit pour de differens
emplois, chacun selon son genie & sa

profession font bien , je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connuës ou inconnuës, que l'on n'employe pas, qui feroient très-bien; & je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succès de certaines gens que le hazard seul a placez , & de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables , & qui avoient de très-beaux genies , sont morts sans qu'on en ait parlé? Combien vivent encore dont on ne parle point , & dont on ne parlera jamais ?

* Quelle horrible peine à un homme qui est sans prôneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps , mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommandation , de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & de venir au niveau d'un fat qui est en credit.

* Personne presque ne s'avise de lui-même du merite d'un autre.

Les hommes sont trop occupez d'eux mêmes pour avoir le loisir de penetrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand merite & une plus

grande modestie l'on peut être long-tems ignoré.

* Le genie & les grands talens manquent souvent , quelquefois aussi les seules occasions: tels peuvent être louiez de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

* Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, & le mettent à quelque usage.

* Il y a plus d'outils que d'ouvriers, & de ces derniers plus de mauvais que d'excellens , que pensez-vous de celui qui veut scier avec un rabot , & qui prend sa scie pour rabotter ?

* Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom: la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

* Que faire d'*Egesippe* qui demande un employ? le mettra-t-on dans les Finances , ou dans les Troupes ? cela est indifférent, & il faut que ce soit l'intérêt seul qui en décide ; car il est aussi capable de manier de l'argent , ou de dresser des comptes , que de porter les armes : il est propre à tout , disent ses amis , ce qui signifie toujours qu'il

n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou en d'autres termes qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plupart des hommes occupés d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croient faussement dans un âge plus avancé qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la Republique soit engagée à les placer ou à les secourir, & ils profitent rarement de cette leçon très-importante : que les hommes devroient employer les premières années de leur vie à devenir tels par leurs études & par leur travail, que la Republique elle-même eût besoin de leur industrie & de leurs lumieres; qu'ils fussent comme une piece necessaire à tout son édifice: & qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque employ; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

* Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soy seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable & d'une ressource

infinie dans la pratique , utile aux foibles , aux vertueux , à ceux qui ont de l'esprit , qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos ; pernicieuse pour les Grands , qui diminueroit leur Cour, ou plutôt le nombre de leurs esclaves, qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité , & les reduiroit presque à leurs entremets & à leurs équipages ; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à attendre ou à refuser, à promettre & à ne pas donner ; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vûe & à aneantir le merite quand il leur arrive de le discerner ; qui banniroit des Cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flaterie, la fourberie ; qui feroit d'une Cour orageuse, pleine de mouvemens & d'intrigues , comme une pièce comique ou même tragique , dont les sages ne seroient que les spectateurs ; qui remettroit de la dignité dans les différentes conditions des hommes, & de la sérénité sur leurs visages ; qui étendrait leur liberté ; qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail &

de l'exercice ; qui les exciteroit à l'émulation , au desir de la gloire , à l'amour de la vertu , qui au lieu de Courtisans vils , inquiets , inutiles , souvent onereux à la Republique , on feroit ou de sages œconomes , ou d'excellens peres de famille , ou des Juges integres , ou de grands Capitaines ou des Orateurs ou des Philosophes ; & qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvenient , que celuy peut-être de laisser à leurs heritiers moins de trésors que de bons exemples.

* Il faut en France beaucoup de fermeté , & une grande étendue d'esprit pour se passer des charges & des emplois , & consentir ainsi à demeurer chez soy , & à ne rien faire ; personne presque n'a assez de merite pour jouir ce rôle avec dignité , ny assez de fond pour remplir le vuide du tems , sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom : & que mediter , parler , lire , & être tranquille s'appellât travailler.

* Un homme de merite , & qui est en place , n'est jamais incommode par sa vanité , il s'étourdit moins du poste

qu'il occupe, qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il se croit digne: plus capable d'inquiétude que de fierté, ou de mépris par les autres, il ne pense qu'à soy-même.

* Il coûte à un homme de merite de faire assiduëment sa Cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire: il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux Princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux, & leur montre son visage; il est plus proche de se persuader qu'il les importune, & il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage & de son devoir pour se refoudre à se montrer. Celuy au contraire qui a bonne opinion de soy, & que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir, & il fait sa Cour avec d'autant plus de confiance, qu'il est incapable de s'imaginer que les Grands dont il est vû pensent autrement de sa personne, qu'il fait luy-même.

* Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son

devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, & se désintéresse sur les éloges, l'estime & la reconnoissance qui luy manquent quelquefois.

* Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois, qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs, à peu près comme le couvreur songe à couvrir ; ni l'un ni l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ny ne sont détournés par le peril, la mort pour eux est un inconvenient dans le métier, & jamais un obstacle ; le premier aussi n'est gueres plus vain d'avoir parû à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celui-cy d'avoir monté sur de haut combles, ou sur la pointe d'un clocher : ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire ; pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de luy qu'il a bien fait.

* La modestie est au merite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle luy donne de la force & du relief.

Un extérieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour

eux & sur leur mesure : mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions : je les compare à une beauté negligée mais plus piquante.

* Certains hommes contents d'eux-mêmes, de quelques actions ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, & ayant ouï dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent être modestes, contre font les simples & les naturels ; semblables à ces gens d'une taille mediocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

* Votre fils est bégue, ne le faites pas monter sur la tribune ; votre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parini les Vestales : *Xantus* † votre affranchi est foible & timide, ne differez pas, retirez-le des legions & de la malice : je veux l'avancer dites-vous ; comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres & de possessions, servez-vous du tems, nous vivons dans un siècle où elles luy feront plus d'honneur que la vertu ; il m'en coûteroit trop, ajoutez-vous ; parlez-vous serieusement, *Crassus* † songez-vous que

* Mr. De Harlay
Avocat
General.

† Mr. De Courtaux.

† Mr. De Louvoy
son pere.

156 LES CARACTERES

c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus que vous aimez, & pour prevenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre.

* Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune, & quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrâce, il faut les cultiver hardiment & avec confiance jusques dans leur plus grande prospérité.

* S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoy le sommes nous si peu de la vertu ?

* S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

* Il apparoît de tems en tems sur la face de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, & dont les qualitez éminentes jettent un éclat prodigieux, semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, & dont on sçait encore moins ce qu'elles deviennent après avoir disparu, ils n'ont ny ayeuls ny descendans; ils composent seuls toute leur race.

* Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, nôtre engagement à le faire; & s'il y a du peril, avec peril : il inspire le courage, ou il y supplée.

* Quand on excelle dans son art, & qu'on luy donne toute la perfection dont il est capable, l'on en fort en quelque maniere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. *a* Z** *a* Vignon; est un Peintre. C** *b* un Musicien, & *b* Colasse. l'Auteur de Pyrame *c* est un Poëte: mais *c* Pradon; MIGNARD est MIGNARD; LULLY est LULLY; & CORNEILLE est CORNEILLE.

* Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit peut s'élever au dessus de la fortune, se mêler dans le monde, aller de pair avec les plus honnêtes gens: cela est moins facile à celui qui est engagé; il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

* Après le merite personnel, il faut l'avoüer, ce sont les éminentes dignitez *d* & les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction & plus d'éclat; & qui ne sçait être un ERASME *d* L'Archevêque de Rheims; doit penser à être Evêque. Quelques-uns pour étendre leur renommée en-

raissent sur leurs personnes des Pairies, des Coliers d'Ordre, des Primaties, la Pourpre, & ils auroient besoin d'une Tiare : mais quel besoin a *Trophime* † d'être Cardinal ?

† Le
Cardinal
Le Ca-
mus.

† Milord
Stafford.

* L'or éclate dites-vous, sur les habits de *Philemon* ; † il éclate de même chez les Marchands : il est habillé des plus belles étoffes ; le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques & à la piece ? mais la broderie & les ornemens y ajoutent encore la magnificence ; je loue donc le travail de l'ouvrier : si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onix ; † il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, & qui est parfait, il ne luy manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soy autant pour la vanité que pour l'usage, & il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité ; il faut voir du moins des choses si précieuses ; envoyez-moy cet habit & ces bijoux de *Philemon*, je vous quitte de la personne.

† Agathe.

Tu te trompes, Philemon, si avec ce Carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent; & ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage; l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jufques à toy, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celui qui avec un grand cortège, un habit riche & un magnifique équipage s'en croit plus de naissance & plus d'esprit: il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui luy parlent.

* Un homme à la Cour, & souvent à la Ville, qui a un long manteau de foye ou de drap de Hollande, une ceinture large & placée haut sur l'estomac, le foulier de maroquin, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait & bien empesé, les cheveux arrangez & le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions metaphysiques, explique ce que c'est que la lumiere de gloire, & sçait précisément comment l'on voit Dieu; cela s'appelle un Docteur. † Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabi-

† Le Père Mabil- lon.

net, qui a medité, cherché, consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

* Chez nous le soldat est brave, & l'homme de robe est sçavant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave, & le soldat étoit sçavant; un Romain étoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

* Il semble que le Heros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre, & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour: l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

* Dans la guerre la distinction entre le Heros & le grand Homme est délicate; toutes les vertus militaires font l'un & l'autre: il semble néanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les périls, intrepide; que l'autre excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité & par une longue expérience: peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un Heros, & que CESAR étoit un grand homme.

* *Amile* † étoit né ce que les plus † Fero
Mr. le
Prince.
grands hommes ne deviennent qu'à
force de regles , de meditation & d'ex-
ercice, il n'a eu dans ses premieres an-
nées qu'à remplir des talens qui étoient
naturels, & qu'à se livrer à son genie, il
a fait, il a agi avant que de sçavoir, ou
plûtôt il a sçû ce qu'il n'avoit jamais
appris, diray-je que les jeux de son en-
fance ont été plusieurs victoires : une
vie accompagnée d'un extrême bon-
heur joint à une longue experience se-
roit illustre par les seules actions qu'il
avoit achevées dès sa jeunesse : toutes
les occasions de vaincre qui se sont de-
puis offertes, il les a embrassées, & cel-
les qui n'étoient pas , sa vertu & son
étoile, les ont fait naître ; admirable
même & par les choses qu'il a faites, &
par celles qu'il auroit pû faire. On l'a
regardé comme un homme incapable
de ceder à l'ennemi , de plier sous le
nombre ou sous des obstacles ; comme
une ame du premier ordre , pleine de
ressources & de lumieres , qui voyoit
encore où personne ne voyoit plus ;
comme celuy qui à la tête des legions
étoit pour elles un presage de la victoi-
re, & qui valoit seul plusieurs legions ; qui

étoit grand dans la prospérité , plus grand quand la fortune luy a été contraire : la levée d'un siège, une retraite l'ont plus annobli que ses triomphes ; l'on ne met qu'après les batailles gagnées & les villes prises; qui étoit rempli de gloire & de modestie , on luy a entendu dire , *Je fuyois* , avec la même grace qu'il disoit , *Nous les battîmes*; un homme dévoué à l'Etat, à sa famille, au chef de sa famille; sincère pour Dieu & pour les hommes , autant admirateur du mérite que s'il luy eût été moins propre & moins familier ; un homme vray , simple , magnanime , à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

* Fils Pe-
tit-Fils.
Issus de
Rois,

* Les enfans des Dieux, * pour ainsi dire, se tirent des regles de la nature, & en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du tems & des années. Le mérite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits , & ils sont plutôt des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

* Les vûes courtes , je veux dire les esprits bornés & resserrez dans leur petite sphere , ne peuvent comprendre de cette université de talens que l'on

remarque quelquefois dans un même sujet: où ils voyent l'agréable, ils en excluent le solide ; où croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dextérité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la reflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de **S O C R A T E** qu'il ait dansé.

* Il n'y a gueres d'homme si accompli & si nécessaire aux siens, qu'il n'ait de quoi se faire moins regretter.

* Un homme d'esprit & d'un caractère simple & droit peut tomber dans quelque piège, il ne pense pas que personne veuille luy en dresser, & le choisir pour être sa duppe ; cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendront à une seconde charge ; il n'est trompé qu'une fois.

J'éviteray avec soin d'offenser personne, si je suis équitable ; mais sur toutes choses un homme d'esprit, si j'aime le moins du monde mes intérêts.

* Il n'y a rien de si délié, de si simple & de si imperceptible, où il n'entre

des manieres qui nous décelent. Un sot ny n'entre , ny ne sort, ny ne s'assied , ny ne se leve , ni ne se tait , ni n'est sur ses jambes , comme un homme d'esprit.

† L'Abbé
de saint
Pierre.

* Je connois *Mopse* † d'une visite qu'il m'a renduë sans me connoître : il prie des gens qu'il ne connoît point de les mener chez d'autres dont il n'est pas connu : il écrit à des femmes qu'il connoît de vûë : il s'insinuë dans un cercle de personnes respectables, & qui ne sçavent quel il est ; & là sans attendre qu'on l'interroge , ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, & souvent, & ridiculement: il entre une autre fois dans une assemblée , se place où il se trouve , sans nulle attention aux autres, ni à soy-même; on l'ôte d'une place destinée à un Ministre , il s'assied à celle du Duc & Pair ; il est là précisément celuy dont la multitude rit , & qui seul est grave & ne rit point : chassez un chien du fauteuil du Roy , il grimpe à la chaise du Predicateur : il regarde le monde indifferemment sans embarras , sans pudeur ; il n'a pas non plus que le sot de quoy rougir.

* *Celse* † est d'un rang mediocre , mais des Grands le souffrent ; il n'est pas sçavant , il a relation avec des sçavans ; il a peu de merite , mais il connoît des gens qui en ont beaucoup ; il n'est pas habile , mais il a une langue qui peut servir de truchement , & des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre : c'est un homme né pour les allées & venuës, pour écouter des propositions & les rapporter pour en faire d'office , pour aller plus loin que sa commission & en être desavoüé , pour reconcilier des gens qui se querellent à leur premiere entrevüe , pour réussir dans une affaire & en manquer mille , pour se donner toute la gloire de la réussite , & pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès : il sçait les bruits communs , les rumeurs de la ville ; il ne fait rien , il dit ou il écoute ce que les autres font , il est nouvelliste ; il sçait même le secret des familles , il entre dans de plus hauts mysteres , il vous dit pourquoy celuy-cy est exilé , & pourquoy on rappelle cet homme ; il connoît le fond & les causes de la broüillerie des deux freres , & de la rupture des

† Le Baron de Breteuil
Lecteur
du Roy
& envoyé à
Mantoue.

deux Ministres : n'a-t'il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mé-sintelligence? n'a-t'il pas dit de ceux-cy que leur union ne seroit pas longue? n'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites? n'entra-t'il pas dans une espece de negotiation? le vou-lut-on croire? fut-il écouté? à qui par-lez-vous de ces choses? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de Cour? & si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'a-voit du moins ou revé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire? auroit-il l'air important & myste-rieux d'un homme revenu d'une Am-bassade?

* Le Ma-
récchal de
Villeroi

* *Menippe* † est l'oiseau paré de di-vers plumages qui ne sont pas à luy; il ne parle pas, il ne sent pas, il repete des sentimens & des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé; & qu'il croit souvent dire son goût ou expli-quer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter: c'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégenere, perd le peu de lustre qu'un peu de memoire luy don-

noit; & montre la corde; luy seul ignore combien il est au dessous du sublime & de l'heroïque ; & incapable de sçavoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a, est tout ce que les hommes en sçauroient avoir ; aussi a-t'il l'air & le maintien de celui qui n'a rien à desirer sur ce chapitre, & qui ne porte envie à personne: il se parle souvent à soy-même, & il ne s'en cache pas, ceux qui passent le voient, & qu'il semble toujours prendre un parti ; ou décider qu'une telle chose est sans replique : si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de sçavoir s'il doit rendre le salut ou non, & pendant qu'il délibere, vous êtes déjà hors de portée: sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas: l'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sçait que tout lui sied bien, & que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, & que les hommes se relayent pour le contempler.

* Celui qui logé chez soy dans un Palais avec deux appartemens pour les

deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui pour conserver une taille fine s'abstient du vin, & ne fait qu'un seul repas, n'est si sobre, ni temperant : & d'un troisième qui importuné d'un ami pauvre, luy donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achete son repos, & nullement qu'il est liberal. Le motif seul fait le merite des actions des hommes, & le desinteressement y met la perfection.

* La fausse grandeur est farouche & inaccessible; comme elle sent son foible elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, & ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer & ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraye petitesse. La veritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire; elle se laisse toucher & manier, elle ne perd rien à être vûe de près, plus on la connoît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inferieurs, & revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se neglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre, & de les faire valoir; elle rit, joue & badine;
mais

mais avec dignité ; on l'approche tout ensemble avec liberté & avec retenue : son caractère est noble & facile, inspire le respect & la confiance : & fait que les Princes nous paroissent grands & très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

* Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses, qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trefors, des postes, la fortune & la faveur ; il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon & assez solide pour remplir son cœur , & pour mériter ses soins & ses desirs ; il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner ; le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure & toute simple , mais les hommes ne l'accordent gueres , & il s'en passe.

* Celui-là est bon qui fait du bien aux autres ; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon ; s'il souffre de ceux à qu'il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître ; & s'il en

170 LES CARACTÈRES
meurt, sa vertu ne sçauroit aller plus
loin, elle est heroïque, elle est par-
faite.



DES FEMMES.

LEs hommes & les femmes con-
viennent rarement sur le mérite
d'une femme; leurs intérêts sont trop
différens: les femmes ne se plaisent
point les unes aux autres par les mê-
mes agrémens qu'elles plaisent aux
hommes; mille manières qui allument
dans ceux-ci les grandes passions, for-
ment entr'elles l'aversion & l'antipa-
thie.

* Il y a dans quelques femmes une
grandeur artificielle, attachée au mou-
vement des yeux, à un air de tête, aux
façons de marcher, & qui ne va pas
plus loin; un esprit éblouissant qui im-
pose, & que l'on n'estime que parce
qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans
quelques autres une grandeur simple,
naturelle, indépendante du geste & de
la démarche, qui a sa source dans le
cœur, & qui est comme une suite de

leur haute naissance; un merite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie , qui échappent , & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

* J'ay vû souhaiter d'être fille, & une belle fille depuis treize ans jusques à vingt-deux, & après cet âge de devenir un homme.

* Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, & combien il leur seroit utile de s'y abandonner ; elles affoiblissent des dons du Ciel si rares & fragiles par des manieres affectées , & par une mauvaise imitation ; leur son de voix, & leur démarche sont empruntées, elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel ; ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

* Chez les femmes se parer & se far-der n'est pas, je l'avouë, parler contre sa pensée ; c'est plus aussi que le travestissement & la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être , mais où l'on pense seulement à se

cacher & à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux , & vouloir paroître selon l'exterieur contre la verité , c'est une espece de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement , à peu près comme on mesure le poisson entre queue & tête.

* Si les femmes veulent seulement être belles à leurs propres yeux & se plaire à elles mêmes, elles peuvent sans doute dans la maniere de s'embellir , dans le choix des ajustemens & de la parure , suivre leur goût & leur caprice : mais si c'est aux hommes qu'elles desrent de plaire , si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent , j'ay recueilli les voix , & je leur prononce de la part de tous les hommes , ou de la plus grande partie , que le blanc & le rouge les rend affreuses & dégoûtantes , que le rouge seul les vieillit & les déguise ; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la ceruse sur le visage, qu'avec de fausses dents en la bouche , & des boules de cire dans les machoires , qu'ils protestent serieusement contre tout l'artifice

dont elles usent, pour les rendre laides; & que bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur est réservé ce dernier & infailible moyen de guérir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé & aussi plombé qu'elles se le font par le rouge & par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

* Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, & sur l'opinion qu'elle a de sa beauté; elle regarde le tems & les années comme quelque chose seulement qui ride & qui enlaidit les autres femmes; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage: la même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse: la mignardise & l'affectation l'accompagnent dans la douleur & dans la fièvre; elle meurt parée & en rubans de couleur.

* *Lise* entend dire d'une autre co-

quette qu'elle se mocque de se piquer de jeunesse & de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans ; Lise les a accomplis , mais les années pour elle ont moins de douze mois & ne la vieillissent point, elle le croit ainsi ; & pendant qu'elle se regarde au miroir , qu'elle met du rouge sur son visage & qu'elle place des mouches , elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune , & que *Clarice* en effet avec ses mouches & son rouge est ridicule.

* Les femmes se preparent pour leurs amans, si elles les attendent: mais si elles en sont surprises , elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent , elles ne se voyent plus : elles ont plus de loisir avec les indifferens , elles sentent le desordre où elles sont , s'ajustent en leur presence , ou disparoissent un moment & reviennent parées.

* Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles; & l'harmonie la plus douce est le son de la voix de celle que l'on aime.

* L'agrément est arbitraire; la beau-

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 175
ré est quelque chose de plus réel & de plus indépendant du goût & de l'opinion.

* L'on peut être touché de certaines beautés si parfaites & d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

* Une belle femme qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux, l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

* Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup, & qui flattent sensiblement celui pour qui elles sont faites : il n'échappe presque rien aux hommes : leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressés, & persuadent moins.

* Le caprice est dans les femmes tout proche de la beauté pour être son contrepoison, & afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en guériroient pas sans remède.

* Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes guérissent par ces mêmes faveurs.

* Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus, jusques aux faveurs qu'il a reçues d'elle.

* Une femme qui n'a qu'un galant croit n'être point coquette; celle qui a plusieurs galans croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

* Un ancien galant tient à si peu de chose qu'il cede à un nouveau mari; & celui-cy dure si peu, qu'un nouveau galant qui survient, lui rend le change.

Un ancien galant craint ou méprise un nouveau rival selon le caractère de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galant auprès d'une femme qui l'attache, que le nom de mari; c'est beaucoup, & il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

* Il semble que la galanterie dans une femme ajoute à la coquetterie, un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galant; l'homme coquet & la femme galante vont assez de pair.

* Il y a peu de galanteries secretes: bien des femmes ne sont pas mieux designées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

* Une femme galante veut qu'on l'aime , il suffit à une coquette d'être trouvée aimable & de passer pour belle : celle-là cherche à engager, celle cy se contente de plaire : la premiere passe successivement d'un engagement à un autre , la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois: ce qui domine dans l'une c'est la passion & le plaisir , & dans l'autre, c'est la vanité & la legere-té: la galanterie est un foible du cœur ou peut être un vice de la complexion; la coquetterie est un dérèglement de l'esprit: la femme galante se fait craindre, & la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caracteres de quoy en faire un troisième , le pire de tous.

* Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute , qui se la reproche à elle même; dont le cœur combat la raison ; qui veut guérir , qui ne guérira point ; ou bien tard.

* Une femme inconstante est celle qui n'aime plus : une legere est celle

qui déjà en aime un autre, une volage celle qui ne sçait si elle aime & ce qu'elle aime: une indifferente celle qui n'aime rien.

* La perfidie, si je l'ose dire, est une menterie de toute la personne, c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, & quelquefois de mettre en œuvre des sermens & des promesses, qui ne luy coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle, si elle est connue pour telle de la personne intéressée, n'est qu'infidelle; s'il la croit fidelle elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guerit de la jalousie.

* Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soutenir, également difficile à rompre & à dissimuler; il ne manque à l'un que le contract, & à l'autre que le cœur.

* A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Heros, qui doive un jour la charmer: son choix est fait; c'est:

un petit monstre qui manque d'esprit.

* Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sçay qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

* Le rebut de la Cour est reçu à la Ville dans une ruelle, où il défait le Magistrat, même en cravate & en habit gris, ainsi que le Bourgeois en baudrier, les écarte, & devient maître de la place; il est écouté, il est aimé; on ne tient guere plus d'un moment contre une écharpe d'or & une plume blanche, contre un homme qui *parle au Roy & voit les Ministres*. Il fait des jaloux & des jalouses, on l'admire, il fait envie; à quatre lieues de là il fait pitié.

* Un homme de la Ville est pour une femme de Province ce qu'est pour une femme de Ville un homme de la Cour.

* A un homme vain, indiscret, qui

est grand parleur & mauvais plaisant ; qui parle de soy avec confiance , & des autres avec mépris ; impétueux , altier , entreprenant ; sans mœurs ny probité : de nul jugement & d'une imagination très libre , il ne luy manque plus pour être adoré de bien de femmes , que de beaux traits & la taille belle.

* Est-ce en vûë du secret , ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet , cette autre un Moine , & *Dorinne* son Medecin ?

† *Baren*
Comedien.

* *Roscius* † entre sur la scene de bonne grace, ouïy, *Lelie*, & j'ajoute encore qu'il a les jambes bien tournées , qu'il jouë bien, & de longs rôles, & que pour déclamer parfaitement il ne luy manque , comme on le dit , que de parler avec la bouche : mais est il le seul qui

‡ *La Duchesse de*
Bouillon.
§ *La Maréchale de la Ferté*.

ait de l'agrément dans ce qu'il fait , & ce qu'il fait est-ce la chose la plus noble & la plus honnête que l'on puisse faire ? *Roscius* d'ailleurs ne peut être à vous , il est à une autre , & quand ce-

‖ *Précourt*
dan'eur
de l'Opera.

la ne seroit pas ainsi, il est retenu ; *Claudie* a attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de *Messaline* : ‖ prenez *Bathylle* , ‖ *Lelie* , où trouverez-vous , je ne dis pas dans l'ordre des Chevaliers

que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'élève si haut en dansant & qui fasse mieux la capriole ? voudriez-vous le sauteur *Cobus* † qui jettant ses pieds en avant tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre, ignorez-vous qu'il n'est plus jeune ? pour Bathylle, dites vous, la presse y est trop grande, & il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée : mais vous avez *Dracon* ¶ le joueur de flute; nul autre de son métier n'enfle plus décemment ses jouës en soufflant dans le Hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler, plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans & aux femmelettes, qui mange & qui boit mieux que *Dracon* en un seul repas ? il enivre toute une compagnie, & il se rend le dernier; vous soupirez, Lelie, est ce que *Dracon* auroit fait un choix ou que malheureusement on vous auroit prevenu ? seferoit-il enfin engagé à *Cesonic* qui l'a tant couru, qui luy a sacrifié une grande foule d'amans: je diray même toute la fleur des Romains ? à *Celonie* qui est d'une famille patricienne, qui est

† Beauf-
champ.

¶ Phil-
bert.

si jeune , si belle & si serieuse : je vous plains, Lelie, si vous avez pris par contagion ce nouveau goût qu'ont tant de femmes Romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics & exposez par leur condition à la vûe des autres ; que ferez-vous, lorsque le meilleur en ce genre vous est enlevé ? il reste encore *Bronte* † le questionnaire , le peuple ne parle que de sa force & de son adresse ; c'est un jeune homme qui a les épaules larges & la taille ramassée , un negre d'ailleurs , un homme noir.

† Le
Bour-
reau.

* Pour les femmes du monde , un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson ; pour quelques autres plus retirées un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

* La Du-
chesse
Dau-
mont.

* Quelques femmes donnent aux convents & à leurs amans ; galantes & bienfaitrices elles ont jusques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires où elles lisent des billets tendres, & où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

* La Du-
chesse.

* Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige ? est-ce une femme plus complaisante pour son mari , plus douce

pour ses domestiques , plus appliquée à sa famille & à ses affaires, plus ardente & plus sincere pour ses amis; qui soit moins esclave de son humeur ; moins attaché à ses interêts , qui aime moins les commoditez de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déjà riches , mais qui opulente elle-même, & accablée du superflu leur fournisse le necessaire, & leur rende au moins la justice qu'elle leur doit ; qui soit plus exempte d'amour de soy-même & d'éloignement pour les autres , qui soit plus libre de tous attachemens humains ? non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses; j'insiste & je vous demande qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige ? je vous entends , c'est une femme qui a un Directeur.

* Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une regle de conduite ; qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

* Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un Directeur; mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

* Si une femme pouvoit dire à son Confesseur avec ses autres foibles-

ses celles qu'elle a pour son Directeur, & le reme qu'elle perd dans son entretien, peut-être luy seroit-il donné pour penitence d'y renoncer.

* Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessez des femmes, fuyez les femmes, ne les dirigez point, laissez à d'autres le soin de leur salut.

* C'est trop contre un mary d'être coquette & devote; une femme devoit opter.

* J'ay differé à le dire, & j'en ay souffert; mais enfin il m'échape, & j'espère même que ma franchise sera utile à celles qui n'ayant pas assez d'un Confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs Directeurs. Je ne sors pas d'admiration & d'étonnement à la vûe de certains personnages que je ne nomme point : j'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple; ils parlent, je prête l'oreille; je m'informe, on me dit des faits, je les recueille; & je ne comprends pas comment des gens en qui je crois voir toutes choses diametralement opposées au bon esprit, & au sens droit,

à l'expérience des affaires du monde , à la connoissance de l'homme , à la science de la Religion & des mœurs , présumant que Dieu doit renouvel-
 ler en nos jours la merveille de l'A-
 postolat , & faire un miracle en leurs
 personnes , en les rendant capables ,
 tout simples & petits esprits qu'ils
 sont , du ministère des âmes, celui de
 tous le plus délicat & le plus sublime :
 & si au contraire ils se croient nez
 pour un employ si relevé, si difficile, &
 accordé à si peu de personnes, & qu'ils
 se persuadent de ne faire en cela qu'ex-
 ercer leurs talens naturels , & suivre
 une vocation ordinaire, je le comprends
 encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à
 devenir le dépositaire du secret des
 familles , à se rendre nécessaire pour
 les reconciliations , à procurer des
 commissions ou à placer des domesti-
 ques , à trouver toutes les portes ou-
 vertes dans les maisons des Grands ,
 à manger souvent à de bonnes tables ,
 à se promener en carrosse dans une
 grande ville , & à faire de délicieu-
 ses retraites à la campagne , à voir
 plusieurs personnes de nom & de

distinction , s'intéresser à sa vie & à sa santé , & à ménager pour les autres & pour soy-même tous les intérêts humains : je vois bien encore une fois que cela seul a fait imaginer le spécieux & irrépréhensible prétexte du soin des ames, & semé dans le monde cette pépinière intarissable de Directeurs.

* La dévotion vient à quelques-uns, & surtout aux femmes comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge , ou comme une mode qu'il faut suivre : elles comptoient autre fois une semaine par les jours de jeu , de spectacle , de concert, de mascarade , ou d'un joli sermon; elles alloient le Lundy perdre leur argent chez *Ismene* , le Mardy leur tems chez *Climene* , & le Mercredi leur réputation chez *Celimene* ; elle sçavoient dès la veille toute la joye qu'elles devoient avoir le jour d'après & le lendemain ; elles jouïssent tout à la fois du plaisir présent & de celui qui ne leur pouvoit manquer ; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour , c'étoit alors leur unique inquiétude & tout le sujet de leurs distractions , si elles se trouvoient quelquefois à l'*Opera*, elles y regretoient la

comédie. Autres tems. Autres mœurs : elles n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnés pour voir , elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage , chose incroyable ! elles parlent peu : elle pensent encore , & assez bien d'elles-mêmes , comme assez mal des autres ; il y a chez elles une émulation de vertu & de réforme , qui tient quelque chose de la jalousie : elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de vie , comme elles faisoient dans celui qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût : elles se perdoient gayement par la galanterie , par la bonne chere , & par l'oïveté , & elles se perdent tristement par la présomption & par l'envie.

* Si j'épouse *Hermas* , une femme avare , elle ne me ruinera point : si une joyeuse , elle pourra s'enrichir : si une sçavante ; elle sçaura m'instruire : si une prude , elle ne sera point emportée : si une emportée , elle exercera ma patience : si une coquette , elle voudra me plaire : si une galante , elle le fera peut-être jusqu'à m'aimer : si une devote , † repondez , *Hermas* , que

† Fausse
devote,

tromper Dieu , & qui se trompe elle-même ?

* Une femme est aisée à gouverner pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine : un seul même en gouverne plusieurs : il cultive leur esprit & leur memoire, fixe & détermine leur religion , il entreprend même de regler leur cœur : elles n'approuvent & ne desapprouvent , ne louent & ne condamnent qu'après avoir consulté ses yeux & son visage ; il est le dépositaire de leurs joyes & de leurs chagrins , de leurs désirs , de leurs jalousies , de leurs haines & de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galans ; il les broüille & les reconcilie avec leurs maris , & il profite des interregnes. Il prend soin de leurs affaires , sollicite leur procès & voit leurs Juges : il leur donne son Medecin, son marchand, les ouvriers; il s'ingere de les loger , de les meubler , & il ordonne de leur équipage : on le voit avec elles dans leurs carosses , dans les rues d'une ville & aux promenades, ainsi que dans leur banc à un Sermon , & dans leur loge à la Comedie : il fait avec elles les mêmes visites,

il les accompagne au bain , aux eaux , dans les voyages: il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité, un peu d'esprit & beaucoup de tems à perdre lui suffit pour la conserver ; les enfans, les heritiers, la bru, la nièce, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire craindre. Cet ami si ancien , si nécessaire meurt sans qu'on le pleure , & dix femmes dont il étoit le tyran héritent par sa mort de la liberté.

* Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie ; & tout ce que chacune a pû gagner par une continuelle affectation, & qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soy , *On l'auroit prise pour une Vestale.*

* C'est dans les femmes une violente preuve d'une réputation bien nette & bien établie , qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressembtent point ; & qu'avec toute la pente qu'on a aux malignes explications ; on ait recours à une toute autre raison de ce commerce , qu'à celle de la convenance des mœurs.

* Un comique outre sur la scene ses Personnages : un Poëte charge ses descriptions : un Peintre qui fait d'après nature, force & exagere une passion, un contraste, des attitudes; & celuy qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit les figures, donne à toutes les pieces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Il y a une fausse modestie qui est vanité; une fausse gloire qui est legereté; une fausse grandeur qui est petitesse; une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est pruderie.

Une femme prude paye de maintien & de paroles, une femme sage paye de conduite: celle-là suit son humeur & sa complexion, celle-cy sa raison & son cœur : l'une est serieuse & austere, l'autre est dans les diverses rencontres précisément ce qu'il faut qu'elle soit : la premiere cache des foibles sous de plausibles dehors, la seconde couvre un riche fond sous un air libre & naturel,

la pruderie contraint l'esprit, ne cache ni l'âge ni la laideur, souvent elle les suppose; la sagesse au contraire pallie les défauts du corps, annoblit l'esprit, ne rend la jeunesse que plus piquante, & la beauté que plus perilleuse.

* Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas sçavantes? par quelle loix, par quels Edits, par quels rescripts, leur a-t'on défendu d'ouvrir les yeux & de lire, de retenir ce qu'elles ont lû, & d'en rendre compte ou dans leur conversation ou par leurs ouvrages? ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien sçavoir, ou par foiblesse de leur complexion, ou par la paresse de leur esprit, ou par le soin de leur beauté, ou par une certaine légèreté qui les empêche de suivre une longue étude, ou par le talent & le génie qu'elles ont seulement pour les ouvrages de la main, ou par les distractions que donnent les détails d'un domestique, ou par un éloignement naturel des choses pénibles & sérieuses, par une curiosité toute différente de celle qui contente l'esprit, ou par un tout autre goût que celui d'exercer

leur memoire : à quelque cause que les hommes puissent devoir cette ignorance des femmes, ils sont heureux que les femmes qui les dominent d'ailleurs par tant d'endroits, ayent sur eux cet avantage de moins.

On regarde une femme sçavante comme on fait une belle arme, elle est cizelée artistement, d'une polissure admirable, & d'un travail fort recherché; c'est une piece de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège quoy que le mieux instruit du monde.

Si la science & la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire; & si vous me dites qu'une femme sage ne songe guères à être sçavante, & qu'une femme sçavante n'est guères sage, vous avez déjà oublié ce que vous venez de lire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par de certains défauts : concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces défauts, plus elles seroient sages; & qu'ainsi une femme sage n'en seroit que plus propre

pre à devenir sçavante; ou qu'une femme sçavante n'étant telle que parce qu'elle auroit pû vaincre beaucoup de défauts n'en est que plus sage.

* La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies , quoy qu'elles ayent rompu pour des interêts où nous n'avons nulle part , est un point difficile ; il faut choisir souvent entr'elles , ou les perdre toutes deux.

* Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis , & ses amans que son argent.

* Il est étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque chose de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes je veux dire l'ambition & le jeu ; de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

* Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures , ou pires que les hommes.

* La plûpart des femmes n'ont guères de principes, elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

* Les femmes vont plus loin en

194 LES CARACTERES
amour que la plûpart des hommes :
mais les hommes l'emportent sur elles
en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

* Il y a du peril à contrefaire. *Lise* déjà vieille veut rendre une jeune femme ridicule , & elle-même devient difforme , elle me fait peur; elle use pour l'imiter de grimaces & de contorsions: la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se moque.

* On veut à la Ville que bien des idiots & des idiotes ayent de l'esprit : on veut à la Cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup; & entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

* Un homme est plus fidele au secret d'autrui qu'au sien propre; une femme au contraire garde mieux son secret que celui d'autrui.

* Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour, auquel l'interêt ou l'ambition n'ajoute quelque chose.

* Il y a un tems où les filles les plus

riches doivent prendre parti;elles n'en laissent guères échapper les premières occasions sans se préparer un long repentir; il semble que la réputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté: tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes; qui aiment à luy accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

* Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire espérer une grande fortune ?

* Les belles filles sont sujettes à venger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraités ; ou par de laids , ou par de vieux , ou par d'indignes maris.

* La plupart des femmes jugent du mérite & de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'ils font sur elles ; & n'accordent presque ni l'un ni l'autre à celui pour qui elles ne sentent rien.

* Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir , peut consulter les yeux d'une femme qu'il aborde, & le ton dont elle luy parle; il apprendra ce qu'il craint de sçavoir. Rude école.

* Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

* Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

* Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour luy ; pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

* L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas ; & l'on demande , s'il ne luy seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé , qu'à celle qui ne l'aime point.

* Un homme peut tromper une femme par un feint attachement , pourvû qu'il n'en ait pas ailleurs un véritable.

* Un homme éc'ate contre une femme qui ne l'aime plus, & se console: une femme fait moins de bruit quand elle est quittée , & demeure long-tems inconsolable.

* Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse au contraire dans les femmes vives est le présage de l'amour.

* Il est fort seur qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée : il semble qu'une passion vive & rendre & morne & silencieuse ; & que le plus pressant intérêt d'une femme qui n'est plus libre , celui qui l'agite davantage est moins de persuader qu'elle aime , que de s'assurer si elle est aimée.

* *Glycere* n'aime pas les femmes , elle hait leur commerce & leurs visites, se sçait celer pour elles ; & souvent pour ses amis , dont le nombre est petit, à qui elle est severe, qu'elle resserre dans leur ordre , sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié ; elle est distraite avec eux , luy répond par des monosyllabes , & semble chercher à s'en défaire ; elle est solitaire & farouche dans sa maison ; sa porte est mieux gardée , & sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* & d'*Hemery* ; une seule *Corinne* y est attendue , y est reçue , & à toutes les heures ; on l'embrasse à plu-

sieurs reprises, on croit l'aimer, on luy parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soy-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on luy dit toutes choses, & on ne luy apprend rien, elle a la confiance de tous les deux : l'on voit Glycere en partie quarrée au Bal, au Theatre, dans les Jardins publics, sur le chemin de *Venouze* où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seul en litiere sur la route du grand Fauxbourg où elle a un verger délicieux, ou à la porte de *Canidie* qui a de si beaux secrets, qui promet aux jeunes femmes de secondes nœces, qui en dit le tems & les circonstances; elle paroît ordinairement avec une coëffure plate & negligée, en simple deshabillé, sans corps & avec des mules; elle est belle en cet équipage, & il ne lui manque que de la fraîcheur; on remarque néanmoins sur elle une riche attache qu'elle dérobe avec soin aux yeux de son mari; elle le flatte, elle le caresse, elle invente tous les jours pour luy de nouveaux noms, elle n'a pas d'autre lit que celui de ce cher éponx, & elle ne veut pas découcher. Le matin

elle se partage entre sa toilette & quelques billets qu'il faut écrire; un affranchi vient luy parler en secret, c'est *Parmenon*, qui est favori, qu'elle soutient contre l'antipathie du maître & la jalousie des domestiques; qui à la vérité fait mieux connoître des intentions, & rapporte mieux une réponse que *Parmenon*? qui parle moins de ce qu'il faut taire? qui sçait ouvrir une porte secrète avec moins de bruit? qui conduit plus adroitement par le petit escalier? qui fait mieux sortir par où l'on est entré?

* Je ne comprends pas comment un mari qui s'abandonne à son humeur & à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, & se montre au contraire par ses mauvais endroits; qui est avare, qui est trop negligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid & taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprîses de son galant, qui employe la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

* Un mari n'a gueres un rival qui

ne soit de sa main & comme un présent qu'il a autrefois fait à sa femme ; il le louë devant elle de ses belles dents & de sa belle tête ; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, & après ce qui luy vient de son crû, rien ne luy paroît de meilleur goût que le gibier & les truffes que cet ami lui envoie: il donne à souper, & il dit aux conviez ; goûtez bien cela, il est de *Leandre*, & il ne me coûte qu'un *grand mercy*.

* Le Président de Roquemare.

* Il y a telle femme qui aneanti ou qui enterre son mari au point , qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention; vit-il encore, ne vit-il plus ? on en doute ; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide & d'une parfaite soumission; il ne lui est dû ni doüaire ni conventions , mais à cela après & qu'il n'accouche pas, il est là femme & elle le mari; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer , il est vrai seulement qu'ils sont voisins : Monsieur paye le Rotisseur & le Cuisinier, & c'est toujours chez Madame qu'on a soupé : ils n'ont souvent rien de commun, ni le lit ni la table, pas même le nom, ils vivent à la Romaine

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 201
ou à la Grecque ; chacun a le sien, & ce
n'est qu'avec le tems, & après qu'on est
initie au jargon d'une Ville, qu'on sçait
enfin que Monsieur B.... est publique-
ment depuis vingt années le mari de
Madame L....

†

† La Pres-
fidente
Dofam-
bray.

* Telle autre femme à qui le desor-
dre manque pour mortifier son mari, y
revient par sa noblesse & ses alliances,
par la riche dot qu'elle a apportée, par
les charmes de sa beauté, par son meri-
te, par ce que quelques-uns appellent
verru.

* Il y a peu de femmes si parfaites,
qu'elles empêchent un mari de se re-
pentir du moins une fois le jour d'a-
voir une femme, ou de trouver heureux
celui qui n'en a point.

* Les douleurs muettes & stupides
sont hors d'usage; on pleure, on recite,
on repete, on est si touchée de la mort
de son mari, qu'on n'en oublie pas la
moindre circonstance.

* Ne pourroit-on point découvrir
l'art de se faire aimer de sa femme ?

* Une femme insensible est celle qui
n'a pas encore vû celui qu'elle doit ai-
mer.

Il y avoit à *Smyrne* une très-belle

L V

fille qu'on appelloit *Emire*, & qui étoit
 moins connue dans toute la Ville par
 sa beauté que par la severité de ses
 mœurs , & sur tout par l'indifference
 qu'elle conservoit pour tous les hom-
 mes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans au-
 cun peril , & sans d'autres dispositions
 que celles où elle se trouvoit pour ses
 amies ou pour ses freres; elle ne croyoit
 pas la moindre partie de toutes les fo-
 lies qu'on disoit que l'amour avoit
 fait faire dans tous les tems , & celles
 qu'elle avoit vûës elle-même, elle ne les
 pouvoit comprendre , elle ne connois-
 soit que l'amitié. Une jeune & char-
 mante personne à qui elle devoit cette
 experience la lui avoit rendue si douce,
 qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer ,
 & n'imaginoit pas par quel autre sen-
 timent elle pourroit jamais se refroidir
 sur celui de l'estime & de la confiance.
 dont elle étoit si contente : elle ne par-
 loit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de
 cette fidelle amie , & tout Smyrne ne
 parloit que d'elle & d'*Euphrosine* ;
 leur amitié passoit en proverbe. *Emire*
 avoit deux freres qui étoient jeunes ,
 d'une excellente beauté, & dont toutes
 les femmes de la Ville étoient éprises ;

& il est vrai qu'elle les aimait toujours
 comme une sœur aime ses frères. Il y
 eut un Prêtre de *Jupiter* qui avoit ac-
 cès dans la maison de son père, à qui
 elle plut, qui osa le lui déclarer, & ne
 s'attira que du mépris. Un vieillard
 qui se confiant en sa naissance & en ses
 grands biens avoit eu la même audace,
 eut aussi la même aventure. Elle triom-
 phoit cependant, & c'étoit jusqu'alors
 au milieu de ses frères, d'un Prêtre &
 d'un vieillard qu'elle se disoit insensi-
 ble. Il sembla que le ciel voulut l'ex-
 poser à de plus fortes épreuves, qui ne
 servirent néanmoins qu'à la rendre
 plus vaine, & qu'à l'affermir dans la
 réputation d'une fille que l'amour ne
 pouvoit toucher. De trois amans que
 ses charmes luy acquirent successive-
 ment, & dont elle ne craignoit pas de
 voir toute la passion, le premier dans
 un transport amoureux se perça le sein
 à ses pieds; le second plein de désespoir
 de n'être pas écouté alla se faire tuer
 à la guerre de *Crete*, & le troisième
 mourut de langueur & d'insomnie. Ce-
 luy qui les devoit vanger n'avoit pas
 encore paru. Ce vieillard qui avoit été
 si malheureux dans ses amours s'en

étoit guéri par des reflexions sur son âge & sur le caractere de la personne à qui il vouloit plaire, il desira de continuer de la voir, & elle le souffrit : il luy amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agreable, & qui avoit une taille fort noble ; elle le vit avec interêt, & comme il se tût beaucoup en la presence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, desira qu'il en eût eu davantage : il la vit seul, parla assez, & avec esprit ; mais comme il la regarda peu, & qu'il parla encore moins d'elle & de sa beauté, elle fut surprise & comme indignée qu'un homme si bien fait & si spirituel ne fût pas galant ; elle s'entretint de luy avec son amie qui voulut le voir : il n'eût des yeux que pour Euphrosine, il luy dit qu'elle étoit belle ; & Emire si indifferente, devenuë jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, & que non seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce tems moins libre avec son amie ; elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, une seconde entrevûë luy fit voir en

core plus qu'elle ne craignoit de voir, & changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne luy connoît plus le mérite qui l'avoit charmée ; perd le goût de la conversation, elle ne l'aime plus ; & ce changement luy fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon & Euphrosine se voyent tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent ; la nouvelle s'en répand par toute la Ville, & l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joye si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend & s'en desespere, elle ressent tout son amour ; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon : mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, & trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse, il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui luy est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil, & ne veut plus manger, elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon, & elle luy parle comme à un amant ; elle se détrompe, rougit de son égarement ; elle retombe bien-tôt dans de plus grands, & n'en rougit plus.

elle ne les connoît plus ; alors elle craint les hommes , mais trop tard , c'est sa folie , elle a des intervalles où sa raison luy revient , & où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vûë si fiere & si insensible trouve que les Dieux l'ont trop punie.



D U C O E U R.

IL y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez médiocres.

* L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exemte même de toute grossiereté; une femme cependant regarde toujourns un homme comme un homme , & reciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ny passion ny amitié pure ; elle fait une classe à part.

* L'amour naît brusquement sans autre reflexion , par temperament ou par foiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au con-

traire se forme peu à peu , avec le tems , par la pratique , par un long commerce. Combien d'esprit , de bonté de cœur , d'attachement , de services & de complaisance dans les amis , pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main.

* Le tems qui fortifie les amitez affoiblit l'amour.

* Tant que l'amour dure il subsiste de soy-même , & quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre , par les caprices , par les rigueurs , par l'éloignement , par la jalousie ; l'amitié au contraire a besoin de secours , elle perit faute de soins , de confiance & de complaisance.

* Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

* L'amour & l'amitié s'excluent l'un l'autre.

* Celuy qui a eu l'expérience d'un grand amour neglige l'amitié ; & celuy qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

* L'amour commence par l'amour , & l'on ne sçauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

* Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de nôtre amour nous fait cultiver.

* L'on n'aime bien qu'une seule fois: c'est la première: les amours qui suivent sont moins involontaires.

* L'amour qui naît subitement est le plus long à guérir.

* L'amour qui croît peu à peu & par degrés, ressemble trop à l'amitié pour être une passion violente.

* Celui qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait, ne cède en amour qu'à celui qui aime plus qu'il ne voudroit.

* Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soy-même, à qui feray-je plus de plaisir ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimez?

* Les hommes souvent veulent aimer, & ne sçauroient y réussir; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, & si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

* Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion, contribuent bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins, & ensuite à ne s'aimer plus.

qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider; les femmes accusent les hommes d'être volages, & les hommes disent qu'elles sont légères.

* Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

* C'est une vengeance douce à celui qui aime beaucoup, de faire par tout son procédé d'une personne ingrate, une très-ingrate.

* Il est triste d'aimer sans une grande fortune, & qui nous donne les moyens de combler ce que l'on aime, & le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

* S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, & qui ait été indifférente; quelque importants services qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

* Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût & d'amitié pour la personne qui nous oblige.

* Être avec des gens qu'on aime,

cela suffit ; rêver , leur parler , ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes , mais auprès d'eux , tout est égal.

* Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié , que de l'antipathie.

* Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

* L'on confie son secret dans l'amitié , mais il échappe dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celui qui a le cœur n'a pas besoin de revelation ou de confiance ; tout luy est ouvert.

* L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime, que ceux dont on souffre soy même.

* Il n'y a qu'un premier dépit en amour , comme la première faute dans l'amitié , dont on puisse faire un bon usage.

Il semble que s'il y a un soupçon injuste, bizarre, & sans fondement qu'on ait une fois appelé jalousie ; cette autre jalousie qui est un sentiment juste ,

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 211
naturel , fondé en raison & sur l'expérience , meritoit un autre nom.

Le temperament a beaucoup de part à la jalousie, & elle ne suppose pas toujours une grande passion ; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse ; l'on souffre de la jalousie , & l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien, & ne nous épargnent nulles occasions de jalousie , ne meritoient de nous aucune jalousie , si l'on se regloit plus par leurs sentimens & leur conduite que par son cœur.

* Les froideurs & les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes ; en amour il n'y a guères d'autre raison de ne s'aimer plus , que de s'être trop aimez.

* L'on n'est pas plus maître de toujours aimer, qu'on l'a été de ne pas aimer.

* Les amours meurent par le dégoût , & l'oubli les enterre.

* Le commencement & le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

* Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné, & que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer : c'est souvent une autre foiblesse que de guérir.

On guérit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoy toujours pleurer , & toujours aimer.

* Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amèrement , & l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si léger , que l'on se console.

* Si une laide se fait aimer , ce ne peut être qu'éperduëment ; car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant , ou par de plus secrets & de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

* L'on est encore long-tems à se voir par habitude , & à se dire de bouche que l'on s'aime, après que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

* Vouloir oublier quelqu'un, c'est y

penſer. L'amour a cela de commun avec les ſcrupules, qu'il ſ'aigrit par les reflexions & les retours que l'on fait pour ſ'en délivrer. Il faut ſ'il ſe peut, ne point ſonger à ſa paſſion pour l'affoiblir.

* L'on veut faire tout le bonheur, ou ſi cela ne ſe peut ainſi, tout le malheur de ce qu'on aime.

* Regreter ce que l'on aime eſt un bien, en comparaifon de vivre avec ce que l'on hait.

* Quelque déſintereſſement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois ſe contraindre pour eux, & avoir la généroſité de recevoir.

* Celuy-là peut prendre, qui goûte un plaifir auſſi délicat à recevoir, que ſon ami en ſent à luy donner.

* Donner, c'eſt agir; ce n'eſt pas ſouffrir de ſes bienfaits, ny céder à l'importunité ou la neceſſité de ceux qui nous demandent.

* Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque choſe qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doit ſonger à ſes bienfaits.

On a dit en Latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer; ou, ſi l'on

veut, que l'amitié est plus à charge que la haine : il est vray qu'on est dispensé de donner à ses ennemis ; mais ne coûte-t'il rien de s'en vanger ? ou s'il est doux & naturel de faire du mal à ce que l'on haït , l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime ? ne seroit-il pas dur & pénable de ne leur en point faire ?

* Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner.

* Je ne sçay si un bienfait qui tombe sur un ingrat, & ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, & s'il meritoit plus de reconnoissance.

* La liberalité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

* S'il est vray que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes, qui nous met en la place des malheureux ; pourquoy tirent ils de nous si peu de soulagement dans leurs miseres ?

* Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

* L'experience confirme que la mo-

l'esse ou l'ingratitude pour soy & la dureté pour les autres, n'est qu'un seul & même vice.

* Un homme dure au travail & à la peine, inexorable à soy-même, n'est indulgent aux autres que par un excès de raison.

* Quelque desagrément qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de nôtre sujettion: de même la joye que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous, ou s'égalér à nous: ainsi l'on s'accorde mal avec soy-même; car l'on veut des dépendans, & qu'il n'en coûte rien; l'on veut aussi le bien de ses amis; & s'il arrive, ce n'est pas toujours par s'en réjouir que l'on commence.

* On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien & ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole.

* C'est assez pour soy d'un fidèle ami; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré: on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

* Quand on a allèz fait auprès de certaines personnes pour avoir dû se les acquérir, si cela ne réüssit point, il y a encore une ressource , qui est de ne plus rien faire.

* Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, & vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les regles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale , mais politique.

* On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui mieux connus pourroient avoir rang entre nos amis : on doit faire choix d'amis si seurs & d'une si exacte probité, que venant à cesser de l'être , ils ne veüssent pas abuser de nôtre confiance , ny se faire craindre comme nos amis.

* Il est doux de voir ses amis par goût & par estime , il est penible de les cultiver par intérêt ; c'est *solliciter*.

* Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien , plutôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

* On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles & de fantaisie : il

Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices ; & tout au contraire de servitude à courir pour son établissement : il est naturel de le souhaiter beaucoup & d'y travailler peu ; de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

* Celui qui sçait attendre le bien qu'il souhaite , ne prend pas le chemin de se desesperer s'il ne lui arrive pas ; & celui au contraire qui desire une chose avec une grande impatience , y met trop du sien pour en être assez recompensé par le succès.

* Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment & si déterminément une certaine chose , que de peur de la manquer , ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

* Les choses les plus souhaitées n'arrivent point ; ou si elles arrivent , ce n'est ny dans le tems , ny dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir ,

* Il faut rire avant que d'être heureux , de peur de mourir sans avoir ry.

* La vie est courte , si elle ne merite ce nom que lors qu'elle est agreable ; puisque si l'on causoit ensemble toutes

les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

* Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un !

* On ne pourroit se défendre de quelque joye à voir perir un méchant homme ; l'on jouïroit alors du fruit de sa haine , & l'on tireroit de luy tout ce qu'on en peut esperer, qui est le plaisir de sa perte : sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos interêts ne nous permettent pas de nous en réjouir ; il meurt trop tôt , ou trop tard.

* Il est pénible à un homme fier de pardonner à celuy qui le surprend en faute , & qui se plaint de luy avec raison : sa fierté ne s'adoucit que lors qu'il reprend ses avantages , & qu'il met l'autre dans son tort.

* Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien , de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

* Il est également difficile d'éteindre dans les commencemens le sentiment

des injures, & de le conserver après un certain nombre d'années.

* C'est par foiblesse que l'on haït un ennemi & que l'on songe à s'en vanger, & c'est par paresse que l'on s'apaise & qu'on ne se vange point.

* Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup & sans autre préparation dans une affaire importante & qui seroit capitale à luy ou aux siens ; il sentiroit d'abord l'empire & l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, & il secoueroit le joug par honte ou par caprice: il faut tenter auprès de luy les petites choses, & de là le progrès jusqu'aux plus grandes est inmanquable: tel ne pouvoit au plus dans les commencemens qu'entreprendre de le faire partir dans la campagne ou retourner à la ville, qui finit par luy dicter un testament où il réduit son fils à la legitime.

Pour gouverner quelqu'un longtemps & absolument, il faut avoir la main legere, & ne luy faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un

certain point , qui au delà sont intraitables & ne se gouvernent plus ; on perd tout à coup la route de leur cœur & de leur esprit ; ni hauteur ni souplesse , ni force ni industrie , ne les peuvent dompter ; avec cette difference que quelques uns sont ainsi faits par raison & avec fondement ; & quelques autres par temperament & par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écourent ni la raison ni les bons conseils , & qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernez.

D'autres consentent d'être gouvernez par leurs amis en des choses presque indifferentes , & s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves & de consequence.

† Le
Comte
de Ton-
nerre
premier
Gentil
homme
de la
Chambre
de Mon-
sieur.

Drance † veut passer pour gouverner son Maître , qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un Grand que l'on sert , en des lieux & en des tems où il convient le moins , luy parler à l'oreille ou en des termes mystérieux , rire jusqu'à éclater en sa presence , luy couper la parole , se mettre entre luy & ceux qui luy parlent , dédaigner ceux qui

viennent faire la cour , ou attendre impatientement qu'ils se retirent, se mettre proche de lui en une posture trop libre, figurer avec lui le dos appuyé à une cheminée , le tirer par son habit , lui marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertez , marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ni ne se laisse gouverner , ni ne cherche à gouverner les autres : il veut que la raison gouverne seule , & toujours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable , & d'en être gouverné en toutes choses, & absolument , & toujours ; ie serois seur de bien faire sans avoir le soin de délibérer; je jouïrois de la tranquillité de celui qui est gouverné par la raison.

* Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu , & qu'il ne s'en aide.

* On ouvre un livre de devotion, & il touche : on en ouvre un autre qui

est galant, & il fait son impression. Oseray-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, & admet les incompatibles ?

* Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses & de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vûë que de la cacher.

* Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire, j'étois ambitieux ; ou on ne l'est point ou on l'est toujours : mais le tems vient où l'on avouë que l'on a aimé.

* Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, & ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lors qu'ils meurent.

* Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison ; son grand triomphe est de l'emporter sur l'intérêt.

* L'on est plus sociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

* Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles &

élevées , que nous devons moins à la force de nôtre esprit, qu'à la bonté de nôtre naturel.

* Il n'y a guères au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

* Il faut être bien dénué d'esprit , si l'amour, la malignité, la nécessité n'en font pas trouver.

* Il y a des lieux que l'on admire; il y en a d'autres qui touchent , & où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût & les sentimens.

* Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviez , s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre , qui est de faire mieux ; c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

* Quelques uns se défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer , l'un du cœur , l'autre de l'esprit.

* Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs & de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de desirer du moins

224 LES CARACTERES
qu'ils fussent permis: de si grands charmes ne peuvent être surpassez que par celuy de sçavoir y renoncer par vertu.



DE LA SOCIETE'

E T

DE LA CONVERSATION.

UN caractere bien fade est celuy de n'en avoir aucun.

* C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient, ou s'il ennuye : il sçait disparaître le moment qui precede celuy où il feroit de trop quelque part.

* L'on marche sur les mauvais plaisans , & il pleut par tout país de cette sorte d'insectes; un bon plaisant est une piece rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir long-tems le personnage ; il n'est pas ordinaire que celuy qui fait rire se fasse estimer.

* Il y a beaucoup d'esprits obscenes,

encore plus de médifans ou de fatiriques , peu de délicats : pour badiner avec grace , & rencontrer heureusement fur les plus petits fujets , il faut trop de manieres , trop de politesse , & même trop de fecondité ; c'est créer que de railler ainfi , & faire quelque chose de rien...

* Si l'on faisoit une serieuse attention à tout ce qui se dit de froid , de vain & de puérile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter , & l'on se condamneroit peut-être à un silence perpetuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accorder à tous les esprits ; permettre comme un mal necessaire le recit des fausses nouvelles, les vagues reflexions sur le gouvernement present ou sur l'interêt des Princes, le debit des beaux sentimens , & qui reviennent toujours les mêmes : il faut laisser *Aronce* parler proverbe, & *Melinde* parler de soy, de ses vapeurs , de ses migraines & de ses insomnies.

* L'on voit des gens qui dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec vous dégoûtent

par leurs ridicules expressions , par la nouveauté , & j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent , comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche , & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison, ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, & peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre , & qui devient enfin leur idiôme naturel ; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté & d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes & de l'agrément de leur esprit, & l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués , mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; & ce qui est pire, on en souffre.

* Que dites-vous ? comment ? je n'y suis pas, vous plairait-il de recommencer ? j'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous, il fait froid ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut :

ou qu'il neige ; dites , il pleut, il neige :
 vous me trouvez bon visage , & vous
 desirez de m'en feliciter, dites, je vous
 trouve bon visage ; mais , répondez-
 vous , cela est bien uni & bien clair, &
 d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire
 autant : qu'importe, Acis , est-ce un si
 grand mal d'être entendu quand on
 parle, & de parler comme tout le mon-
 de ? une chose vous manque, Acis, à vous
 & à vos semblables les diseurs de *Phœ-
bus*, vous ne vous en défiez point, & je
 vais vous jeter dans l'étonnement ; une
 chose vous manque , c'est l'esprit ; ce
 n'est pas tout, il y a en vous une chose
 de trop , qui est l'opinion d'en avoir
 plus que les autres ; voilà la source de
 votre pompeux galimathias , de vos
 phrases embrouillées, & de vos grands
 mots qui ne signifient rien. Vous abor-
 dez cet homme , ou vous entrez dans
 cette chambre , je vous tire par votre
 habit & vous dis à l'oreille, ne songez
 point à avoir de l'esprit , n'en ayez
 point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pou-
 vez , un langage simple & tel que l'ont
 ceux en qui vous ne trouvez aucun es-
 prit : peut-être alors croira-t-on que
 vous en ayez.

* Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérez, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, & qu'il faut que les autres écoutent. On les entend de l'antichambre, on entre impunément & sans crainte de les interrompre ; ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le mérite des personnes qui composent le cercle ; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure, ils la tiennent de

* *Zamet, de Rucebay* ; ou de *Conchini* *, qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, & qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient : ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sçait, & dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits ; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, & pour détourner les applications : vous les priez, vous les pressez inutilement,

*** Sans
dire
Mon-
sieur.

il y a des choses qu'ils ne diront pas , il y a des gens qu'ils ne sçauroient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystere, outre que vous leur demandez l'impossible; car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait & les personnes.

* *Arias* a tout lû, a tout vû, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, & il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose: on parle à la table d'un Grand d'une Cour du Nort, il prend la parole, & l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en sçavent; il s'oriente dans cette region lointaine comme s'il en étoit originaire; il discourt des mœurs de cette Cour, des femmes du païs, de ses loix & de ses coutumes; il recite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes & il en rit jusqu'à éclatter: quelqu'un se hazarde de le contredire & luy prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; *Arias* ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur; je n'avance, luy dit-il, je ne raconte

rien que je ne sçache d'original, je l'ay appris de *Sethon* Ambassadeur de France dans cette Cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ay fort interrogé, & qui ne m'a caché aucune circonstance; il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencé, lorsque l'un des conviez lui dit, c'est *Sethon* à qui vous parlez, luy-même, & qui arrive fraîchement de son Ambassade.

* Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de fortes réponses; & une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour relever, badiner autour, y trouver un mystere que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse & de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

* Etre infatué de soy, & s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guères qu'à celuy qui n'en a point, ou qui en a

peu: malheur pour lors à qui est exposé
 à l'entretien d'un tel personnage, com-
 bien de jolie phrases luy faudra-t'il es-
 suyer! combien de ces mots aventuriers
 qui paroissent subitement, durant un
 tems, & que bien-tôt on ne revoit plus!
 S'il conte une nouvelle, c'est moins
 pour l'apprendre à ceux qui l'écou-
 tent, que pour avoir le merite de la di-
 re: & de la dire bien; elle devient un ro-
 man entre ses mains; il fait penser les
 gens à sa maniere, leur met en la bou-
 che ses petites façons de parler, & les
 fait toujours parler long-tems; il tombe
 ensuite en des paranthèses qui peuvent
 passer pour épisodes, mais qui font ou-
 blier le gros de l'histoire, & à luy qui
 vous parle, & à vous qui le supportez:
 que seroit ce de vous & de luy, si quel-
 qu'un ne survenoit heureusement pour
 déranger le cercle, & faire oublier la
 narration?

* J'entends *Theodecte* † de l'anti- † M.
 chambre; il grossit sa voix à mesure Daub.
 qu'il s'approche, le voilà entré; il rit, il gny,
 crie, il éclate, on bouche ses oreilles;
 c'est un tonnerre; il n'est pas moins re-
 doutable par les choses qu'il dit, que
 par le ton dont il parle; il ne s'appaise

& il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouïller des vanitez & des sottises. : il a si peu d'égard au tems, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le luy donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a à son inscû desobligé toute l'assemblée. A-t'on servi, il se met le premier à table & dans la premiere place; les femmes sont à sa droite & à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaïsante, il interrompt tout à la fois: il n'a nul discernement des personnes, ny du Maître, ny des conviez, il abuse de la folle deference qu'on a pour luy; est-ce luy, est-ce *Entideme* qui donne le repas? il appelle à soy toute l'autorité de la table, & il y a un moindre inconvenient à la luy laisser entiere qu'à la luy disputer: le vin & les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on jouë, il gagne au jeu; il veut railler celui qui perd, & il l'offense: les rieurs sont pour luy, il n'y a sorte de fatuitiez qu'on ne luy passe. Je cede enfin & je disparois, incapable de souffrir plus long-tems Theodecte, & ceux qui le souffrent.

* *Troile* est utile à ceux qui ont trop

de bien , il leur ôte l'embarras du superflu , il leur sauve la peine d'amasser de l'argent , de faire des contrats , de fermer des coffres , de porter des clefs sur soy & de craindre un vol domestique ; il les aides dans leurs plaisirs , & il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions , bien-tôt il les regle & les maîtrise dans leur conduite ; il est l'oracle d'une maison , celui dont on attend , que dis-je , dont on prévient , dont on devine les décisions ; il dit de cet esclave , il faut le punir , & on le fouette , & de cet autre , il faut l'affranchir , & on l'affranchit ; l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire , il peut luy déplaire , il est congédié , le Maître est heureux , si Troile luy laisse sa femme & ses enfans ; si celui-cy est à table , & qu'il prononce d'un mets qui est friand , le Maître & les conviez qui en mangeoient sans réflexion , le trouvent friand , & ne s'en peuvent rassasier ; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide , ceux qui commençoient à le goûter , n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche , ils le jettent à terre ; tous ont les yeux sur luy , observent son maintien

& son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies : ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne ; c'est là qu'il mange , qu'il dort & qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers & qu'il remet ses créanciers ; il regente, il domine dans une salle , il y reçoit la cour & les hommages de ceux qui plus fins que les autres ne veulent aller au maître que par Troile: si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui luy agrée, il ride son front & il détourne la vûe , si on l'aborde , il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de luy, il s'éloigne ; si on luy parle , il ne répond point; si l'on continuë de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages , ou il se lanceroit par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a ou un visage ou un son de voix qu'il désapprouve ? l'un & l'autre sont agréables en Troile , & il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir, tout devient avec le tems au dessous de ses soins , comme il est au dessus de vouloir se

soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir ; c'est beaucoup qu'il forte quelquefois de ses meditations & de sa taciturnité pour contredire , & que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit ; bien loin d'attendre de luy qu'il défere à vos sentimens , qu'il soit complaisant, qu'il vous louë , vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours vôtre approbation , ou qu'il souffre vôtre complaisance.

* Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprès de vous dans une voiture publique , à une fête ou à un spectacle, & il ne vous coûtera bien-tôt pour le connoître que de l'avoir écouté ; vous sçauvez son nom, sa demeure , son pais, l'état de son bien , son employ , celui de son pere , la famille dont est sa mere , sa parenté , ses alliances, les armes de sa maison ; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets, & un carrosse.

* Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé: il y en a d'autres qui ont une fade attention à

ce qu'ils disent , & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme paîtris de phrases & de petits tours d'expression , concertez dans leur geste & dans tout leur maintien ; ils sont *puristes* * & ne hazardent pas le moindre mot , quand il devroit faire le plus bel effet du monde : rien d'heureux ne leur échape , rien ne coule de source & avec liberté ; ils parlent proprement & ennuyeusement.

* Gens
qui affectent une
grande
pureté de
langage.

* L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soy & de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer , ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits & même réjouis , qu'à être goûtez & applaudis ; & le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

* Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ny dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des idées vaines & pueriles , qui ne servent point à perfectionner le goût , & à nous rendre meilleurs : nos

pensées doivent être un effet de nôtre jugement.

* C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler , ny assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

* Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne , ou qu'elle est mauvaise , & les raisons pourquoy elle est telle , demande du bon sens & de l'expression , c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, & qui emporte la preuve de ce qu'on avance , ou qu'elle est exécrationnelle , ou qu'elle est miraculeuse.

* Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation , jusques aux choses les plus indifferentes , par de longs & de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oui & non , merite d'être crû : son caractère jure pour luy , donne créance à ses paroles & luy attire toute sorte de confiance.

* Celuy qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité , qu'il ne nuit à personne , qu'il consent que

le mal qu'il fait aux autres luy arrive , & qui jure pour le faire croire , ne sçait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sçauroit empêcher par toute sa modestie, qu'on ne dise de luy ce qu'un malhonnête homme sçait dire de soy.

* *Cleon* parle peu obligeamment ou peu juste , c'est l'un ou l'autre ; mais il ajoute qu'il est fait ainsi, & qu'il dit ce qu'il pense.

* Il y a parler bien, parler aisément, parler juste , parler à propos : c'est pecher contre ce dernier genre , que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont reduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de la santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus & de ses ameublemens, un homme qui n'a ni rentes ni domicile ; en un mot de parler de son bonheur devant des misérables : cette conversation est trop forte pour eux, & la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

* Pour vous, dit *Entiphron*, vous êtes riche , ou vous devez l'être , dix mille

livres de rente, & en fonds de terre, cela est beau, cela est doux, & l'on est heureux à moins, pendant que luy qui parle ainsi, a cinquante mille livres de revenu, & qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il merite; il vous taxe, il vous apprecie, il fixe vôtre dépense, & s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune, & de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter; il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si desobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

* Quelqu'un suivant la pente de la coutume qui veut qu'on loue, & par l'habitude qu'il a à la flatterie & à l'exageration, congratule *Theodeme* † sur un discours qu'il n'a point entendu, & dont personne n'a pû encore luy rendre compte, il ne laisse pas de luy parler de son genie, de son geste, & sur tout de la fidelité de sa memoire; & il est vray que *Theodeme* est demeuré court.

† L'Abbé de Robbé,

* L'on voit des gens brusques; inquiets, *suffisans*, * qui bien qu'oisifs, & sans aucune affaire qui les appelle ailleurs, vous expedient, pour ainsi dire,

* Le Premier Président,

en peu de paroles , & ne songent qu'à se dégager de vous ; on leur parle encore qu'ils sont partis & ont disparu , ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer ; ils sont peut-être moins incommodes.

* L'Ablé
de Rubec.

* Parler & offenser pour de certaines gens est précisément la même chose ; ils sont piquans & amers , leur style est mêlé de fiel & d'absynthe , la raillerie , l'injure , l'insulte leur découlent des lèvres comme leur salive ; il leur seroit utile d'être nez muets ou stupides , ce qu'ils ont de vivacité & d'esprit leur nuit d'avantage que ne fait à quelques autres leur sottise : ils ne se contentent pas toujours de répliquer avec rigueur , il attaquent souvent avec insolence ; ils frappent sur tout ce qui se trouve sous leur langue , sur les présens , sur les absens , ils heurtent de front & de côté comme des Béliers ; demande-t'on à des Béliers qu'ils n'aient pas de cornes ? de même n'espère-t'on pas de réformer par cette peinture des naturels si durs , si farouches , si indociles ; ce que l'on peut faire de mieux d'aussi loin qu'on les découvre , est

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 241
est de les fuir de toute sa force & sans
regarder derriere soy.

Il y a des gens d'une certaine étoffe
ou d'un certain caractère avec qui il
ne faut jamais se commettre , de qui
l'on ne doit se plaindre que le moins
qu'il est possible , & contre qui il n'est
pas même permis d'avoir raison.

* Entre deux personnes qui ont eu
ensemble une violente querelle dont
l'un a raison & l'autre ne l'a pas, ce que
la plupart de ceux qui y ont assisté ne
manquent jamais de faire , ou pour se
dispenser de juger, ou par un tempera-
ment qui m'a toujours paru hors de sa
place, c'est de condamner tous les deux:
leçon importante : motif pressant
& indispensable de fuir à l'Orient,
quand le fait est à l'Occident , pour
éviter de partager avec luy le même
tort.

* Je n'aime pas un homme que je ne
puis aborder le premier , ny saluer
avant qu'il me saluë , sans m'avilir à
ses yeux , & sans tremper dans la bon-
ne opinion qu'il a de luy-même.

MONTAGNE diroit : * *Je veux avoir
mes coudées franches , & être courtois
& affable à mon point , sans remords*

* Imité
de Mon-
tagne.

ni consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant , & aller au rebours de mon naturel , qui m'enmeine vers celuy que je trouve à ma rencontre. Quand il m'est égal , & qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe son bon accueil ; je le questionne sur sa disposition & santé , je luy fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ni être, comme disent aucuns , sur le qui vive : celuy là me déplaît , qui par la connoissance que j'ay de ses coûtumes & façons d'agir me tire de cette liberté & franchise : comment me res-souvenir tout à propos & d'aussi loin que je vois cet homme , d'emprunter une contenance grave & importante , & qui l'avertisse que je crois le valoi bien & au delà ; pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez & conditions , & des siennes mauvaises , puis en faire la comparaison : c'est trop de travail pour moy , & ne suis du tout capable de si roide & si subite attention ; & quand bien elle m'auroit succédé une premiere fois, je ne l'isserois de fléchir & me dementir à une subite tache : je ne puis me forcer & contraindre pour quelconque à être fier.

* Avec de la vertu, de la capacité & une bonne conduite l'on peut être in-

supportable ; les manieres que l'on negligé comme de petites choses , sont souvent ce qui fait que les hommes décident de vous en bien ou en mal ; une legere attention à les avoir douces & polies, prévient leurs mauvais jugemens ; il ne faut presque rien pour être crû fier , incivil , méprisant , desobligeant , il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

* La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance , la gratitude , elle en donne du moins les apparences, & fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être interieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse , l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage & les coutumes reçues ; elle est attachée aux tems , aux lieux , aux personnes , & n'est point la même dans les deux sexes ny dans les différentes conditions ; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner , il fait qu'on la suit par imitation , & que l'on s'y perfectionne ; il y a des temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse ; & il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens , ou à une vertu

solide : il est vray que les manieres polies donnent cours au merite & le rendent agreable ; & qu'il faut avoir de bien éminentes qualitez, pour se soutenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres les autres soient contents de nous & d'eux-mêmes.

* C'est une faute contre la politesse que de louer immoderément en presence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument , quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers , un autre Poëte.

* Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les presens qu'on leur fait, & dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, & faire selon leur goût; le dernier est preferable.

* Il y auroit une espece de ferocité à rejeter indifferemment toute sorte de louanges; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincerement des choses louables.

* Un homme d'esprit , & qui est né fier ne perd rien de sa fierté & de sa roideur pour se trouver pauvre ; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur , le rendre plus doux & plus sociable , c'est un peu de prospérité.

* Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère: il faut dans le commerce des pièces d'or, & de la monnoye.

* Vivre avec des gens qui sont brouillez, & dont il faut écouter de part & d'autre les plaintes reciproques, c'est pour ainsi dire , ne pas sortir de l'audience , & entendre du matin au soir plaider & parler de procès.

* L'on sçait des gens qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite ; leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vûë. Ils se sont apperçûs à plus de quatre-vingt ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre, & finir leur société , ils n'avoient plus qu'un jour à vivre , & ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble ; ils se sont dépêchez de rompre avant que de

* Mrs.
Courtin
& de St.
Roman
Conseil-
lers d'Es-
tat.

mourir, ils n'avoient de fonds pour la complaisance que jusques-là ; ils ont trop vécu pour le bon exemple , un moment plutôt ils mouroient sociables, & laissoient après eux un rare modele de la perseverance dans l'amitié.

* L'interieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies & par l'antipathie, pendant que des dehors contens , paisibles & enjouez nous trompent & nous y font supposer une paix qui n'y est point; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que vôtre retraite pour recommencer.

* Dans la société c'est la raison qui plie la premiere: les plus sages sont souvent menez par le plus fou & le plus bizarre ; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode; l'on évite de le heurter, tout le monde luy cède ; la moindre serenité qui paroît sur son visage , luy attire des éloges , on luy tient compte de n'être pas toujours insupportable ; il est craint , menagé , obéi , quelquefois aimé.

* Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collatéraux, ou qui en ont encore, & dont il s'agit d'hériter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

* *Cléante* est un très honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde & la plus raisonnable; chacun de sa part fait tout le plaisir & tout l'agrément des sociétés où il se trouve; l'on ne veut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse: ils se quittent demain, & l'acte de leur séparation est tout dressé chez le Notaire. Il y a sans mentir de certains merites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

* L'on peut compter sûrement sur la dot, le douaire & les conventions, mais foiblement sur *les nourritures*; elles dépendent d'une union fragile de la belle mere & de la bru, & qui perit souvent dans l'année du mariage.

* Un beau pere aime son gendre, aime sa bru. Une belle mere aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est reciproque.

* Ce qu'une marâtre aime le moins

de tout ce qui est au monde , ce sont les enfans de son mari : plus elle est folle de son mari , plus elle est marâtre.

Les marâtres font désertter les villes & les bourgades , & ne peuplent pas moins la terre de mendians , de vagabonds , de domestiques & d'esclaves , que la pauvreté.

* Mrs. * G** & H** sont voisins de campagne , & leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte & solitaire ; éloignez des villes & de tout commerce ; il sembloit que la fuite d'une entière solitude , ou l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison reciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre , qui les rend implacables l'un pour l'autre , & qui perpétuera leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens , & même des freres ne se sont brouillez pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre qui la possèdent seuls , & qui la partagent toute entre eux deux ; je suis persuadé qu'il leur naîtra bien-tôt quelque sujet de rup-

* Mrs.
Herné &
Védeau
Conseil.
lers au
Parle-
ment.

ture , quand ce ne seroit que pour les limites.

* Il est souvent plus court & plus utile de quadrer aux autres, que de faire que les autres s'ajustent à nous.

* J'approche d'une petite ville, & je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre; elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs , & coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids & de l'aquilon ; je la vois dans un jour si favorable, que je compte ses tours & ses clochers ; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, & je dis. Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans ce séjour si délicieux ! Je descends dans la ville , où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent, j'en veux sortir.

* Il y a une chose que l'on n'a point vüe sous le ciel, & que selon toutes les apparences on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont unies, & où les cousins se voyent avec confiance ; où un mariage n'engendre point une guerre civile ; où la querelle

des rangs ne se réveille pas à tous momens par l'offrande, l'encens & le pain benin, par les processions & par les obseques; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge & la médifance, où l'on voit parler ensemble le Bailly & le Président, les Elûs & les Aîsés; où le Doyen vit bien avec ses Chanoines, où les Chanoines ne dédaignent pas les Chapelains, & où ceux-cy souffrent les Chantres.

Les Provinciaux & les fots sont toujours prêts à se fâcher, & à croire qu'on se moque d'eux, ou qu'on les méprise: il ne faut jamais hazarder la plaisanterie, même la plus douce & la plus permise qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

* On ne prime point avec les grands, ils se défendent par leur grandeur; ni avec les petits, ils vous repoussent par le *qui vive*.

* Tout ce qui est mérite se sent, se discerne, se devine réciproquement; si l'on vouloit être estimé, il faudroit vivre avec des personnes estimables.

* Celuy qui est d'une éminence au dessus des autres, qui se met à couvert.

de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

* Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, & dont nous ne haïssons pas à être raillez, ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

* Rire des gens d'esprit, c'est le privilege des fots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, je veux dire sans consequence.

* La mocquerie est souvent indigence d'esprit.

* Vous le croyez vôtre duppe; s'il feint de l'être, qui est plus duppe de luy ou de vous?

* Si vous observez avec soin, qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contents de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

* Le dédain & le rengorgement dans la société attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

* Le plaisir de la société entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs, &

par quelque difference d'opinion sur les sciences : par là ou l'on s'affermir dans les sentimens , ou l'on s'exerce & l'on s'instruit par la dispute.

* L'on ne peut aller loin dans l'amitié , si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

* Combien de belles & inutiles raisons à étaler à celui qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille : les choses de dehors qu'on appelle les événemens, sont quelquefois plus fortes que la raison & que la nature. Mangez , dormez , ne vous laissez point mourir de chagrin , songez à vivre ; harangues froides & qui réduisent à l'impossible. Etes-vous raisonnable de vous tant inquiéter ? N'est-ce pas dire , êtes-vous fou d'être malheureux ?

* Le conseil si nécessaire pour les affaires, est quelquefois dans la société nuisible à qui le donne, & inutile à celui à qui il est donné : sur les mœurs vous faites remarquer des défauts , ou que l'on n'avouë pas , ou que l'on estime des vertus : sur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroissent ad-

mirables à leur Auteur , où il se complait d'avantage , où il croit s'être surpassé luy-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis , sans les avoir rendus ni meilleurs , ni habiles.

* L'on n'a vû il n'y a pas long-tems un cercle de personnes des deux sexes , liées ensemble par la conversation & par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible ; une chose dite entr'eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure , sur laquelle on encherissoit par de vraies énigmes , toujours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appelloient délicatesse , sentimens , tour , & finesse d'expression , ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus , & à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne falloit pour fournir à ces entretiens ni bon sens , ni jugement , ni memoire , ni la moindre capacité ; il falloit de l'esprit , non pas du meilleur , mais de celuy qui est faux , & où l'imagination a trop de part.

* Je le sçay , *Theobalde* , vous êtes vieilli , mais voudriez-vous que je crusse que vous êtes baillé , que vous n'êtes

tes plus Poëtes ni bel esprit , que vous êtes présentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage, que méchant auteur ; que vous n'avez plus rien de naïf & de délicat dans la conversation, votre air libre & présomptueux me rassure & me persuade tout le contraire : vous êtes donc aujourd'huy tout ce que vous fûtes jamais , & peut-être meilleur ; car si à votre âge vous êtes si vif & si impétueux , quel nom, Thobalde , falloit-il vous donner dans votre jeunesse , & lorsque vous étiez la *Coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous & sur votre parole , qui disoient , *Cela est délicieux ; qu'a-t'il dit ?*

* L'on parle impétueusement dans les entretiens , souvent par vanité ou par humeur , rarement avec assez d'attention : tout occupé de desir de répondre à ce qu'on n'écoute point , l'on suit ses idées , & on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autrui : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité , l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces sorts de conversations & les écrire , se

roit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

* Il a regné pendant quelque tems une sorte de conversation fade & puerile , qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient rélation au cœur , & à ce qu'on appelle passion ou tendresse ; la lecture de quelques Romans les avoit introduites parmi les honnêtes gens de la Ville & de la Cour ; ils s'en sont défaits , & la Bourgeoisie les a reçûes avec les équivoques.

* Quelques femmes de la Ville ont la délicatesse de ne pas sçavoir , ou de n'oser dire le nom des rues , des places & de quelques endroits publics, qu'elles ne croient pas assez nobles pour être connus : elles disent *Le Louvre*, *la Place Royale* ; mais elles usent de tours & de phrases plutôt que de prononcer de certains noms , & s'ils leur échappent , c'est du moins avec quelque altération du mot , & après quelques façons qui les rassurent ; en cela moins naturelles que les femmes de la Cour , qui ayant besoin dans le discours des *Halles*, du *Châtelet* , ou de choses semblables, disent , *les Halles* , *le Châtelet*.

* Si l'on feint quelquefois de ne se

pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs , & si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.

* L'on dit par belle humeur , & dans la liberté de la conversation de ces choses froides , qu'à la vérité l'on donne pour telles , & que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrêmement mauvaises : cette maniere basse de plaisanter a passé du peuple à qui elle appartient , jusques dans une grande partie de la jeunesse de la Cour qu'elle a déjà infectée ; il est vrai qu'il y entre trop de fadeur & de grossièreté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin , & qu'elle fasse de plus grands progres dans un país qui est le centre du bon goût & de la politesse : l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent ; car bien que ce ne soit jamais sérieusement, elle ne laisse pas de tenir la place dans leur esprit & dans le commerce ordinaire , de quelque chose de meilleur.

* Entre dire de mauvaises choses , ou en dire de bonnes que tout le monde sçait , & les donner pour nouvelles , je n'ay pas à choisir.

* *Lucain a dit une jolie chose ; il y a un beau mot de Claudien , il y a cet endroit de Seneque : & là-dessus une longue suite de Latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas , & qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens & bien de l'esprit ; car ou l'on se passeroit des Anciens , ou après les avoir lûs avec soin , l'on sçauroit encore choisir les meilleurs , & les citer à propos.*

* *Hermagoras ne sçait pas qui est Roy de Hongrie ; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du Roy de Boheme : ne luy parlez pas des guerres de Flandre & de Hollande , dispensez-le du moins de vous répondre , il confond les tems, il ignore quand elles ont commencé , quand elles ont fini, combats , sièges, tous luy est nouveau ; mais il est instruit de la guerre des Géans , il en raconte le progrès & les moindres détails , rien ne luy est échappé : il débrouille de même l'horrible cahos des deux Empires, le Babylonien & l'Assyrien ; il connoît à fond les Egyptiens & leurs dynasties. Il n'a jamais vû Versailles, il ne le verra point ; il*

* Henry
le Grand.

a presque vû la Tour de Babel : il en compte les degrez , il sçait combien d'Architectes ont presidé à cet ouvrage , il sçait le nom des Architectes. Diray-je qu'il croit * Henry IV. fils d'Henry III. il neglige du moins de rien connoître aux Maisons de France , d'Autriche , de Baviere ; qu'elles minuties , dit-il ! pendant qu'il recite de memoire toute une liste des Rois des Medes , ou de Babylone , & que les noms d'Aproral d'Herigebal , de Noesnemordach , de Mardokempad luy sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS. & de BOURBON. Il demande si l'Empereur a jamais été marié ; mais personne ne luy apprendra que Ninus a eu deux femmes. On luy dit que le Roy jouit d'une santé parfaite ; & il se souvient que Thetmosis un Roy d'Egypte étoit valetudinaire , & qu'il tenoit cette complexion de son ayeul Alipharmutosis. Que ne sçait-il point ? quelle chose luy est cachée de la venerable antiquité ? il vous dira que Semiramis , ou selon quelques-uns Serimaris , parloit comme son fils Nyniat , qu'on ne les distinguoit pas à la parole ; si c'étoit

parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils , ou le fils une voix effeminée comme sa mere , qu'il n'ose pas le décider ; il vous revelera que Nembrot étoit gaucher , & Sesostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerces ait été appelé longuemain ; parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux , & non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre : & il ajoute qu'il y a des Auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite , qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'étoit la gauche.

Afcagne est Statuaire , Hegion Fondeur , Æschine Foulon , & *Cydias* bel esprit , c'est sa profession , il a une enseigne , un atelier , des ouvrages de commande , & des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous sçauroit rendre de plus d'un mois les Stances qu'il vous a promises , s'il ne manque de parole à *Dosithée* qui l'a engagé à faire une Elegie ; une Idylle est sur le métier , c'est pour *Crantor* qui le presse & qui lui laisse esperer un riche salaire , prose , vers , que voulez-vous ? il réussit également en l'un & en l'autre ; deman-

dez-lui des lettres de consolation , ou sur une absence , il les entreprendra , prenez-les toutes faites , & entrez dans son magasin, il y a à choisir : il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-tems à un certain monde, & de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare & d'une exquisite conversation; & là ainsi que le Musicien chante , & que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis , Cydias après avoir touffé , relevé sa manchette, étendu la main & ouvert les doigts, débite gravement les pensées quintessentiées, & les raisonnemens sophistiques : différent de ceux qui convenant de principes, & connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *il me semble*, dit-il, gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites*, ou, *je ne saurois être de vôtre opinion*, ou bien, *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre*, mais *il y a trois choses*, ajoutet'il, *à considérer* & il en ajoute une quatrième : fade discouteur qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assem-

blée , qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit, ou de sa Philosophie, & mettre en œuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive , il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûë ny le vray ny le faux, ny le raisonnable ny le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres , & d'être de l'avis de quelqu'un ; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené luy-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives & sans réplique Cydias s'égale à Lucien & à Seneque *, se met au dessus de Platon, de Virgile & de Theocrite ; & son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion : uny de goût & d'interêt avec les contempteur d'Homere , il attend paisiblement que les hommes détrompez luy préfèrent les Poëtes modernes: il se met en ce cas à la tête de ces derniers , & il sçait à qui il adjuge la seconde place.

C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique; celui qui ne sçait rien , croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre luy-même ;

* Philosophe & Poëte tragique,

celuy qui sçait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré , & parle plus indifferemment.

* Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement , elles se gâtent par l'emphase: il faut dire noblement les plus petites , elles ne soustiennent que par l'expression, le ton & la maniere.

* Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

* Il n'y a gueres qu'une naissance honnête , ou une bonne éducation, qui rende les hommes capables de secret.

* Toute confiance est dangereuse si elle n'est entiere ; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire , ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

* Des gens vous promettent le secret , & ils le revelent eux-mêmes, & à leur insçû; ils ne remuent pas les levres & on les entend ; on lit sur leur front & dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparents: d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée , mais ils

parlent & agissent de maniere qu'on la découvre de soy-même : enfin quelques-uns méprisent vôtre secret de quelque consequence qu'il puisse être : *C'est un mystere , un tel m'en a fait part & m'a défendu de le dire , & ils le disent.*

* *Nicandre* s'entretient avec *Elise* de la maniere douce & complaisante dont il a vécu avec sa femme depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort; il a déjà dit qu'il regrette qu'elle ne lui ait pas laissé des enfans , & il le repete : il parle des maisons qu'il a à la ville, & bien-tôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule les revenus qu'elle lui rapporte , il fait le plan des bâtimens , en décrit la situation, exagere la commodité des appartemens, ainsi que la richesse & la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chere, les équipages : il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu & la societé. Vous êtes si riche, luy disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoy ne pas faire cette acquisition qui étendrait vôtre domaine? On me croit, ajoûte-t'il, plus de bien que je n'en possède. Il n'oublie pas son extra-

Elion & ses alliances; *Monsieur le Surintendant qui est mon cousin ; Madame la Chanceliere qui est ma parente* , voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches , & de ceux même qui sont ses heritiers; *ay-je tort*, dit-il à Elise? *ay-je grand sujet de leur vouloir du bien?* & il l'en fait juge. Il insinuë ensuite qu'il a une santé foible & languissante , & il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant , flatteur , officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprès de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce au moment qu'il parle un cavalier, qui de sa seule présence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté & chagrin, & va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

* Le sage quelquefois évite le monde de peur d'être ennuyé.



DES BIENS DE FORTUNE.

UN homme fort riche peut manger des entremets , faire peindre ses lambris & ses alcoves jouir d'un Palais à la campagne , & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage , mettre un Duc dans sa famille , & faire de son fils un grand Seigneur , cela est juste & de son ressort; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents.

* Une grande naissance, ou une grande fortune annonce le merite, & le fait plutôt remarquer.

* Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition , & le soin que l'on prend, s'il fait une grande fortune , de luy trouver un mérite qu'il n'a jamais eu , & aussi grand qu'il croit l'avoir.

* A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme , ils laissent voir en luy le ridicule qu'ils couvroient, & qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

* Si l'on ne le voyoit de ses yeux , pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange

disproportion que le plus ou le moins de pieces de monnoye met entre les hommes ?

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée , à la Robe , ou à l'Eglise ; il n'y a presque point d'autre vocation.

* Deux Marchands étoient voisins & faisoient le même commerce , qui ont eu dans la suite une fortune toute différente : ils avoient chacun une fille unique , elles ont été nourries ensemble , & ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge & une même condition : l'une des deux pour se tirer d'une extrême misere cherche à se placer , elle entre au service d'une fort grande Dame & l'une des premières de la Cour ; chez sa compagne.

* Si le Financier manque son coup , les Courtisans disent de luy , c'est un Bourgeois , un homme de rien , un malotru ; s'il réüffit , ils luy demandent sa fille.

* Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier , pour en executer un autre & fort différent le reste de leur vie.

* Un homme est laid , de petite tail-

le, & a peu d'esprit ; * l'on me dit à l'oreille ; il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout seul , & il ne m'en fera jamais ny pis ny mieux , si je commence à le regarder avec d'autres yeux , & si je ne suis pas maître de faire autrement , quelle sottise !

* Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot & fort riche , en ridicule ; les rieurs sont de son côté.

* N * * avec un portier rustre , farouche , tirant sur le Suisse ; avec un vestibule & une antichambre , pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un & se morfondre : qu'il paroisse enfin avec une mine grave & une démarche mesurée , qu'il écoute un peu & ne reconduise point ; quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs , il fera sentir de luy-même quelque chose qui approche de la considération.

* Je vais *Clitophon* à votre porte , le besoin que j'ay de vous me chasse de mon lit & de ma chambre : plût aux Dieux que je ne fusse ny votre client ny votre fâcheux : vos esclaves me disent que vous êtes enfermé , & que vous ne pouvez m'écouter que d'une

heure entiere : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué , & ils me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous , Clitiphon , dans cet endroit le plus reculé de votre appartement de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? vous enfilez quelques mémoires , vous collationnez un régître , vous signez , vous paraphes ; je n'avois qu'une chose à vous demander , & vous n'aviez qu'un mot à me répondre , ouy , ou non : voulez-vous être rare , rendez service à ceux qui dépendent de vous , vous le ferez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir : O homme important & chargé d'affaires , qui à votre tour avez besoin de tres offices ! venez dans la solitude de mon cabinet , le Philosophe est accessible , je ne vous remettray point à un autre jour ; vous me trouverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame & de sa distinction d'avec le corps , où la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter , j'admire Dieu dans ses ouvrages , & je cherche par la connoissance de la verité à régler mon esprit & devenir

meilleur ; entrez , toutes les portes vous sont ouvertes , mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant , passez jusqu'à moy sans me faire avertir ; vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent & l'or , si c'est une occasion de vous obliger ; parlez , que voulez-vous que je fasse pour vous ? faut-il quitter mes livres , mes études , mon ouvrage , cette ligne qui est commencée ? quelle interruption heureuse pour moy que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent , l'homme d'affaires , est un Ours qu'on ne sçauroit apprivoiser , on ne le voit dans sa loge qu'avec peine , que dis-je , on ne le voit point , car d'abord on ne le voit pas encore , & bien-tôt on ne le voit plus : l'homme de lettres au contraire est trivial comme une borne au coin des places ; il est vû de tous , & à toute heure , & en tous états , à table , au lit , nud , habillé , sain ou malade ; il ne peut être important , & il ne le veut point être.

* N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses , ils les ont à titre onereux , & qui ne nous accom-

moderoit point : ils ont mis leur repos , leur santé , leur honneur & leur conscience pour les avoir ; cela est trop cher , & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

† Les Par-
tisans,

* Les P. T. S. † nous font sentir routes les passions l'une après l'autre : l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité , on les envie ensuite , on les hait , on les craint , on les estime quelquefois , & on les respecte ; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

* *Sofie* de la livrée a passé par une petite recette à une sousferme ; & par les concussions , la violence & l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs* , il s'est enfin sur les ruines de plusieurs familles élevé à quelque grande ; devenu noble par une charge , il ne luy manquoit que d'être homme de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

† Mc. Be-
lizany.

* *Arfure* † cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint **, entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement , & dont'elle perdoit bien des paroles ; sa vertu étoit obscure , & sa dévotion connue comme sa person-

ne : son mari est entré dans le *huitième* *denier* ; quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un char, on luy porte une lourde queue , l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place , elle le voit de front , n'en perd pas une seule parole ny le moindre geste ; il y a une brigue entre les Prêtres pour la confesser , tous veulent l'absoudre , & le Curé l'emporte.

* L'on porte *Cresus* au Cimetière : de toutes ses immenses richesses que le vol & la concussion luy avoient acquises , & qu'il a épuisées par le luxe & par la bonne chere, il ne luy est pas demeuré de quoy se faire enterrer ; il est mort insolvable , sans biens , & ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vû chez luy ny Julep , ny cordiaux , ny Medecins , ny le moindre Docteur qui l'ait assuré de son salut.

* *Champagne* au sortir d'un long dîner qui luy enfle l'estomach, & dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Syllery signe un ordre qu'on luy presente, qui ôteroit le pain à toute une Province si l'on n'y remedioit : il est excusable, quel moyen de comprendre dans

172 LES CARACTERES
la premiere heure de la digestion
qu'on puisse quelque part mourir de
faim.

† Mr.
Gorge
Partisan
nommé
à present
Mr. Dant-
raigné
gendre du
Marquis
de Valen-
cey.

* *Sylvain* † de ses deniers a acquis
de la naissance & un autre nom , il est
Seigneur de la Paroisse où ses ayeuls
payoient la taille ; il n'auroit pû autre-
fois entrer Page chez *Cleobule* , & il est
son gendre.

* *Dorus* passe en litiere par la Voie
Appienne , précédé de ses affranchis &
de ses esclaves qui détournent le peu-
ple , & font faire place , il ne luy man-
que que des licteurs ; il entre à *Rome*
avec ce cortege , où il semble triom-
pher de la bassesse & de la pauvreté de
son pere *Sanga*.

† De
Langlée

* On ne peut mieux user de sa for-
tune que fait *Periandre* , † elle luy don-
ne du rang , du credit , de l'autorité ;
déjà on ne le prie plus d'accorder son
amitié , on implore sa protection : il a
commencé par dire de soy-même , *un*
homme de ma sorte , il passe à dire , *un*
homme de ma qualité , il se donne pour
tel , & il n'y a personne de ceux à qui
il prête de l'argent , ou qu'il reçoit à
sa table , qui est delicate , qui veuille
s'y opposer : sa demeure est superbe .

un dorique regne dans tous les dehors,
 ce n'est pas une porte, c'est un portique;
 est-ce la maison d'un particulier,
 est-ce un Temple? le peuple s'y trompe;
 il est le Seigneur dominateur de tout le quartier;
 c'est luy que l'on envie & dont on voudroit voir la chute,
 c'est luy dont la femme par son collier de perles s'est fait des ennemies de toutes les Dames du voisinage:
 tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise,
 dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son pere si vieux & si caduc n'est-il mort il y a vingt ans, & avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Periandre! Comment pourra-t'il soutenir ces odieuses parcartes * * Billets
 qui déchiffrent les conditions, & qui d'enterremens;
 souvent font rougir la veuve & les héritiers? les supprimera-t'il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante,
 & aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques? veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *Noble homme*? & peut-être un *Homme honorable*? luy qui est *Messire*.

* Combien d'hommes ressemblent à

ces arbres déjà forts & avancez que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placez dans les beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, & qui ne connoissent ny leurs commencemens ny leurs progresz.

* Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands Noms portez, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs maisons antiques possédées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs métayers; quelle opinion pourroient-ils avoir de nôtre siècle?

* Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens & les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

* Si vous entrez dans les cuisines, où l'on voit réduit en art & en méthode le secret de flater vôtre goût, & de vous faire manger au delà du nécessaire; si vous examinez en détail tous les apprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prépare;

si vous regardez par quelles mains elles
 passent , & toutes les formes différen-
 tes qu'elles prennent avant de devenir
 un mets exquis , & d'arriver à cette
 propreté & à cette élégance qui char-
 ment vos yeux , vous font hésiter sur
 le choix , & prendre le party d'essayer
 de tout ; si vous voyez tout le repas
 ailleurs que sur une table bien servie ,
 quelles saletez , quel dégoût ! Si vous
 allez derriere un Théâtre , & si vous
 comptez les poids , les rouës , les cor-
 dages qui font les vols & les machi-
 nes ; si vous considérez combien de
 gens entrent dans l'exécution de ces
 mouvemens , quelle force de bras , &
 quelle extension de nerfs ils y emplo-
 yent , vous direz sont-ce là les princi-
 pes & les ressorts de ce spectacle si beau,
 si naturel , qui paroît animé & agir de
 soy-même ? vous vous recrierez, quels
 efforts ! quelle violence ! de même
 n'approfondissez pas la fortune des Par-
 tisans.

* Ce garçon † si frais , si fleuri , & † L'Ar-
 d'une si belle santé est Seigneur d'une chevê-
 Abbaye & de dix autres Benefices ; tous que de
 ensemble luy rapportent six-vingts mil- Rheims
 le livres de revenu , dont il n'est payé

qu'en medailles d'or. Il y a ailleurs six-vingts familles indigentes qui ne se chauffent point pendant l'hyver , qui n'ont point d'habits pour se couvrir , & qui souvent manquent de pain , leur pauvreté est extrême & honteuse : quel partage ! & cela ne prouve-t'il pas clairement un avenir ?

† Mr.
Laugeois
Partisan
beau-pe-
re de Mr.
de Tou-
ville.

* *Chrysispe* † homme nouveau & le premier noble de sa race, aspirait il y a trente années à se voir un jour deux mille livres de rente pour tout bien , c'étoit là le comble de ses souhaits & sa plus haute ambition , il l'a dit ainsi , & on s'en souvient : il arrive par je ne sçay quels chemins jusques à donner

* Le Ma-
réchal de
Tour-
ville son
gendre.

en revenu à l'une de ses filles * pour sa dot , ce qu'il desiroit luy-même d'avoir en fonds pour toute fortune pendant sa vie ; une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir , & il a un grand nombre d'enfans , ce n'est qu'en avancement d'hoirie , il y a d'autres biens à espérer après sa mort : il vit encore , quoy qu'allez avancé en âge , & il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

* Laissez faire *Ergaste*, † & il exigera † Le Ra-
 un droit de tous ceux qui boivent de ron de
 l'eau de la riviere, ou qui marchent sur Beauvais,
 la terre ferme : il sçait convertir en or
 jusques aux roseaux , aux joncs , & à
 l'ortie: il écoute tous les avis, & propo-
 se tous ceux qu'il a écoutez. Le Prince
 ne donne aux autres qu'aux dépens
 d'*Ergaste*, & ne leur fait de graces que
 celles qui luy étoient dûës ; c'est une
 faim insatiable d'avoir & de posséder: il
 trafiqueroit des arts & des sciences , &
 mettroit en parti jusques à l'harmonie;
 il faudroit , s'il en étoit crû , que le
 peuple , pour avoir le plaisir de le voir
 riche, de lui voir une meute & une écu-
 rie , pût perdre le souvenir de la musi-
 que d'*Orphée* , & se contenter de la
 sienne.

* Ne traitez pas avec *Criton*; il n'est
 touché que de ses seuls avantages ; le
 piège est tout dressé à ceux à qui sa
 charge, sa terre, ou ce qu'il possède, fe-
 ront envie ; il vous imposera des con-
 ditions extravagantes; il n'y a nul mé-
 nagement & nulle composition à at-
 tendre d'un homme si plein de ses inte-
 rêts , & si ennemi des vôtres : il lui faus-
 une duppe.

† Mr.
Bertier
dont on
fait cou-
rir les
médita-
tions.

* *Brontin*, † dit le peuple, fait des re-
traites, & s'enferme huit jours avec des
Saints; ils ont leurs méditations, & il a
les siennes.

* Le peuple souvent a le plaisir de la
tragedie; il voit perir sur le théâtre un
monde les personnages les plus odieux,
qui ont fait le plus de mal dans diver-
ses scènes, & qu'il a le plus haïs.

* Si l'on partage la vie des P. T. S.
en deux portions égales; la première
vive & agissante est toute occupée à
vouloir affliger le peuple, & la seconde
voisine de la mort à se déceler & à se
ruiner les uns les autres.

* Cet homme qui a fait la fortune
de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pû
soutenir la sienne, ny assurer avant sa
mort celle de sa femme & de ses en-
fans: ils vivent cachez & malheureux:
quelque bien instruit que vous soyez
de la misere de leur condition, vous ne
pensez pas à l'adoucir, vous ne le pou-
vez pas en effet, vous tenez table, vous
bâtissez; mais vous conservez par re-
connoissance le portrait de votre bien-
facteur, qui a passé à la verité du cabi-
net à l'antichambre, quels égards! il
pouvoit aller au garde-meuble.

* Il y a une dureté de compléxion ; il y en a un autre de condition & d'état ; l'on tire de celle-cy comme de la première de quoy s'endurcir sur la misère des autres , diray-je même , de quoy ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon Financier ne pleure ny ses amis , ny sa femme , ny ses enfans.

* Fuyez , retirez-vous , vous n'êtes pas assez loin : je suis, dites-vous, sous l'autre tropique : passez sous le pole, & dans l'autre hémisphère ; montez aux étoiles si vous le pouvez : m'y voilà : fort bien , vous êtes en sûreté : je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable , qui veut aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin & à sa rencontre, & quoy qu'il en puisse coûter aux autres , pourvoir à luy seul, grossir sa fortune, & regorger de bien.

* Faire fortune est une si belle phrase , & qui dit une si bonne chose , qu'elle est d'un usage universel : on la connoît dans toutes les langues , elle plaît aux étrangers & aux barbares , elle régne à la Cour & à la Ville, elle a percé les Cloîtres & franchy les murs.

des Abbayes de l'un & de l'autre sexe ; il n'y a point de lieux sacrez où elle n'ait pénétré , point de désert ny de solitude où elle soit inconnüe.

* A force de faire de nouveaux contrats , ou de sentir son argent grossir dans ses coffres , on se croit enfin une bonne tête, & presque capable de gouverner.

* Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune , & sur tout une grande fortune : ce n'est ny le bon ny le bel esprit, ny le grand ny le sublime, ny le fort ny le délicat ; je ne sçay précisément lequel c'est, & j'attends que quelqu'un veuille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'experience pour faire sa fortune ; l'on y songe trop tard, & quand enfin l'on s'en avise , l'on commence par des faits que l'on n'a pas toujours le loisir de reparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit genie peut vouloir s'avancer : il neglige tout , il ne pense du matin au soir , il ne rêve la nuit qu'à une seule chose , qui est de s'avancer : il a commencé de bonne heure & dès son adolescence à se mettre

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 281
dans les voyes de la fortune ; s'il trouve une barriere de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, & va à droit & à gauche selon qu'il y voit du jour & d'apparence, & si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté ; il est déterminé par la nature des difficultez, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures, son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de grands talens & une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, & s'il est plein & embarrassé, prendre la terre & aller à travers des champs, puis regagner la premiere route, la continuer, arriver à son terme ? faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche & accredité ?

Il y a même des stupides, & j'ose dire des imbecilles qui se placent en de beaux postes, & qui sçavent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle maniere d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie ; quelqu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou

bien le hazard seul les y a fait rencontrer : on leur a dit , voulez-vous de l'eau ? puisez ; & ils ont puisé.

* Quand on est jeune, souvent on est pauvre; ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions , ou les successions ne sont pas échûës : l'on devient riche & vieux en meme-temps ; tant il est rare que les hommes puissent réunir tous leurs avantages ; & si cela arrive à quelques uns , il n'y a pas de quoy leur porter envie ; ils ont assez à perdre par la mort , pour meriter d'être plaints.

* Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune , elle n'est pas faite à cinquante; l'on bâtit dans sa vieillesse, & l'on meurt quand on est aux peintres & aux vitriers.

* Quel est le fruit d'une grande fortune , si ce n'est jouir de la vanité , de l'industrie, du travail , & de la dépense de ceux qui sont venus avant nous ; & de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

* L'on ouvre & l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; & l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

* Le marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire; il a le catin & les faux jours afin d'en cacher les défauts, & qu'elle paroisse bonne; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses & mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix; un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut; & il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la luy paye en or qui soit de poids.

* Dans toutes les conditions le pauvre est bien proche de l'homme de bien, & l'opulent n'est guères éloigné de la friponnerie; le sçavoir faire & l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

* De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court & le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

* Les hommes pressés par les besoins de la vie, & quelquefois par le désir du gain ou de la gloire, cultivent des ta-

lens profanes , ou s'engagent dans des professions équivoques , & dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le péril & les conséquences ; ils les quittent ensuite par une devotion discrète qui ne leur vient jamais qu'après qu'ils ont fait leur récolte , & qu'ils jouissent d'une fortune bien établie.

* Il y a des misères sur la terre qui faussent le cœur ; il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens , ils redoutent l'hyver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre & les saisons pour fournir à sa délicatesse: de simples Bourgeois , seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles: tiennne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être , si je le puis , ny malheureux ny heureux: je me jette & me réfugie dans la médiocrité.

* On sçait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque , & que personne ne les soulage ; mais s'il est vray que les riches soient colérés , c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veuille leur résister.

* Celuy-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consomme : celuy-là est pauvre dont la dépense excède la recette.

Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mille livres.

Il n'y a rien qui se soutienne plus long-temps qu'une médiocre fortune ; il n'y a rien dont on voye mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vray que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin , un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on desire ; l'ambitieux & l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

* Les passions tyrannisent l'homme & l'ambition suspend en luy les autres passions , & luy donne pour un temps les apparences de toutes les vertus : ce *Triphon* qui a tous les vices, je l'ay crû sobre, chaste, liberal, humble, & même devot : je le croirois encore , s'il n'eût enfin fait sa fortune.

L'on ne se rend point sur le desir de

posséder & de s'agrandir; la bile gagne, & la mort approche, qu'avec un visage flétri, & des jambes déjà foibles, l'on dit, *ma fortune, mon établissement.*

* Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbecilité des autres.

* Les traits découvrent la complexion & les mœurs; mais la mine désigne les biens de fortune: le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

* *Chrysante* homme opulent & impertinent ne peut pas être vû avec *Eugene* qui est homme de merite, mais pauvre; il croiroit en être deshonoré. *Eugene* est pour *Chrysante*, dans les mêmes dispositions: ils ne courent pas risque de se heurter.

* Quand je vois de certaines gens qui me prévenoient autrefois par leurs civilitez, attendre au contraire que je les saluë, & en être avec moy sur le plus ou sur le moins, je dis en moy-même, fort bien, j'en suis ravy, tant mieux pour eux; vous verrez que cet hommey est mieux logé, mieux meublé & mieux nourry qu'à l'ordinaire, qu'il sera entré depuis quelques mois dans

quelque affaire , où il aura déjà fait un gain raisonnable : Dieu veuille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser.

* Si les pensées , les livres & leurs auteurs dépendoient des riches & de ceux qui ont fait une belle fortune , quelle proscription ! Il n'y auroit plus de rappel : quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les sçavans; quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chetifs* que leur mérite n'a ny placez ny enrichis , & qui en sont encore à penser & à écrire judicieusement : il faut l'avouer , le present est pour les riches, & l'avenir pour les vertueux & les habiles. HOMERE est encore, & sera toujours: les Receveurs de droits, les Publicains ne sont plus, ont-ils été? Leur patrie, leurs noms sont-ils connus ? y a-t-il eu dans la Grece des Partisans? que sont devenus ces importants personnages qui méprisoient Homere ; qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter , qui ne luy rendoient pas le salut , ou qui le saluoient par son nom, qui ne daignoient pas l'associer à leur table ; qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche, & qui

faisoit un livre ! que deviendront les *Fauconnets*? † iront-ils aussi loin dans la posterité que DESCARTES né François & mort en Suède ?

† Mr. Berthelot & ses parens. Qui se sont enrichis dans le bail des fermes du Roy sous le nom de Fauconnets.

* Du même fond d'orgueil dont l'on s'éleve fièrement au dessus de ses inferieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui sont au dessus de soy : c'est le propre de ce vice qui n'est fondé ny sur le merite personnel , ny sur la vertu , mais sur les richesses , les postes, le credit, & sur de vaines sciences , de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espece de biens , & estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excède la nôtre.

* Il y a des ames sales , paîtries de boyë & d'ordure, éprises du gain & de l'interêt, comme les belles ames le sont de la gloire & de la vertu ; capables d'une seule volupté , qui est celle d'acquiescer ou de ne point perdre ; curieuses & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs debiteurs , toujours inquietes sur le rabais , ou sur le décri des monnoyes , enfoncées , & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne sont
ny

ny parens , ny amis , ny citoyens , ny Chrétiens , ny peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

* Commençons par excepter ces ames nobles & courageuses, s'il en reste encore sur la terre , secourables , ingénieuses à faire du bien , que nuls besoins , nulle disproportion , nuls artifices ne peuvent separer de ceux qu'ils se sont une fois choisis pour amis ; & après cette précaution , disons hardiment une chose triste & douloureuse à imaginer : il n'y a personne au monde si bien liée avec nous de société & de bienveillance , qui nous aime, qui nous goûte : qui nous fait mille offres de services , & qui nous sert quelquefois ; qui n'ait en soy par l'attachement à son interet des dispositions tres-proches à rompre avec nous , & à devenir nôtre ennemy.

* Pendant qu'*Oronte* † augmente † Mr. Des
avec ses années son fond & les reve-
nus , une fille naît dans quelque famil-
le , s'élève , croit , s'embellit , & entre
dans sa seizième année : il se fait prier
à cinquante ans pour l'épouser, jeune ,
belle , spirituelle : cet homme sans
naissance , sans esprit , & sans le moi-

† Mr. Des
aravoye
partisan
dans les
fermes
du Roy.

dre merite est preferé à tous ses rivaux.

* Le mariage qui devoit être à l'homme une source de tous les biens ; luy est souvent par la disposition de sa fortune un lourd fardeau sous lequel il succombe : c'est alors qu'une femme & des enfans sont une violente tentation à la fraude, au mensonge, & aux gains illicites ; il se trouve entre la friponnerie, & l'indigence , étrange situation !

Epouser une veuve en bon François signifie faire sa fortune : il n'opere pas toujours ce qu'il signifie.

* Celui qui n'a de partage avec ses freres que pour vivre à l'aise bon praticien, veut être Officier, le simple Officier se fait Magistrat ; & le Magistrat veut présider : & ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrez & indigens , après avoir tenté au delà de leur fortune , & forcé , pour ainsi dire, leur destinée , incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches , & de demeurer riches.

* Dîne bien, *Clearque* , soupe le soir, mets du bois au feu , achète un manteau , tapisse ta chambre , tu n'aimes point ton heritier , tu ne le connois point , tu n'en as point.

* Jeune on conserve pour sa vieillesse : vieux on épargne pour la mort. L'héritier prodigue paye de superbes funeraillles , & dévore le reste.

* L'avare dépense plus mort en un seul jour , qu'il ne faisoit vivant en dix années ; & son héritier plus en dix mois , qu'il n'a scû faire luy même en toute sa vie.

* Ce que l'on prodigue on l'ôte à son héritier : ce que l'on épargne sordidement , on se l'ôte à soy-même. Le milieu est justice pour soy & pour les autres.

* Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres ; & reciproquement les peres à leurs enfans , sans le titre d'héritiers.

* Triste condition de l'homme , & qui dégoûte de la vie : il faut suër , veiller : fléchir , dépendre pour avoir un peu de fortune ; ou la devoir à l'agonie de nos proches : celuy qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt , est homme de bien.

* Le caractère de celui qui veut hériter de quelqu'un , rentre dans celui du complaisant , nous ne sommes point mieux flattez , mieux obéis , plus suivis ,

plus entourez, plus cultivez, plus ménagez, plus caressez de personne pendant nôtre vie, que de celuy qui croit gagner à nôtre mort; & qui desiré qu'elle arrive.

* Tous les hommes par les postes differens , par les titres & par les successions se regardent comme héritiers les uns des autres , & cultivent par cet intérêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret & enveloppé de la mort d'autrui ; le plus heureux dans chaque condition , est celuy qui a plus de choses à perdre par sa mort & à laisser à son successeur.

* L'on dit du jeu qu'il égale les conditions ; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, & il y a entre telle & telle condition un abîme d'intervalle si immense & si profond : que les yeux souffrent de voir de telles extrémités se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne ; ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent & qui offensent l'oreille ; comme de ces bruits ou de ces sons qui font fremir : c'est en un mot un renversement de toutes les bienséances. Si l'on m'oppose que c'est la pratique de tout l'Occident , je

réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde , & que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excès de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessés de leur *Zombaye* * & de leurs autres prosternations.

* Une tenue d'Etats, ou les Chambres assemblées pour une affaire très-capitale , n'offrent point aux yeux rien de si grave & de si sérieux , qu'une table de gens qui jouent un grand jeu ; une triste severité regne sur leurs visages ; implacables l'un pour l'autre & irreconciliables ennemis pendant que la séance dure , ils ne reconnoissent plus ny liaisons ; ny alliance , ny naissance , ny distinctions : le hazard seul , aveugle & farouche divinité , préside au cercle & y décide souverainement ; ils l'honorent tous par un silence profond , & par une attention dont ils sont par tout ailleurs fort incapables : toutes les passions comme suspendues cedent à une seule ; le Courtisan alors n'est ny doux , ny flatteur, ny complaisant , ny même devor.

* V Les Relations du Royaume de Siam.

Mr. Mo-
rin fa-
meux
Joueur.

* L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illustrez , la moindre trace de leur premiere condition : ils perdent de vûë leurs égaux , & atteignent les plus grands Seigneurs. Il est vray que la fortune du dé , ou du lansquenet , les remet souvent où elle les a pris.

* Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics , comme autant de pièges tendus à l'avarice des hommes , comme de gouffres où l'argent des particuliers tombe & se précipite sans retour , comme d'affreux écûeils où les joueurs viennent se briser & se perdre ; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour sçavoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise , qui a gagné un procès d'où on luy a compté une grosse somme , qui a reçu un don , qui a fait au jeu un gain considerable ; quel fils de famille vient de recueillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hazarder sur une carte les deniers de sa quaiße : c'est un sale & indigne métier , il est vray , que de tromper , mais c'est un métier , qui est ancien , connu , pratiqué de tout temps par ce

genre d'hommes que j'appelle des brelandiers ; l'enseigne est à leur porte, on y liroit presque, *Icy l'on trompe de bonne foy*, car se voudroient-ils donner pour irreprochables ? Qui ne sçait pas qu'entrer & perdre dans ces maisons est une même chose : qu'ils trouvent donc sous leur main autant de dappes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

* Mille gens se ruinent au jeu & vous disent froidement qu'ils ne sçauroient se passer de jouïr : quelle excuse ! y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage ? seroit-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel sans retenüe, sans bornes ; où l'on n'a en vüe que la ruïne totale de son adversaire, où l'on est transporté du désir du gain, desespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé, la sienne propre, celle de sa femme, & de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer ; ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque poussé par le jeu jusques

Mr. Le
President
Robert.

à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits & de nourriture, & de les fournir à sa famille ?

Je ne permets à personne d'être fripon, mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu : je le défends à un honnête homme ; c'est une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte.

* Il n'y a qu'une affliction qui dure ; qui est celle qui vient de la perte de biens, le tems qui adoucit toutes les autres aigrit celle-cy ; nous sentons à tous momens pendant le cours de nôtre vie, où le bien que nous avons perdu, nous manque.

* Il fait bon avec celui qui ne se sert pas de son bien à marier ses filles, à payer ses dettes, ou à faire des contrats, pourvû que l'on ne soit ny ses enfans, ny sa femme.

* Ny les troubles, *Zenobie*, qui agitent vôtre empire, ny la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du Roy vôtre époux, ne diminuent rien de vôtre magnificence : vous avez peféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice,

l'air y est sain & temperé, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les Dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre n'y auroient pû choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent & qui coupent , qui vont & qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain & le porphyre ; les gruës & les machines gemissent dans l'air , & font esperer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur retour en leurs foyers ce Palais achevé , & dans cette splendeur où vous desirez de le porter, avant de l'habiter vous & les Princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande Reine, employez-y l'or & tout l'art des plus excellens ouvriers , que les Phidias & les Zeuxis de votre siecle déployent toute leur science sur vos plafonds & sur vos lambris ; tracez y de vastes & de délicieux jardins , dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos tresors & votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; & après que vous y aurez mis, Zenobie , la derniere main , quelqu'un de ces pâtres qui habitent les

ables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptans cette Royale maison pour l'embellir, & la rendre plus digne de luy, & de sa fortune.

* Ce Palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux vous enchantent; & vous font écrier d'une première vûë sur une maison si délicieuse, sur l'extrême bonheur du maître qui la possède; il n'est plus, il n'en a pas joui si agréablement ny si tranquillement que vous, il n'y a jamais eu un jour serein, ny une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit; ses créanciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, & il l'a regardée de loin une dernière fois; & il est mort de saisissement.

* L'on ne sçauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune: il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point; le Ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur; les biens, les honneurs, les dignitez fondent sur elles à plusieurs reprises; elles na-

gent dans la prospérité : *Eumolpe* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres , a eu un pere du moins qui s'étoit élevé si haut , que tout ce qu'il a pû souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre, & il l'a atteint ; étoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit , profonde capacité , étoit-ce les conjonctures ? La fortune enfin ne leur rit plus , elle se joue ailleurs , & traite leur posterité comme leurs ancêtres.

* La cause la plus immediate de la ruine & de la déroute des personnes des deux conditions , de la robe & de l'épée , est que l'état seul , & non le bien , regle la dépense.

* Si vous n'avez rien oublié pour votre fortune , quel travail ! Si vous avez negligé la moindre chose , quel repentir.

* *Giton* a le teint frais , le visage plein & les jouës pendantes , l'œil fixe & assuré , les épaules larges , l'estomac haut , la démarche ferme & délibérée ; il parle avec confiance , il fait repeter celui qui l'entretient , & il ne goûte que mediocrement tout ce qu'il lui dit : il déploye un ample mouchoir & se

mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, & il eternuë fort haut ; il dort le jour ; il dort la nuit , & profondement, il ronfle en compagnie. Il occupe à table & à la promenade plus de place qu'un autre , il tient le milieu en se promenant avec ses égaux , il s'arrête & l'on s'arrête, il continuë de marcher & l'on marche , tous se reglent sur luy ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler , on est de son avis , on croit les nouvelles qu'il debite. S'il s'assied , vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil , croiser les jambes l'une sur l'autre , froncer le sourcil , abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne , ou le relever ensuite & découvrir son front par fierté & par audace. Il est enjoué, grand rieur , impatient, présomptueux, colére, libertin , politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens & de l'esprit : il est riche.

Phebon a les yeux creux , le teint échaufé, le corps sec & le visage maigre ; il dort peu & d'un sommeil fort léger, il est abstrait, rêveur , & il a avec de

l'esprit l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sçait , ou de parler d'évenemens qui luy sont connus , & s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle , il conte brièvement , mais froidement , il ne se fait pas écouter , il ne fait point rire: il applaudit , il sourit à ce que les autres luy disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé; il est mystérieux sur ses affaires , quelquefois menteur , il est superstitieux , scrupuleux , timide ; il marche doucement & legerement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés , & il n'ose les lever sur ceux qui passent : il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir , il se met derrière celui qui parle , recueille furtivement ce qui se dit , & il se retire si on le regarde : il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place , il va les épaules serrées , le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vû , il se replie & se renferme dans son manteau, il n'y a point de rues ny de galeries si embarrassées & si remplies de gens, où il ne trouve moyen de

passer sans effort , & de se couler sans être apperçû. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège; il parle bas dans la conversation, & il articule mal; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des Ministres & du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre; il touffe, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soy, & il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela luy arrive, c'est à l'inscû de la compagnie, il n'en coûte à personne ny salut ny compliment; il est pauvre.





DE LA VILLE.

L'On se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Thuilleries, pour se regarder au visage & se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on semocque.

L'on s'attend au passage reciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revûe l'un devant l'autre; carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; & selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

* Tout le monde connoît cette longue levée qui borne & qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir; les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canic-
 * Le faux bourg ou la porte St. Bernard.

cule, on les voit de fort près se jeter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement: quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore; & quand elle est passée; elles ne s'y promènent plus.

* Les
Thuille.
sies.

* Dans ces lieux d'un concours general, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe, & pour recueillir le fruit de leur toilette, on ne se promene pas avec une compagne par la nécessité de la conversation; on se joint ensemble pour se rassurer sur le theatre, s'appriivoiser avec le public, & se raffermir contre la critique: c'est là précisément qu'on parle pour se rien dire; ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule & l'on badine, l'on panche negligemment la tête, l'on passe & l'on repasse.

* La ville est partagée en diverses societez, qui sont comme autant de petites republiques, qui ont leurs loix, leurs usages; leur jargon & leurs mots pour rire: tant que cet assemblage est dans sa force, & que l'entêtement subsiste, l'on

ne trouve rien de bien dit ou de bien fait, que ce qui part des siens, & l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs ; cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiés dans leurs mystères. L'homme du monde d'un meilleur esprit ; que le hazard a porté au milieu d'eux, leur est étranger : il se trouve là comme dans un pays lointain, dont il ne connoît ni les routes, ni la langue, ni les mœurs, ni la coutume ; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe ensuite dans un morne silence ; il perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, & n'a pas même de quoy écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine, & qui est comme le héros de la société ; celui cy s'est chargé de la joye des autres, & fait toujours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre, qu'elle ne sçache point rire des choses qu'elle n'entend point, & paroisse insensible à des fadaïses qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites ; ils ny luy par-

donnent ni son ton de voix , ni son silence, ni sa taille, ni son visage , ni son habillement, ni son entrée, ni la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même *cotterie* ; il y a toujours dès la premiere année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre: l'intérêt de la beauté , les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modestes au commencement dégènerent bientôt en pyramides de viandes & en banquets somptueux, dérangent la République , & luy portent enfin le coup mortel: il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

Les Off-
ciers &
les vo-
cats,

* Il y a dans la ville la grande & la petite robe; & la premiere se vange sur l'autre des dédains de la Cour , & des petites humiliations qu'elle y effuye ; de sçavoir quels sont leurs limites , où la grande finit , & où la petite commence; ce n'est pas une chose facile : il se trouve même un corps considerable qui refuse d'être du second ordre, & à qui l'on conteste le premier ; il ne se rend pas néanmoins, il cherche au contraire par la gravité & par la dépense

à s'égalér à la magistrature , on ne luy cede qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son employ , l'indépendance de sa profession , le talent de la parole, & le merite personnel balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du Partisan ou Banquier a fçû payer pour son Office.

* Vous mocquez-vous de rêver en carosse, ou peut-être de vous y reposer, *vive*, prenez vôtre livre ou vos papiers, lisez , ne saluez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage, ils vous en croiront plus occupé ; ils diront , cet homme est laborieux, infatigable, il lit, il travaille jusques dans les rues ou sur la route: apprenez du moindre Avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires , froncer le sourcil , & rêver à rien très-profondement ; sçavoir à propos perdre le boire & le manger , ne faire qu'apparoître dans sa maison , s'évanouir & se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet ; se cacher au public , éviter le théâtre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir , aux GOMONS , aux DUHAMELS.

Le Presi-
dent & de
même &
autres.

* Il y a un certain nombre de jeunes Magistrats que les grands biens & les plaisirs ont associez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la Cour de *petits Maîtres*, ils les imitent, ils se tiennent fort au dessus de la gravité de la robe, & se croient dispensés par leur âge & par leur fortune d'être sages & mode- rez; ils prennent de la Cour ce qu'elle a de pire, ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intemperance, le libertinage, comme si tous ces vices luy étoient dûs; & affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin selon leur souhait des copies fideles de très méchans originaux.

* Un homme de Robe à la Ville, & le même à la Cour, ce sont deux hommes; revenu chez soy il reprend ses mœurs, sa taille & son visage qu'il y avoit laissez; il n'est plus ni si embarrassé, ny si honnête.

Mrs. Ma-
lo Offi-
ciers de
Robe.

* Les *Crispins* se cortisent & rassem- blent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage, qui avec un essain de gens de livrées où ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincen-

nes, & aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jafon* qui se ruine, & avec *Thrason* qui veut se marier, & qui a confié. *

* J'entends dire des *Sannions* même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-cy brisent d'un lambel, & les autres d'une bordure dentelée: ils ont avec les BOURBONS sur une même couleur, un même métal, ils portent comme eux deux & une; ce ne sont pas des Fleurs de lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pièces aussi honorables, & ils les ont communes avec de grands Seigneurs qui en sont contents; on les voit sur les vitres & sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pillier de leur haute justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui méritoit le bannissement, elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles & sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses; les livrées ne deshonnorent pas leurs armoiries: je dirois volontiers aux *Sannions*, votre folie est prématurée, attendez du

* Déposé
ion ar-
gent au
trésor pu-
blic pour
une gran-
de char-
ge.

Mr. le
Clerc de
Lesseville
dont le
grand-
pere étoit
Tanneur
à Meulan
ils por-
tent Da-
zur à 3,
croissans
d'or.

310 LES CARACTERES
moins que le siècle s'achève sur votre
race; ceux qui ont vû votre grand-pere
qui luy ont parlé, sont vieux, & ne
sçauroient plus vivre long-temps; qui
pourra dire comme eux, là il étoit &
vendoit très-cher?

Les Lannions & les Crispins veulent
encore davantage que l'on dise d'eux
qu'ils font une grande dépense, qu'ils
n'aiment à la faire: ils font un recit
long & ennuyeux d'une fête ou d'un
repas qu'ils ont donné, ils disent l'ar-
gent qu'ils ont perdu au jeu & ils plai-
gnent fort haut celui qu'ils n'ont pas
songé à perdre: ils parlent jargon &
mystere sur de certaines femmes; *ils ont*
reciproquement cent choses plaisantes à
se conter, ils ont fait depuis peu des décou-
vertes, ils se passent les uns aux autres
qu'ils sont gens à belles aventures.
L'un d'eux qui s'est couché tard à la
campagne, & qui voudroit dormir, se
leve le matin, chauffe des guêtres, en-
dosse un habit de roile, passe un cordon
où pend le fournement, renouë ses che-
veux, prend un fusil, le voilà chasseur
s'il tiroit bien; il revient de nuit mouil-
lé & recreu sans avoir tué; il retourne
à la chasse le lendemain, & il passe tout

le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire , *ma meute*, il sçait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre , il entre dans le fort; se mêle avec les piqueurs, il a un cor ; il ne dit pas comme *Ménalipe*, *ay-je du plaisir ?* il croit en avoir; il oublie loix & procédure, c'est un Hypoplite ; *Menandre* qui le vit hier sur un procès qui est en ses mains , ne reconnoîtroit pas aujourd'huy son Rapporteur : le voyez-vous le lendemain à sa chambre , où l'on va juger une cause grave & capitale; il se fait entourer de ces confreres, il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier après les chiens qui étoient en défaut ou après ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les six chiens, l'heure pressée , il acheve de leur parler des abois & de la curée, & il court s'asseoir avec les autres pour juger.

Mr de
Nouveau
Surinten-
dant des
Postes.

* Quel est l'égarement de certains particuliers , qui riches du negoce de leurs peres dont ils viennent de recueillir la succession , se moulent sur

les Princes pour leur garde-robe & pour leur équipage ; excitent par une dépense excessive & par un faste ridicule , les traits & la raillerie de toute une ville qu'ils croient ébloüir ; & se ruinent ainsi à se faire mocquer de soy.

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent , c'est le seul théâtre de leur vanité ; l'on ne sçait point dans l'Isle qu'*André* brille au Marais , & qu'il y dissipe son patrimoine : du moins s'il étoit connu dans toute la Ville & dans ses Fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de Citoyens qui ne sçavent pas tous juger sainement de toutes choses ; il ne s'en trouvât quelqu'un qui diroit de luy , *il est magnifique*, & qui lui tiendrait compte des regals qu'il fait à *Xanté* & à *Ariston*, & des fêtes qu'il donne à *Elamire* : mais il se ruine obscurément ; ce n'est qu'en faveur de deux ou trois personnes qui ne l'estiment point ; qu'il court à l'indigence ; & qu'aujourd'huy en carosse, il n'aura pas dans six mois le moyen d'aller à pied.

* *Narcisse*.

* *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir , il a ses heures de toilettes comme une femme ; il va tous les jours fort regulierement à la belle Messe aux Feuillans ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce , & l'on compte sur luy au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis ; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez *Aricie* , où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la Gazette de Hollande & le Mercure Galand , il a lû *Bergerac* * , des *Marets* † , *Lescache* , les *Historiettes de Barbin* , & quelques recueils de Poësies. Il se promene avec des femmes à la plaine ou au Cours , & il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'huy & ce qu'il fit hier ; & il meurt ainsi après avoir vécu.

* *Cyrano* ;
† *Sorcelia*.

* Voilà un homme , dites-vous , que j'ay vû quelque part , de sçavoir où , il est difficile , mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres , & je vais , s'il se peut , aider vôtre memoire : est-ce au Boulevard sur un strapontin , ou aux Thuilleries dans la grande allée , ou dans le Balcon à la Comedie ? est-ce

Feu Mr.
le Prince
de Me-
qulbourg

au Sermon , au Bal , à Ramboüillet ? où pourriez-vous ne l'avoir point vû ? ou n'est-il point ? s'il y a dans la place une fameuse execution , ou un feu de joye , il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de Ville ; si l'on attend une magnifique entrée , il a sa place sur un échaffaut ; s'il se fait un carrouzel , le voilà entré , & placé sur l'amphitheatre ; si le Roy reçoit des Ambassadeurs , il voit leur marche ; il assiste à leur audience , il est en haye quand ils reviennent de leur audience ; sa presence est aussi essentielle aux sermens des ligues Suisses , que celle du Chancelier & des ligues mêmes ; c'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance : il y a une chasse publique , une *Saint Hubert* , le voilà à cheval ; on parle d'un camp & d'une revûe , il est à Oüilles , il est à Acheres ; il aime les troupes , la milice , la guerre , il la voit de près , & jusques au fort de Bernardi. CHANLEY sçait les marches , JACQUIER les vivres , Du METZ l'artillerie , celui-cy voit , il a vieilli sous le Harnois en voyant , il est spectateur de profession ; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire ,

il ne fait rien de ce qu'il doit sçavoir ,
 mais il a vû , dit-il , tout ce qu'on peut
 voir , il n'aura point regret de mourir :
 quelle perte alors pour toute la
 Ville ! Qui dira après luy , le Cours
 est fermé , on ne s'y promene point ,
 le borbier de Vincennes est desséché
 & relevé , on n'y versera plus ? qui
 annoncera un concert , un beau salut ,
 un prestige de la Foire ? qui vous aver-
 tira que Beaumavielle mourut hier ,
 que Rochois est enrhumée & ne chan-
 tera de huit jours ? qui connoîtra com-
 me luy un bourgeois à ses armes &
 à ses livrées ? qui dira , *Scapin* porte
 des Fleurs de Lys , & qui en sera plus
 édifié ? qui prononcera avec plus de
 vanité & d'emphase le nom d'une
 simple bourgeoise ? qui sera mieux ser-
 vi de vaudeville ? qui prêtera aux fem-
 mes les Annales galantes , & le jour-
 nal amoureux ? qui sçaura comme luy
 chanter à table tout un dialogue de
 l'*Opera* & les fureurs de Roland dans
 une ruelle ? enfin puisqu'il y a à la
 Ville comme ailleurs de fort sottes
 gens , des gens fades , oisifs , désoccu-
 pez , qui pourra aussi parfaitement leur
 convenir ?

* *Theramene* étoit riche & avoit du mérite ; il a hérité , il est donc tres-riche & d'un tres-grand mérite ; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant , & toutes les filles pour épouseur ; il va de maisons en maisons faire esperer aux meres qu'il épousera ; est-il assis , elles se retirent pour laisser à leurs filles toute la liberté d'être aimables, & *Theramene* de faire ses déclarations, il tient icy contre le mortier, là il efface le Cavalier ou le Gentil-homme ; un jeune homme fleuri , vif , enjoué , spirituel , n'est pas souhaité plus ardemment ny mieux reçu ; on se l'arrache des mains , on a à peine le loisir de sourire à qui se trouve avec luy dans une même visite : combien de galans va-t'il mettre en déroute ? quels bons partis ne fera-t'il pas manquer ? pourra-t'il suffire à tant d'héritières qui le recherchent ? ce n'est pas seulement la terreur des maris , c'est l'épouvantail de tous ceux qui ont envie de l'être , & qui attendent d'un mariage à remplir le vuide de leur consignation. On devroit proscrire de tels personnages si heureux , si pecunieux , d'une Ville bien policée ; ou condamner le

sexe sous peine de folie ou d'indignité à ne les traiter pas mieux, que s'ils n'avoient que du mérite.

* Paris pour l'ordinaire le singe de la Cour, ne sçait pas toujours la contrefaire : il ne l'imité en aucune manière dans ces dehors agréables & caressans que quelques Courtisans & surtout les femmes y ont naturellement pour un homme de mérite, & qui n'a même que du mérite : elles ne s'informent ny de ses contrats ny de ses ancêtres, elles le trouvent à la Cour, cela leur suffit, elles souffrent, elles l'estiment ; elles ne demandent pas s'il est venu en chaise ou à pied, s'il a une charge, une terre ou un équipage ; comme elles regorgent de train, de splendeur & de dignitez, elles se délassent volontiers avec la Philosophie où la vertu. Une femme de Ville entend-elle le brouïssement d'un carrosse qui s'arrête à sa porte, elle pétile de goût & de complaisance pour quiconque est dedans sans le connoître ; mais si elle a vû de sa fenêtre un bel attelage, beaucoup de livrées, & que plusieurs rangs de clous parfaitement dorés l'ayent éblouie, quelle impatience n'a-t-elle pas de voir déjà

dans sa chambre le Cavalier ou le Magistrat ! quelle charmante réception ne luy fera-t'elle point ! ôtera-t'elle les yeux de dessus luy ! Il ne perd rien auprès d'elle , on luy tient compte des doubles soupantes , & des ressorts qui le font rouler plus mollement , elle l'en estime davantage , elle l'en aime mieux.

* Cette fatuité de quelques femmes de la Ville, qui cause en elles une mauvaise imitation de celles de la Cour, est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple , & que la rusticité des villageoises : elle a sur toutes deux l'affectation de plus.

* La subtile invention de faire de magnifiques presens de nêces qui ne coûtent rien , & qui doivent être rendus en espèce !

* L'utile & la louable pratique , de perdre en frais de nêces le tiers de la dot qu'une femme apporte ! de commencer par s'appauvrir de concert par l'amas & l'entassement de choses superflues , & de prendre déjà sur son fonds de quoy payer Gaultier, les meubles & la toilette.

* Le bel & le judicieux usage , que

celuy qui preferant une sorte d'effronterie aux bienseances & à la pudeur, expose une femme d'une seule nuit sur un lit comme sur un théâtre, pour y faire pendant quelques jours un ridicule personnage, & la livre en cet état à la curiosité des gens de l'un & de l'autre sexe, qui connus ou inconnus accourent de toute une ville à ce spectacle pendant qu'il dure ! que manqueroit-il à une telle coutume pour être entièrement bizarre & incomprehensible, que d'être liée dans quelques relations de la Mingrelie ?

* Penible coutume, asservissement incommode ! se chercher incessamment les unes les autres avec impatience de ne se point rencontrer ; ne se rencontrer que pour se dire des riens, que pour s'apprendre reciproquement des choses dont on est également instruite, & dont il importe peu que l'on soit instruite ; n'entrer dans une chambre précisément que pour en sortir ; ne sortir de chez soy l'après-dînée que pour y rentrer le soir, fort satisfaite d'avoir vu en cinq petites heures trois Suisses, une femme que l'on connoît à peine, & une autre que l'on n'aime gueres.

Qui considéreroit bien le prix du tems, & combien la perte est irreparable, pleurerait amèrement sur de si grandes miseres.

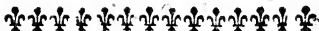
* On s'éleve à la Ville dans une indifferance grossiere des choses rurales & champetres, on distingue à peine la plante qui porte le chamvre d'avec celle qui produit le lin, & le bled froment d'avec les seigles, & l'un ou l'autre d'avec le merail, on se contente de se nourrir & de s'habiller; ne parlez pas à un grand nombre de Bourgeois ny de gucrets, ny de baliveaux, ny de provins, ny de regains, si vous voulez être entendu, ces termes pour eux ne sont pas François: parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sol pour livre, & aux autres de voye d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, & encore par ce qu'il a de moins beau & de moins specieux, ils ignorent la nature, ses commencemens, ses progres, ses dons & ses largeesses: leur ignorance souvent est volontaire, & fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession & pour leurs talens; il n'y a si vil praticien qui au fond

de son étude sombre & enfumée , & l'esprit occupé d'une plus noire chicane, ne se préfère au laboureur, qui jouit du ciel, qui cultive la terre, qui sème à propos, & qui fait de riches moissons ; & s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des Patriarches ; de leur vie champêtre & de leur économie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels temps , où il n'y avoit encore ny Offices ny Commissions , ny Présidens ny Procureurs ; il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du Greffe , du Parquet & de la Buvette.

* Les Empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, & si commodément , ny sûrement même contre le vent, la pluie, la poudre & le soleil, que le Bourgeois sçait à Paris se faire mener par toute la Ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres ! ils ne sçavoient point encore se priver du nécessaire pour avoir le superflu , ny préférer le faste aux choses utiles : on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies & se chauffer à un petit feu ; la cire étoit pour l'Autel & pour le Louvre : ils ne sortoient point

d'un mauvais dîner, pour monter dans leur carrosse ; ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher , & ils marchaient ; ils se conservoient propres quand il faisoit sec , & dans un tems humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassés de franchir les rues & les carrefours , que le chasseur de traverser un gueret , ou le soldat de se mouiller dans une tranchée ; on n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une littrière ; il y avoit même plusieurs Magistrats qui alloient à pied à la Chambre , ou aux Enquêtes , d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain dans ce tems brilloit sur les tables & sur les buffets , comme le fer & le cuivre dans les foyers ; l'argent & l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes , on mettoit celles-cy jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs & de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres , ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des Rois & des plus grands Princes ; Mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans ,

contens de veiller eux-mêmes immédiatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes: leur dépense étoit proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la Ville & de la Campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes & sur leur condition: Il y avoit entr'eux des distinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du Practicien pour celle du Magistrat, & le roturier ou le simple valet pour le Gentilhomme: moins appliquez à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils se laissoient entier à leurs héritiers, & passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. Ils ne disoient point, *le siècle est dur, la misere est grande, l'argent est rare*; ils en avoient moins que nous, & en avoient assez, plus riches par leur œconomie & par leur modestie que de leurs revenus & de leurs domaines: enfin l'on étoit alors pénétré de cette maxime; que ce qui est dans les Grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.



DE LA COUR.

LE reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de luy dire qu'il ne sçait pas la Cour ; il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en luy par ce seul mot.

* Un homme qui sçait la Cour, est maître de son geste, de ses yeux & de son visage il est profond, impenetrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentimens : tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au Courtisan pour la fortune, que la franchise, la sincerité, & la vertu.

* Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, & qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ; de même qui peut définir la Cour ?

* Se dérober à la Cour un seul mo-

ment, c'est y renoncer: le Courtisan qui l'a vûë le matin, la voit le soir pour la reconnoître le lendemain; ou afin que luy-même y soit connu.

* L'on est petit à la Cour, & quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel; mais le mal est commun, & les Grands mêmes y sont petits.

* La Province est l'endroit d'où la Cour, comme dans son point de vûë, paroît une chose admirable; si l'on s'en approche, ses agrémens diminuent comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

* L'on s'accôûture difficilement à une vie qui se passe dans une ant chambre, dans des cours ou sur l'escalier.

* La Cour ne rend pas content, elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

* Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la Cour; il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui luy étoit inconnu, où il voit regner également le vice & la politesse, & où tout lui est utile, le bon & le mauvais.

* La Cour est comme un édifice bâti de marbre, je veux dire qu'elle est composée d'hommes forts durs, mais fort polis.

* L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir , & se faire par là respecter du noble de sa Province , ou de son Diocésain.

* Le Brodeur & le Confisseur seroient superflus & ne feroient qu'une montre inutile, si l'on étoit modeste & sobre: les Cours seroient desertes, & les Rois presque seuls , si l'on étoit guéri de la vanité & de l'interêt. Les hommes veulent être esclaves quelque part, & puiser là de quoy dominer ailleurs. Il semble qu'on livre en gros au premier de la Cour l'air de hauteur, de fierté & de commandement, afin qu'ils le distribuënt en détail dans les Provinces , ils font précisément comme on leur fait , vrais singes de la Royauté.

* Il n'y a rien qui enlaidisse certains Courtisans comme la presence du Prince ; à peine les puis-je reconnoître à leurs visages, leurs traits sont alterez, & leur contenance est avilie : les gens fiers & superbes sont les plus défaits ; car ils perdent plus du leur ; celui qui est honnête & modeste s'y soutient mieux , il n'a rien à reformer.

* L'air de Cour est contagieux, il se

prend à V * *, comme l'accent Normand à Rouen ou à Falaise; on l'entrevoit en des Fourriers, en de petits Contrôleurs, & en des Chefs de fruiterie; l'on peut avec une portée d'esprit fort mediocre y faire de grands progrès: un homme d'un genie élevé & d'un merite solide ne fait pas assez de cas de cette espèce de talent pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre; il l'acquiert sans reflexion, & il ne pense point à s'en défaire.

* N * * arrive avec grand bruit, il écarte le monde, se fait faire place, il gratte, il heurte presque, il se nomme: on respire, & il n'entre qu'avec la foule.

* Il y a dans les Cours des apparitions de gens aventuriers, & hardis, d'un caractère libre & familier, qui se produisent eux-mêmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crûs sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté; ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince, à qui le Courtisan les voit parler, pen-

dant qu'il se trouve heureux d'en être vû : ils ont cela de commode pour les Grands , qu'ils en sont soufferts sans consequence , & congédiez de même : alors ils disparoissent tout à la fois riches & décreditez ; & le monde qu'ils viennent de tromper , est encore prêt d'être trompé par d'autres.

* Vous voyez des gens qui entrent sans saluer que legerement , qui marchent des épaules, & qui se rengorgent comme une femme; ils vous interrogent sans vous regarder, ils parlent d'un ton élevé , & qui marque qu'ils se sentent au dessus de ceux qui se trouvent présents; ils s'arrêtent , & on les entoure; ils ont de la parole, président au cercle, & persistent dans cette hauteur ridicule & contrefaite, jusqu'à ce qu'il survienne un Grand , qui la faisant tomber tout d'un coup par sa presence , les reduit à leur naturel qui est moins mauvais.

Mr. de
Langlee
& autres.

* Les Cours ne sçauroient se passer d'une certaine espece de Courtisans , hommes flatteurs , complaisans , insinuans , dévoués aux femmes ; dont ils ménagent les plaisirs , étudient les foibles , & flatent toutes les passions ; ils

leur soufflent à l'oreille des grossièretés , leur parlent de leurs maris & de leurs amans dans les termes convenables,devinent leurs chagrins,leurs maladies,& fixent leurs couches : ils font les modes,raffinent sur le luxe & sur la dépense , & apprennent à ce sexe de prompts moyens de consumer de grandes sommes en habits,en meubles & en équipages;ils ont eux-mêmes des habits où brillent l'invention & la richesse,& ils n'habitent d'anciens Palais qu'après les avoir renouvellez & embellis ; ils mangent délicatement & avec réflexion , il n'y a sorte de volupté qu'ils n'essayent,& dont ils ne puissent rendre compte : ils doivent à eux-mêmes leur fortune,& ils la soutiennent avec la même adresse qu'ils l'ont élevée : dédaigneux & fiers ils n'abordent plus leurs pareils,ils ne les saluent plus;ils parlent où tous les autres se taisent , entrent , penetrent en des endroits & à des heures où les Grands n'osent se faire voir ; ceux-cy avec de longs services , des playes sur le corps , de beaux emplois, de grandes dignitez , ne montrent pas un visage si assuré,ny une contenance si libre. Ces gens ont l'oreille des grands.

Princes, sont de tous leurs plaisirs & de toutes leurs fêtes ; ne sortent pas du Louvre ou du Château, où ils marchent & agissent comme chez eux & dans leur domestique, semblent se multiplier en mille endroits , & sont toujours les premiers visages qui frappent les nouveaux venus à une Cour: ils embrassent, ils sont embrassés; ils rient, ils éclatent, ils sont plaisans , ils font des contes , personnes commodes , agreables , riches, qui prêtent, & qui sont sans consequence.

* Ne croiroit-on pas de *Cimon* & de *Clitandre*; qu'ils sont seuls chargez des détails de tout l'Erat, & que seuls aussi ils en doivent répondre : l'un a du moins les affaires de terre, & l'autre les maritimes; qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement , l'inquietude , la curiosité , l'activité , sçauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vû assis , jamais fixes & arrêtez ; qui même les a vû marcher? on les voit courir , parler en courant , & vous interroger sans attendre de réponse : ils ne viennent d'aucun endroit , ils ne vont nulle part , ils passent & ils repassent , ne les retardez pas dans leur

course précipitée , vous démontriez leur machine , ne leur faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le tems de respirer & de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous & long-tems, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les *Satellites de Jupiter* , je veux dire ceux qui pressent & qui entourent le Prince, mais ils l'annoncent & le précédent, ils se lancent impétueusement dans la foule des Courtisans , tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril , leur profession est d'être vûs & revûs , & ils ne se couchent jamais sans s'être acquittez d'un employ si sérieux & si utile à la République: ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifferentes, & ils sçavent à la Cour tout ce que l'on peut y ignorer, il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillez & alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir , un peu entreprenans, légers & précipitez, le diray je, ils portent au vent , atteler tous deux au char de la fortune, & tous deux fort éloignez de s'y voir assis.

* Le Duc
de Bouil-
lon ; son
Château
est Sedan.

* Un homme de la Cour qui n'a pas un assez beau nom, doit l'ensevelir sous un meilleur ; mais s'il l'a tel qu'il ose le porter , il doit alors insinuer qu'il est de tous les noms le plus illustre , comme sa maison de toutes les maisons la plus ancienne ; il doit tenir aux PRINCES LORRAINS , aux ROHANS , aux CHASTILLONS , aux MONTMORENCIS , & s'il se peut, aux PRINCES DU SANG ; ne parler que de Ducs , de Cardinaux & de Ministres ; faire entrer dans toutes les conversations ses ayeuls paternels & maternels, & y trouver place pour l'oriflamme & pour les croisades ; avoir des sales parées d'arbres généalogiques , d'écussions chargez de seize quartiers , & de tableaux de ses ancêtres & des alliez de ses ancêtres ; se piquer d'avoir un ancien Château à tourelles, à creneaux & à machecoulis ; dire en toute rencontre *ma race, ma branche, mon nom & mes armes* ; dire de celui cy, qu'il n'est pas homme de qualité ; de celle-là , qu'elle n'est pas Demoiselle , ou si on luy dit qu'*Hyacinthe* a eu le gros lot, demander, s'il est Gentilhomme : quelques uns riront de ces contretemps , mais il les laissera rires ;

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 333
d'autres en feront des contes , & il leur permettra de conter ; il dira toujours qu'il marche après la maison regnante , & à force de le dire , il sera crû.

* C'est une grande simplicité que d'apporter à la Cour la moindre roture , & de n'y être pas Gentilhomme.

* L'on se couche à la Cour & l'on se leve sur l'interêt ; c'est ce que l'on digere le matin & le soir , le jour & la nuit ; c'est ce qui fait que l'on pense , que l'on parle , que l'on se tait , que l'on agit ; c'est dans cet esprit qu'on aborde les uns , & qu'on neglige les autres , que l'on monte & que l'on descend ; c'est sur cette règle que l'on mesure ses soins, ses complaisances, son estime, son indifférence, son mépris: quelque pas que quelques uns fassent par vertu vers la moderation & la sagesse, un premier mobile d'ambition les emmene avec les plus avarés, les plus violens dans leurs desirs & les plus ambitieux: quel moyen de demeurer immobile où tout marche, où tout se remue, & de ne pas courir où les autres courent ? on croit même être responsable à soy-même de son élévation & de

3;4 LES CARACTERES

sa fortune ; celui qui ne l'a point faite à la Cour , est censé de ne l'avoir pas dû faire, on n'en appelle pas: cependant s'en éloignera-t-on avant d'en avoir tiré le moindre fruit, ou persistera-t-on à y demeurer sans graces & sans recompenses? question si épineuse, si embarrassée, & d'une si pénible décision , qu'un nombre infini de Courtisans vieillissent sur le oui & sur le non , & meurent dans le doute.

* Il n'y a rien à la Cour de si méprisable & de si indigne qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à nôtre fortune ; je m'étonne qu'il ose se montrer.

* Celui qui voit loin derrière soy un homme de son tems & de sa condition avec qui il est venu à la Cour la première fois ; s'il croit avoir une raison solide d'être prevenu de son propre mérite , & de s'estimer davantage que cet autre qui est demeuré en chemin , ne se souvient plus de ce qu'avant sa faveur il pensoit de soy-même , & de ceux qui l'avoient devancé.

* C'est beaucoup tirer de nôtre amy, si ayant monté à une grande faveur , il est encore un homme de nôtre connoissance.

* Si celuy qui est en faveur ose s'en prévaloir avant qu'elle luy échappe ; s'il se sert d'un bon vent qui souffle pour faire son chemin , s'il a les yeux ouverts sur tout ce qui vaque , poste , abbaïe , pour les demander & les obtenir , & qu'il soit muni de pensions , de brevets & de survivances, vous luy reprochez son avidité & son ambition , vous dites que tout le tente , que tout luy est propre, aux siens, à ses creatures, & que par le nombre & la diversité des graces dont il se trouve comblé , luy seul a fait plusieurs fortunes: cependant qu'a t'il dû faire ? si j'en juge moins par vos discours que par le parti que vous auriez pris vous-même en pareille situation, c'est précisément ce qu'il a fait.

L'on blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions , parce que l'on desespere par la mediocrité de la sienne d'être jamais en état de faire comme eux , & de s'attirer ce reproche , si l'on étoit à portée de leur succeder, l'on commenceroit à sentir qu'ils ont moins de tort, & l'on seroit plus retenu, de peur de prononcer d'avance sa condamnation.

* Il ne faut rien exagérer , ni dire des Cours le mal qui n'y est point; l'on n'y attende rien de pis contre le vray mérite, que de le laisser quelquefois sans récompense; on ne l'y méprise pas tous-jours, quand on a pû une fois le discerner, on l'oublie, & c'est là où l'on sçait parfaitement ne faire rien, ou faire très-peu de chose pour ceux que l'on estime beaucoup.

* Il est difficile à la Cour , que de toutes les pièces que l'on employe à l'édifice de sa fortune , il n'y en ait quelqu'une qui porte à faux ; l'un de mes amis qui a promis de parler ne parle point; l'autre parle mollement ; il échape à un troisième de parler contre mes intérêts & contre ses intentions : à celuy-là manque la bonne volonté ; à celuy-cy l'habileté & la prudence; tous n'ont pas assez de plaisir à me voir heureux pour contribuer de tout leur pouvoir à me rendre tel. Chacun se souvient assez de tout ce que son établissement luy a coûté à faire, ainsi que des secours qui luy en ont frayé le chemin: on seroit même assez porté à justifier les services qu'on a reçus des uns , par ceux qu'en de pareils besoins on rendroit

droit aux autres, si le premier & l'unique soin qu'on a après sa fortune faite, n'étoit pas de songer à soy.

* Les Courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse & de finesse, pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leurs secours; mais seulement pour leur trouver des raisons apparentes, de specieux prétextes, on ce qu'ils appellent une impossibilité de le pouvoir faire, & ils se persuadent d'être quittes par là en leur endroit de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnaissance.

Personne à la Cour ne veut entamer, on s'offre d'appuyer; parce que jugeant des autres par soy-même, on espere que nul n'entamera, & qu'on fera ainsi dispensé d'appuyer: c'est une maniere douce & polie de refuser son credit, ses offices & sa mediation à qui en a besoin.

* Combien de gens vous étouffent de caresses dans le particulier, vous aiment & vous estiment, qui sont embarrassés de vous dans le public, & qui au lever ou à la Messe évitent vos yeux & vôtre rencontre. Il n'y a qu'un

petit nombre de Courtisans qui par grandeur , ou par une confiance qu'ils ont d'eux-mêmes , osent honorer devant le monde le merite qui est seul, & dénué de grands établissemens.

* Je vois un homme entouré & suivi , mais il est en place : j'en vois un autre que tout le monde aborde , mais il est en faveur : celui-cy est embrassé & caressé , même des Grands , mais il est riche : celui-là est regardé de tous avec curiosité , on le montre du doigt , mais il est sçavant & éloquent : j'en découvre un que personne n'oublie de saluer , mais il est méchant : je veux un homme qui soit bon , qui ne soit rien davantage , & qui soit recherché.

* Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste ; c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les Cours & la Chapelle , qui gagne l'escalier , les salles ; la gallerie , tout l'appartement , on en a au dessus des yeux , on n'y tient pas. Il n'y a pas deux voix différentes sur ce personnage ; l'envie , la jalousie parlent comme l'adulation ; tous se laissent entraîner au torrent qui les emporte, qui les for-

ce de dire d'un homme ce qu'ils en pensent ou ce qu'ils n'en pensent pas, comme de louer souvent celui qu'ils ne connoissent point. L'homme d'esprit, de mérite, ou de valeur, devient en un instant un genie du premier ordre, un heros, un demi-Dieu; il est si prodigieusement flatté dans toutes les peintures que l'on fait de luy, qu'il paroît difforme près de ses portraits; il luy est impossible d'arriver jamais jusqu'où la bassesse & la complaisance viennent de le porter; il rougit de sa propre reputation. Commence-t'il à chanceler dans ce poste où on l'avoit mis, tout le monde passe facilement à un autre avis: en est-il entierement déchu, les machines qui l'avoient guindé si haut par l'applaudissement & les éloges, sont encore toutes dressées pour le faire tomber dans le dernier mépris; je veux dire qu'il n'y en a point qui le dédaignent mieux, qui le blâment plus aigrement, & qui en disent plus de mal, que ceux qui s'étoient comme dévoüez à la fureur d'en dire du bien.

* Je crois pouvoir dire d'un poste éminent & délicat, qu'on y monte plus aisément qu'on ne s'y conserve.

* L'on voit des hommes tomber d'une haute fortune par les mêmes défauts qui les y avoient fait monter.

* Il y a dans les Cours deux manieres de ce que l'on appelle congédier son monde ou se defaire des gens: se fâcher contr'eux ou faire si bien qu'ils se fâchent contre vous & s'en dégoutent.

* L'on dit à la Cour du bien de quelqu'un pour deux raisons , la premiere afin qu'il apprenne que nous disons du bien de luy ; la seconde afin qu'il en dise de nous.

* Il est aussi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il est embarrassant de ne les point faire.

* Il y a des gens à qui ne connoître point le nom & le visage d'un homme, est un titre pour en rire & le mépriser. Ils demandent qui est c'est homme ; ce n'est ni *Rousseau*, ni un * *Fabry*, ni *la Couture* ; ils ne pourroient le méconnoître.

* Brûlé il y a vingt ans.

* L'on me dit tant de mal de cet homme , & j'y en vois si peu , que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun, qui éteigne celui des autres.

* Vous êtes hommes de bien , vous

ne songez ny à plaire ny à déplaire aux favoris, uniquement attaché à votre maître, & à votre devoir ; vous êtes perdu.

* On n'est point effronté par choix, mais par compléxion ; c'est un vice de l'être, mais naturel, celui qui n'est pas né tel, est modeste, & ne passe pas aisément de cette extrémité à l'autre : c'est une leçon assez inutile que de luy dire, soyez effronté, & vous réussirez : une mauvaise imitation ne luy profiteroit pas, & le feroit échoüer. Il ne faut rien de moins dans les Cours qu'une vraie & naïve impudence pour réussir.

* On cherche, on s'empresse, on brigue, on se tourmente, on demande on est refusé, on demande & on obtient ; mais, dit-on, sans l'avoir demandé, & dans le tems que l'on n'y pensoit pas, & que l'on songeoit même à toute autre chose : vieux style, menterie innocente, & qui ne trompe personne.

On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises, & l'on doit être servi selon ses souhaits : les uns doivent entamer,

Le Marquis de Vardes qui après son exil travailla à devenir Gouverneur de Mr. le Duc de Bourgogne.

les autres appuyer ; l'amorce est déjà conduite , & la mine prête à jouer : alors on s'éloigne de la Cour. Qui oseroit soupçonner d'*Artemon* qu'il ait pensé à se mettre dans une si belle place , lors qu'on le tire de sa Terre ou de son Gouvernement pour l'y faire asseoir. Artifice grossier , finesses usées , & dont le Courtisan s'est servi tant de fois , que si je voulois donner le change à tout le public , & luy dérober mon ambition , je me trouverois sous l'œil & sous la main du Prince , pour recevoir de luy la grace que j'aurois recherchée avec le plus d'emportement.

* Les hommes ne veulent pas que l'on découvre les vûes qu'ils ont sur leur fortune, ny que l'on pénètre qu'ils pensent à une telle dignité , parce que s'ils ne l'obtiennent point , il y a de la honte , se persuadent-ils , à être refusez ; & s'ils y parviennent il y a plus de gloire pour eux d'en être crûs dignes par celui qui la leur accorde , que de s'en juger dignes eux-mêmes par leurs brigues & par leurs cabales : ils se trouvent parez tout à la fois de leur dignité & de leur modestie.

Quelle plus grande honte y a-t'il d'être refusé d'un poste que l'on merite ; ou d'y être placé sans le meriter.

Quelques grandes difficultés qu'il y ait à se placer à la Cour , il est encore plus âpre & plus difficile de se rendre digne d'être placé.

Il coûte moins à faire dire de soy , pourquoy a-t'il obtenu ce poste , qu'à faire demander , pourquoy ne l'a-t'il pas obtenu ?

L'on se presente encore pour les Charges de ville , l'on postule une place dans l'Academie Françoisé , l'on demandoit le Consultat : quelle moindre raison y auroit-il de travailler les premières années de sa vie à se rendre capable d'un grand emploi, & de demander ensuite sans nul mystère & sans nulle intrigue , mais ouvertement & avec confiance d'y servir sa patrie , le Prince , la République.

* Je ne vois aucun Courtisan à qui le Prince vienne d'accorder un bon gouvernement , une place éminente , ou une forte pension , qui n'assure par vanité , ou pour marquer son désintéressement , qu'il est bien moins content du don , que de la maniere dont il

luy a été fait , ce qu'il y a en cela de sûr & d'indubitable , c'est qu'il le dit ainsi.

C'est rusticité que de donner de mauvaise grace ; le plus fort & le plus pénible est de donner , que coûte-t'il d'y ajoûter un sourire ?

Il faut avoüer néanmoins qu'il s'est trouvé des hommes qui refusoient plus honnêtement que d'autres ne sçavoient donner ; qu'on a dit de quelques-uns qu'ils se faisoient si long-tems prier , qu'ils donnoient si séchement ; & chargeoient une grace qu'on leur arrachoit , de conditions si désagréables , qu'une plus grande grace étoit d'obtenir d'eux d'être dispensés de rien recevoir.

* L'on remarque dans les Cours des hommes avides , qui se revêtent de toutes les conditions pour en avoir les avantages ; gouvernement , charge , bénéfice , tout leur convient ; ils se font si bien ajustez , que par leur état ils deviennent capables de toutes les graces, ils sont *amphibies* ; ils vivent de l'Eglise & de l'Epée, & auront le secret d'y joindre la Robe : si vous demandez que font ces gens à la Cour ; ils re-

çoivent , & envient tous ceux , à qui l'on donne.

Mille gens à la Cour y traînent leur vie à embrasser , serrer & congratuler ceux qui reçoivent , jusqu'à ce qu'ils y meurent sans rien avoir.

* *Menophile* en prunte les mœurs d'une profession , & d'une autre son habit ; il masque toute l'année , quoy qu'à visage découvert : il paroît à la Cour , à la Ville , ailleurs , toujours sous un certain nom & sous le même déguisement. On le reconnoît ; & on sçait qu'il est à son visage.

* Il y a pour arriver aux dignitez ce qu'on appelle la grande voye , ou le chemin battu ; il y a le chemin détourné ou de traverse , qui est le plus court.

* L'on court les malheureux pour les envsager , l'on se range en haye ; ou l'on se place aux fenêtres pour observer les traits & la contenance d'un homme qui est condamné , & qui sçait qu'il va mourir , vaine , maligne , inhumaine curiosité : si les hommes étoient sages , la place publique seroit abandonnée , & il seroit établi , qu'il y auroit de l'ignominie seulement

à voir de tels spectacles. Si vous êtes si touché de curiosité exercez-la du moins en un sujet noble ; voyez un heureux , contemplez-le dans le jour même où il a été nommé à un nouveau poste , & qu'il en reçoit les complimens , lisez dans ses yeux & au travers d'un calme étudié & d'une feinte modestie , combien il est content & pénétré de soy-même , voyez quelle sérénité cet accomplissement de ses desirs répand dans son cœur & sur son visage ; comme il ne songe plus qu'à vivre & à avoir de la santé , comme ensuite sa joye luy échappe & ne peut plus se dissimuler ; comme il plie sous le poids de son bonheur , quel air froid & sérieux il conserve pour ceux qui ne sont plus ses égaux , il ne leur répond pas , il ne les voit pas ; les embrassemens & les caresses des Grands qu'il ne voit plus de si loin achevent de luy nuire , il se déconcerte , il s'étourdit , c'est une courte aliénation : vous voulez être heureux , vous désirez des graces ; que de choses pour vous à éviter !

* Un homme qui vient d'être placé ne se sert plus de sa raison & de son es-

prit pour régler sa conduite & ses dehors à l'égard des autres ; il emprunte sa règle de son poste & de son état ; de là l'oubli, la fierté, l'arrogance, la dureté, l'ingratitude.

* *Theonias* Abbé depuis trente ans se lassoit de l'être ; on a moins d'ardeur & d'impatience de se voir habillé de pourpre, qu'il en avoit de porter une croix d'or sur sa poitrine ; & parce que les grandes Fêtes se passoient toujours sans rien changer à sa fortune, il murmuroit contre le tems présent, trouvoit l'Etat mal gouverné, & n'en predisoit rien que de sinistre : convenant en son cœur que le mérite est dangereux dans les Cours à qui veut s'avancer, il avoit enfin pris son parti & renoncé à la Prélatrice, lorsque quelqu'un accourt lui dire qu'il est nommé à un Evêché : rempli de joye & de confiance sur une nouvelle si peu attendue, vous verrez, dit-il, que je n'en demeureray pas là, & qu'ils me feront Archevêque.

* Il faut des fripons à la Cour auprès des Grands, & des Ministres, même les mieux intentionnez ; mais l'usage en est délicat, & il faut sçavoir les mettre en œuvre : il y a des tems

& des occasions où ils ne peuvent être suppléés par d'autres. Honneur, vertu, conscience, qualitez toujours respectables, souvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ?

* Un vieil Auteur, & dont j'ose rappeler icy les propres termes, de peur d'en affoiblir le sens par ma traduction, dit que *s'éloigner des petits, voire de ses pareils, & iceux vilainer & despriser; s'accointer de grands & puissans en tous biens & chevances, & en cette leur cointise & privauté être de tous ébats, gabs, mommeries, & vilaines besoignes, être ésbonté, saffranier & sans point de vergogne; endurer brocards & gaufferies de tous chacuns, sans pour ce seindre de cheminer en avant, & a tout jon entregent, engendre heur & fortune.*

* Jeunesse du Prince, sources des belles fortunes.

M. Le
Duc de
Luxem-
bourg.

* *Timante* toujours le même, & sans rien perdre de ce mérite qui lui a attiré la première fois de la réputation & des récompenses, ne laissoit pas de dégénérer dans l'esprit des Courtisans; ils étoient las de l'estimer, ils le faisoient froidement; ils ne lui sou-

rioient plus , ils commençoient à ne le plus joindre , ils ne l'embrassoient plus , ils ne le tiroient plus à l'écart pour luy parler mystérieusement d'une chose indifferente , ils n'avoient plus rien à luy dire : il luy falloit cette pension ou ce nouveau poste dont il vient d'être honoré pour faire revivre les vertus à demi effacées de leur memoire , & en rafraîchir l'idée ; ils lui font comme dans les commencemens , & encore mieux.

* Que d'amis , que de parens naissent en une nuit au nouveau Ministre : les uns font valoir leurs anciennes liaisons , leur société d'études , les droits du voisinage ; les autres feüilletent leur genealogie , remontent jusqu'à un tris-ayeul , rappellent le côté paternel & le maternel , l'on veut tenir à cet homme par quelque endroit , & l'on dit plusieurs fois le jour que l'on y tient, on l'imprimeroit volontiers, *c'est mon ami , & je suis fort aise de son élévation , j'y dois prendre part , il m'est assez proche.* Hommes vains & dévoués à la fortune , fades Courtisans , parliez-vous ainsi il y a huit jours ? est il devenu depuis ce tems plus homme de

Discours
de feu
Mr. de
Villeoy
sur Mr.
Pellacier
Contrô-
leur Gé-
néral des
Finances
dont il
n'étoit
parcort.

bien, plus digne du choix que le Prince en vient de faire ? attendiez-vous cette circonstance pour le mieux connoître ?

* Ce qui me soutient & me rassure contre les petits dedains que j'eusse quelquefois des Grands & de mes égaux, c'est que je me dis à moy-même; ces gens n'en veulent peut-être qu'à ma fortune, & ils ont raison, elle est bien petite. Ils m'adoreroient sans doute, si j'étois Ministre.

Dois je bien tôt être en place, le sçait-il, est ce en luy un pressentiment? il me prévient, il me salue.

* Celui qui dit, *Je dînay hier à Tibur*, † ou *j'y soupe ce soir*, qui le repete, qui fait entrer dix fois le nom de *Plancus* * dans les moindres conversations, qui dit, *Plancus me demandoit... Je disois à Plancus....* Celui-là même apprend dans ce moment que son Heros vient d'être enlevé par une mort extraordinaire; il part de la main, il rassemble le peuple dans les places ou sous les portiques, accuse le mort, décrie sa conduite, dénigre son Consulat, lui ôte jusqu'à la science des détails que la voix publique lui accorde: ne lui passe

† Met-
don.

* Mr. de
Louvois

point une memoire heureuse, lui refuse l'éloge d'un homme severe & laborieux, ne lui fait pas l'honneur de lui croire parmi les ennemis de l'Empire, un ennemi.

* Un homme de merite se donne, je crois, un joli spectacle, lorsque la même place à une assemblée ou à un spectacle, dont il est refusé, il la voit accorder à un homme qui n'a point d'yeux pour voir, ny d'oreilles pour entendre, ny d'esprit pour connoître & pour juger; qui n'est recommandable que par de certaines livrées, que même il ne porte plus.

* *Theodote* avec un habit austere a l'Abbé un visage comique & d'un homme qui de Choisy de l'Académie, entre sur la Scene; sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage, il est fin, cauteleux, doux, mystereux, il s'approche de vous, & il vous dit à l'oreille, *Voilà un beau tems, voilà un beau dégel*; s'il n'a pas les grandes manieres; il a du moins toutes les petites, & celles mêmes qui ne conviennent gueres qu'à une jeune précieuse: imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est

celle de Theodote pour une affaire de rien , & qui ne merite pas qu'on s'en remuë , il la traite serieusement & comme quelque chose qui est capital , il agit , il s'empresse , il la fait réussir ; la voilà qui respire & qui se repose , & il a raison ; elle luy a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enyvrez , enforcez de la faveur ; ils y pensent le jour , ils y rêvent la nuit ; ils montent l'escalier d'un Ministre , & ils en descendent , ils sortent de son antichambre & ils y rentrent , ils n'ont rien à luy dire & ils luy parlent , ils luy parlent une seconde fois , les voilà contents ; ils luy ont parlé ; pressez-les , tordez les , ils dégoutent l'orgueil , l'arrogance , la présomption ; vous leur adressez la parole , ils ne vous répondent point , ils ne vous connoissent point , ils ont les yeux égarez & l'esprit aliené ; c'est à leurs parèns à en prendre soin & à les renfermer , de peur que leur folie ne devienne fureur , & que le monde n'en souffre : Theodote a une douce manie ; il aime la faveur éperduëment , mais sa passion a moins d'éclat , il luy fait des vœux en se-

cret , il la cultive , il la sert mystérieusement ; il est au guet & à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur , ont-ils une prétention , il s'offre à eux , ils s'intrigue pour eux , il leur sacrifie sourdement mérite , alliance , amitié , engagement , reconnoissance ; si la place d'un CASSINI devenoit vacante , & que le Suisse ou le Postillon du favori s'avisât de la demander ; il appuyeroit sa demande , il le jugeroit digne de cette place , il le trouveroit capable d'observer & de calculer , de parler de Parelies & de Paralexes : si vous demandiez de Theodote s'il est Auteur ou plagiaire , original ou copiste , je vous donnerois ses ouvrages & je vous dirois , lisez & jugez ; mais s'il est devot ou courtisan , qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ; je prononcerois plus hardiment sur son étoile ; ouï , Theodote , j'ay observé le point de votre naissance , vous serez placé , & bientôt , ne veillez plus , n'imprimez plus , le public vous demande quartier.

* N'esperez plus de candeur , de franchise , d'équité , de bons offices ,

de services , de bien-veillance , de generosité , de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque tems livré à la Cour , & qui secrettement veut sa fortune ; le reconnoissez-vous à son visage , à ses entretiens ? il ne nomme plus chaque chose par son nom ; il n'y a plus pour luy de fripons , de fourbes , de fots & d'impertinens ; celuy dont il luy échaperoit de dire ce qu'il en pense, est celuy-là même qui venant à le sçavoir l'empêcheroit de *cheminer* , pensant mal de tout le monde , il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à luy seul, il veut persuader qu'il en veut à tous , afin que tous luy en fassent, ou que nul du moins luy soit contraire. Non content de n'être pas sincere, il ne souffre pas que personne le soit ; la verité blesse son oreille , il est froid & indifferant sur les observations que l'on fait sur la Cour & sur le Courtisan ; & parce qu'il les a entendues , il s'en croit complice & responsable. Tyrân de la societé & martyr de son ambition , il a une triste circonspection dans sa conduite & dans ses cours , une raillerie innocente, mais froide & contrainte, un ris forcé , des caresses contrefai-

tes , une conversation interrompue , & des distractions frequentes : il a une profusion , le diray-je , des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé & qui est en faveur , & pour tout autre une seche-
resse de pulmonique : il a des formu-
les de complimens differens pour l'en-
trée & pour la sortie à l'égard de ceux
qu'il visite ou dont il est visité , &
il n'y a personne de ceux qui se payent
de mines & de façons de parler , qui
ne sorte d'avec luy fort satisfait : il
vise également à se faire des patrons
& des creatures ; il est médiateur ,
confident , entremetteur , il veut gou-
verner : il a une ferveur de novi-
ce pour toutes les petites pratiques
de Cour ; il sçait où il faut se placer
pour être vû : il sçait vous embrasser ,
prendre part à vôtre joye , vous faire
coup sur coup des questions pressées
sur vôtre santé , sur vos affaires ; & pen-
dant que vous luy répondez , il perd le
fil de sa curiosité , vous interrompt , en-
tame un autre sujet ; ou s'il survient
quelqu'un à qui il doive un discours
tout different , il sçait , en achevant de
vous congratuler , luy faire un compli-

ment de condoléance , il pleure d'un œil, & il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les Ministres ou sur le favori, il parle en public des choses frivoles, du vent , de la gélée , il se tait au contraire , & fait le mystérieux sur ce qu'il sçait de plus important, & plus volontiers encore sur ce qu'il ne sçait point.

* Il y a un païs où les joyes sont visibles, mais fausses , & les chagrins cachés , mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que les éclats & les applaudissemens aux Théâtres de Moliere & d'Arlequin, les repas , la chasse , les balets , les carrouzels couvrissent tant d'inquiétudes , de soins & de divers intérêts , tant de craintes , & d'esperances , de passions si vives , & des affaires si serieuses?

* La vie de la Cour est un jeu sérieux , mélancolique, qui applique ; il faut arranger ses pieces & ses batteries , avoir un dessein , le suivre, parer celui de son adversaire , hazarder quelquefois , & joüer de caprice ; & après toutes ses rêveries & toutes ses mesures on est échet, quelquefois mat; souvent avec des pions qu'on ménage bien , on va à dame , & l'on gagne la

partie , le plus habile l'emporte , ou le plus heureux.

* Les rouës , les ressorts , les mouvemens sont cachez, rien ne paroît d'une montre que son aiguille , qui insensiblement s'avance & acheve son tour ; image du Courtisan d'autant plus parfaite , qu'après avoir fait assez de chemin , il revient souvent au même point d'où il est parti.

* Les deux tiers de ma vie sont écoulés , pourquoy tant m'inquiéter sur ce qui m'en reste , la plus brillante fortune ne mérite point ny le tourment que je me donne , ny les petitesesses où je me surprends , ny les humiliations , ny les hontes que j'essuye : trente années détruiront ces colosses de puissance qu'on ne voyoit bien qu'à force de lever la tête ; nous disparoîtrons , moy qui suis si peu de chose , & ceux que je contemplois si avidement , & de qui j'espérois toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraite , & un endroit qui soit son domaine. N** a pensé cela dans sa disgrâce , & l'a oublié dans la prospérité.

Un noble , s'il vit chez luy dans sa

Province, il vit libre, mais sans appuy ; s'il vit à la Cour, il est protégé, mais il est esclave ; cela se compense.

Mr. Bon-
temps.

* *Xantippe* au fond de sa Province, sous un vieux toit, & dans un mauvais lit, a rêvé pendant la nuit qu'il voyoit le Prince, qu'il lui parloit, & qu'il en ressentoit une extrême joye : il a été triste à son reveil ; il a conté son songe, & il a dit, quelles chimères ne tombent point dans l'esprit des hommes pendant qu'ils dorment ! *Xantippe* a continué de vivre, il est venu à la Cour, il a vû le Prince, il luy a parlé ; & il a été plus loin que de son songe, il est favori.

* Qui est plus esclave qu'un Courtisan assidu, si ce n'est un Courtisan plus assidu ?

* L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux en a autant qu'il y a des gens utiles à sa fortune.

* Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vûs du Prince qui n'en sçauroit voir mille à la fois ; & s'il ne voit aujourd'huy que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain, combien de malheureux !

* De tous ceux qui s'empres- sent au-

près des Grands & qui leur font la cour , un petit nombre les recherche par des vûes d'ambition & d'interêt : un plus grand nombre par une ridicule vanité , ou par une sorte d'impatience de se faire voir.

* Il y a de certaines familles qui par les loix du monde, ou ce qu'on appelle de la bienfiance , doivent être irréconciliables ; les voilà réunies , & où la Religion a échoüé quand elle a voulu l'entreprendre , l'intérêt s'en joue , & le fait sans peine.

* L'on parle d'une région où les vieillards sont galans , polis & civils , les jeunes gens au contraire durs , féroces , sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas , des viandes , & des amours ridicules : celui-là chez eux est sobre & modéré , qui ne s'enivre que de vin , l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait , le leur a rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux de vie , & par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire

Verfail-
les.

de l'eau forte. Les femmes du païs précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coûtume est de peindre leurs lèvres, leurs jouës, leurs sourcils, & leurs épaules qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles, comme si elles craignoient de cacher l'endroit par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une phisionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils préfèrent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête ; il descend à la moitié du corps, change les traits, & empêche qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roi : les Grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise ; il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, où un Prêtre célèbre des mystères qu'ils appellent saints, sacrez & redoutables ; les Grands forment un vaste cercle au pied de cet Autel, & paroissent

paroissent debout , le dos tourné directement aux Prêtres & aux saints Mysteres , & les faces élevées vers leur Roy , que l'on voit à genoux sur une tribune , & à qui ils semblent avoir tout l'esprit & le cœur appliqué. On ne laisse pas de voir dans cet usage une espèce de subordination ; car ce peuple paroît adorer le Prince , & le Prince adorer Dieu. Les gens du païs le nomment ** ; il est à quelques quarante-huit dégrez d'élevation du pôle , & à plus d'onze cens lieues de mer des Iroquois & des Hurons.

* Qui considérera que le visage du Prince fait toute la félicité du Courtisan , qu'il s'occupe à se remplir pendant toute sa vie de le voir & d'en être vû , comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire & tout le bonheur des Saints.

* Les grands Seigneurs sont pleins d'égards pour les Princes ; c'est leur affaire , ils ont des inférieurs : les petits Courtisans se relâchent sur ces devoirs , font les familiers , & vivent comme gens qui n'ont d'exemples à donner à personne.

* Que manque-t'il de nos jours à la

jeunesse ? elle peut , & elle sçait ; ou du moins quand elle sçauroit autant qu'elle peut , elle ne seroit pas plus décisive.

* Foibles hommes ! un Grand dit de *Timogene* vôtres ami qu'il est un sot , & il se trompe ; je ne vous demande pas que vous repliquiez qu'il est homme d'esprit ; osez seulement penser qu'il n'est pas un sot.

De même il prononce d'*Iphicrate* qu'il manque de cœur : vous lui avez vû faire une belle action : rassurez-vous , je vous dispense de la raconter , pourvû qu'après ce que vous venez d'entendre, vous vous souveniez encore de la luy avoir vû faire.

* Qui sçait parler aux Rois , c'est peut-être où se termine toute la prudence & toute la souplesse du Courtisan ; une parole échappe & elle tombe de l'oreille du Prince , bien avant dans sa memoire , & quelquefois jusques dans son cœur , il est impossible de la ravoïr ; tous les soins que l'on prend & toute l'adresse dont on use pour l'expliquer ou pour l'affoiblir , servent à la graver plus profondément & à l'enfoncer davantage : si ce n'est que

contre nous-mêmes que nous ayons parlé , outre que ce malheur n'est pas ordinaire , il y a encore un prompt remede , qui est de nous instruire par nôtre faute , & de souffrir la peine de nôtre légèreté ; mais si c'est contre quelque autre , quel abattement , quel repentir ! y a-t'il une règle plus utile contre un si dangereux inconvenient , que de parler des autres au Souverain , de leurs personnes , de leurs ouvrages , de leurs actions , de leurs mœurs , ou de leur conduite , du moins avec l'attention , les précautions & les mesures dont on parle de soy ?

* Diseurs de bons mots , mauvais caractère , je le dirois , s'il n'avoit été dit. Ceux qui nuisent à la réputation , ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot , méritent une peine infamante ; cela n'a pas été dit , & je l'ose dire.

* Il y a un certain nombre de phrases toutes faites , que l'on prend comme dans un Magasin , & dont l'on se sert pour se féliciter les uns les autres sur les événemens : bien qu'elles se disent souvent sans affection , & qu'elles

soient reçues sans reconnoissance , il n'est pas permis avec cela de les omettre ; parce que du moins elles sont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur , qui est l'amitié, & que les hommes ne pouvant gueres compter les uns sur les autres pour la réalité, semblent être convenus entre eux, de se contenter des apparences.

* Avec cinq ou six termes de l'art , & rien de plus , l'on se donne pour connoissance en musique, en tableaux, en bâtimens, & en bonne chère : l'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre à voir & à manger ; l'on impose à ses semblables , & l'on se trompe soy-même.

* La Cour n'est jamais dénuée d'un certain nombre de gens, en qui l'usage du monde , la politesse ou la fortune tiennent lieu d'esprit , & suppléent au mérite ; ils sçavent entrer & sortir , ils se tirent de la conversation en ne s'y mêlant point , ils plaisent à force de se taire , & se rendent importans par un silence long-tems soutenu , ou tout au plus par quelques monosyllabes : ils payent de mines , d'une inflexion de voix , d'un

geste & d'un scûrte, il n'ont pas, si je l'ose dire, deux pouces de profondeur, si vous les enfoncez, vous rencontrez le tuff.

* Il y a des gens à qui la faveur arrive comme un accident, ils en sont les premiers surpris & consternez : ils se reconnoissent enfin & se trouvent dignes de leur étoile ; & comme si la stupidité & la fortune étoient deux choses incompatibles ou qu'il fût impossible d'être heureux & sot tout à la fois, ils se croient de l'esprit, ils hazardent, que dis-je, ils ont la confiance de parler en toute rencontre, & sur quelque matière qui puisse s'offrir, & sans nul discernement des personnes qui les écoutent ; ajouteray-je qu'ils épouvantent, ou qu'il donnent le dernier dégoût par leur fatuité & par leurs fadaïses ; ils est vray du moins qu'ils deshonnorent sans ressource ceux qui ont quelque part au hazard de leur élévation.

* Comment nommeray-je cette sorte de gens qui ne sont fins que pour les sots : je sçay du moins que les habiles les confondent avec ceux qu'ils sçavent tromper.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse, que de faire penser de soy, que l'on n'est que médiocrement fin.

* La finesse n'est ny une trop bonne, ny une trop mauvaise qualité ; elle flotte entré le vice & la vertu : il n'y a point de rencontre où elle ne puisse, & peut-être, où elle ne doive être suppléée par la prudence.

La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie ; de l'un à l'autre le pas est glissant ; le mensonge seul en fait la différence ; si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout, & parlent peu, encore moins ; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de choses.

* Vous dépendez dans une affaire qui est juste & importante, du consentement de deux personnes ; l'un vous dit ; j'y donne les mains, pourvu qu'un tel y condescende, & ce tel y condescend, & ne desiré plus que d'être averti des intentions de l'autre ; ce peut au lieu n'avancer, les mois, les années s'écoulent inutilement ; je m'y perds, dites vous, & je n'y comprends rien, il ne s'agit que de faire qu'ils

s'abouchent , & qu'ils se parlent : je vous dis moy que j'y vois clair, & que j'y comprends tout , ils se font parlez.

* Il me semble que qui sollicite pour les autres a la confiance d'un homme qui demande justice , & qu'en parlant ou en agissant pour soy-même , on a l'embarras & la pudeur de celui qui demande grace.

* Si l'on ne se precautionne à la Cour contre les pièges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule , l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la duppe de plus fots que soy.

* Il y a quelques rencontres dans la vie , où la verité & la simplicité sont le meilleur manège du monde.

* Estes-vous en faveur , tout manège est bon , vous ne faites point de fautes , tous les chemins vous menent au terme : autrement tout est faute , rien n'est utile , il n'y a point de sentier qui ne vous égare.

* Un homme qui a vécu dans l'intrigue un certain tems , ne peut plus s'en passer ; toute autre vie pour luy est languissante.

* Il faut avoir de l'esprit pour être

homme de cabale ; l'on peut cependant en avoir à un certain point , que l'on est au dessus de l'intrigue & de la cabale , & que l'on ne sçauroit s'y assujettir ; l'on va alors à une grande fortune, ou à une haute réputation par d'autres chemins.

M. De
Pom-
ponne.

* Avec un esprit sublime , une doctrine universelle , une probité à toutes épreuves , & un mérite tres-accomplí , n'apprehendez pas ô *Aristide* , de tomber à la Cour , où de perdre la faveur des Grands, pendant tout le tems qu'ils auront besoin de vous..

* Qu'un favori s'observe de fort près ; car s'il me fait moins attendre dans son antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le visage plus ouvert , s'il fronce moins le sourcil , s'il m'écoute plus volontiers , & s'il me reconduit un peu plus loin , je penseray qu'il commence à tomber , & je penseray vray..

L'homme a bien peu de ressources dans soy-même, puis qu'il luy faut une disgrâce ou une mortification, pour le rendre plus humain , plus traitable , moins feroce, plus honnête homme.

* L'on contemple dans les Cours de certaines gens , & l'on voit bien à

leurs discours & à toute leur conduite, qu'ils ne songent ny à leurs grands-pères, ny à leurs petits-fils : le présent est pour eux ; ils n'en jouissent pas, ils en abusent.

* *Straton* est né sous deux étoiles : M. De Lauxun, malheureux, heureux dans le même degré ; sa vie est un roman ; non, il luy manque le vray-semblable : il n'a point eu d'avantures ; il a eu de beaux songes, il en a eu de mauvais ; que dis-je, on ne rêve point comme il a vécu, personne n'a tiré d'une destinée plus qu'il a fait ; l'extrême & le médiocre lui sont connus ; il a brillé, il a souffert, il a mené une vie commune : rien ne luy est échappé. Il s'est fait valoir par des vertus qu'il assuroit fort sérieusement qui étoient en luy : il a dit de soy, *J'ay de l'esprit, j'ay du courage* ; & tous ont dit après luy, *il a de l'esprit, il a du courage*. Il a exercé dans l'une & l'autre fortune le génie du Courtisan, qui a dit de luy plus de bien peut-être & plus de mal qu'il n'y en avoit. Le joly, l'aimable, le rare, le merveilleux, l'héroïque ont été employez à son éloge ; & tout le contraire a servi depuis pour le ravalier : caractère équivoque, mêlé, en-

370 LES CARACTERES
velopé : une énigme ; une question
presque indécise.

* La faveur met l'homme au dessus
de ses égaux ; & sa chute, au dessous.

* Celuy qui un beau jour sçait re-
noncer fermement, ou à un grand nom,
ou à une grande autorité , ou à une
grande fortune , se délivre en un mo-
ment de bien des peines, de bien des veil-
les , & quelquefois de bien des crimes.

* Dans cent ans le monde subsistera
encore en son entier : ce sera le même
théâtre & les mêmes décorations, ce ne
seront plus les mêmes acteurs. Tout ce
qui se rejouit sur une grace reçüe , ou
ce qui s'attriste & se désespère sur un
refus , tous auront disparu de dessus la
scene ; il s'avance déjà sur le théâtre
d'autres hommes qui vont jouer dans
une même piece les mêmes rôles , ils
s'évanoüiront à leur tour , & ceux qui
ne sont pas encore , un jour ne seront
plus ; de nouveaux acteurs ont pris leur
place : quel fond à faire sur un person-
nage de comédie !

* Qui a vû la Cour , a vû du monde
ce qui est le plus beau, le plus specieux
& le plus orné ; qui méprise la Cour
après l'avoir vüe , méprise le monde.

OU LES MOEURS DE CE SIECLE. 371

* La Ville dégoûte de la Province :
la Cour détrompe de la Ville , & guer-
rit de la Cour.

Un esprit sain puise à la Cour le
goût de la solitude & de la retraite.

Fin du premier Tome.

AD1 1454370







